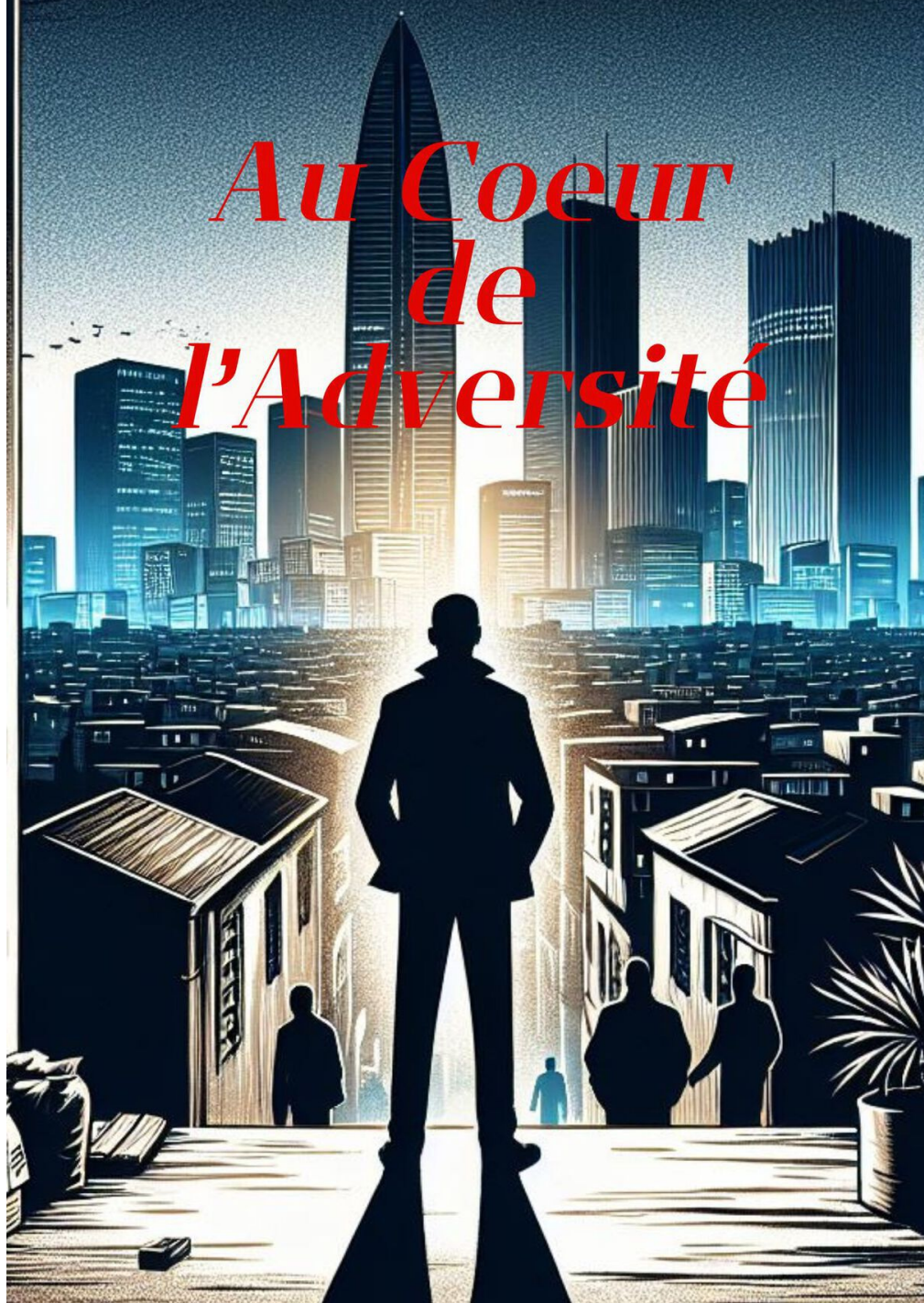
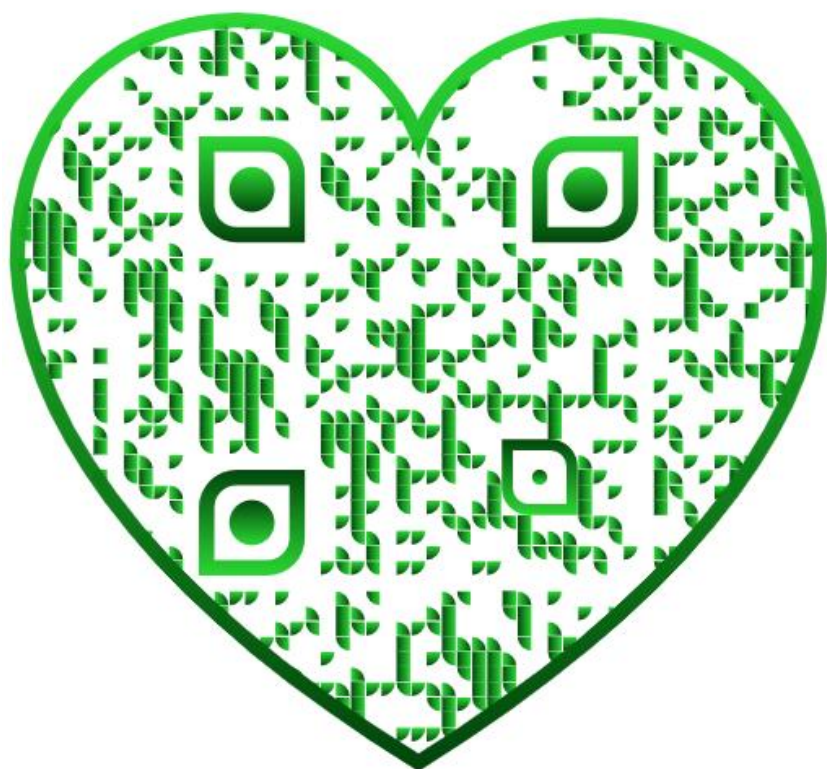


BIRAME DRAME

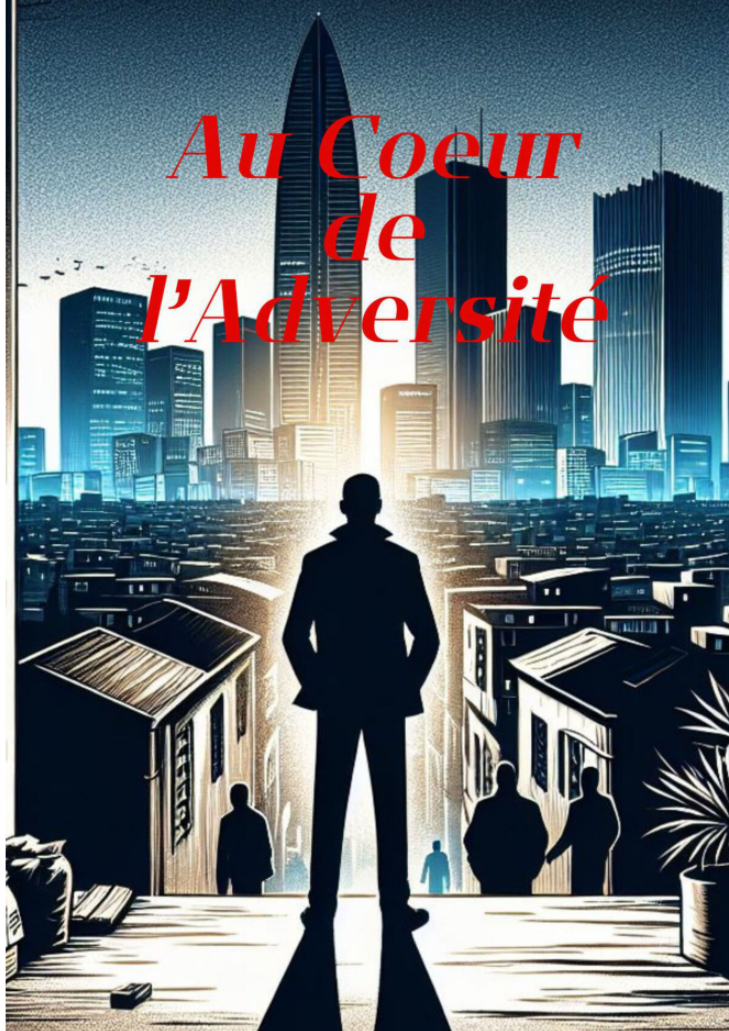
Au Cœur de l'Adversité





BIRAME DRAME

Au Coeur de l'Adversité



Au cœur de l'adversité

Birame Dramé

bidrame@gmail.com

Copyright © 2024 Birame Dramé

Tous droits réservés.

ISBN : 978-2-9591120-0-3

DÉDICACE

« À mes chers enfants, dont le soutien inébranlable a été une source
de motivation pour achever cette œuvre,

À ma femme, ma première et plus fidèle lectrice,

À mes parents et frères, leur encouragement constant,

Et à mes amis de toujours, dont la précieuse amitié a éclairé mon
chemin de vie. »

TABLE DES MATIÈRES

- 1. Le départ*
- 2. Le jour où tout a commencé*
- 3. La réunion*
- 4. Rencontre nocturne*
- 5. Le monde s'effondre*
- 6. L'hôtel zéro étoile*
- 7. En direction de Nouakchott*
- 8. Séparation*
- 9. Paris Lyon*
- 10. Avis de recherche*
- 11. Terminus*
- 12. Retour aux sources*

Remerciements

Je tiens à exprimer ma profonde gratitude envers toutes les personnes qui ont apporté leur contribution à la création de ce roman. Vous vous reconnaitrez sans aucun doute et je vous remercie du fond du cœur pour votre précieuse implication et votre soutien tout au long de ce voyage littéraire.

Avertissement

Ce livre est une œuvre de fiction. Les noms, personnages, lieux et événements sont le produit de l'imagination de l'auteur ou utilisés de manière fictive. Toute ressemblance avec des personnes réelles,

vivantes ou décédées, des institutions, des lieux ou des événements est purement fortuite. L'auteur ne cautionne ni ne promeut aucune des actions, opinions ou comportements des personnages de cette œuvre. Les points de vue exprimés dans ce livre sont ceux des personnages de fiction et ne reflètent pas nécessairement les convictions de l'auteur. Tout contenu potentiellement offensant ou diffamatoire est strictement fictif. Ce livre est destiné à des fins de divertissement et d'imagination. Les lecteurs devraient prendre en considération que c'est une œuvre de fiction et non une représentation précise de la réalité.

1. Le départ

« Mourir en combattant sied mieux
au soldat qu'être libre dans la fuite ».
Miguel de Cervantès

Telle une diva capricieuse, la lune jouait à cache-cache derrière les nuages sombres, tandis que le vent froid de ce mois de décembre soufflait sur la ville. À cette heure tardive, Mbao, quartier en banlieue de Dakar, s'abandonnait peu à peu à un doux sommeil. Dans ce quartier où les maisons se ressemblaient presque toutes, quelques rares fenêtres étaient encore éclairées, dont celles de la famille Sarr.

Vêtu d'une veste de cuir noir, qu'il réservait aux voyages dans les pays froids, Farba Sarr se tenait debout à côté de la table à manger, le visage fermé, anxieux quant à ce qu'il s'apprêtait à faire. Ses yeux, humides d'émotion, brillaient malgré le faible éclairage d'une lumière tamisée.

— Je dois quitter ce pays au plus vite. Ils veulent me voir croupir en prison pendant de longues années, dit-il à sa femme.

Ce n'était pas une surprise pour elle, Arame le savait et elle lui a même suggéré de partir. Mais au moment de la séparation, elle se trouvait envahie par un doute insidieux.

Sur les murs de la maison étaient accrochés des portraits de famille. Une photographie encadrée ornait le mur du salon. Elle figeait un temps plus joyeux, l'image dévoilait Farba sous un jour radieux, entouré de sa femme et de ses enfants, tous arborant des sourires sincères. Farba se remarquait par ses épais cheveux noirs, méticuleusement soignés et par une stature athlétique. Il semblait bien plus jeune que son âge, bien que la quarantaine ait déjà sonné. Seulement, ces derniers temps, ce sourire et ce visage rayonnant sur la photographie avaient disparu, laissant place à un homme transformé, dont l'expression de son visage éclatant avait été éclipsée.

Farba tentait de rassurer Arame, s'exprimant d'une voix calme, en adéquation avec l'intensité du moment. Elle était assise sur une chaise près de la table de la salle à manger. Ses yeux rougis, ses lèvres tremblantes et son corps secoué par quelques sanglots épisodiques témoignaient de sa peine déchirante. Son foulard de tissu wax avait glissé de sa tête alors qu'elle tentait tant bien que mal d'essuyer les larmes incessantes qui sillonnaient ses joues. Ses sanglots résonnaient dans le silence de la nuit.

N'arrivant vraiment pas à la consoler, Farba prit une chaise pour s'asseoir en face d'elle. Délicatement, il saisit sa main libre, écartant doucement quelques mèches, qui entravait son visage. Mais toujours les larmes de son épouse continuaient de couler sans relâche. Sans se laisser décourager, il empoigna ensuite sa seconde main, la rapprochant de lui :

— Sois forte, Arame, lui dit-il d'une voix douce. Ce n'est pas le moment de t'effondrer.

Arame releva la tête et croisa le regard humide de son époux avant de fondre à nouveau en larmes. Farba maintint fermement sa prise, l'empêchant de s'essuyer le visage.

— Je reviendrai lorsque tout sera éclairci, déclara-t-il d'une voix déterminée. C'est une question d'honneur, tant pour moi que pour notre famille.

Entre deux sanglots étouffés, Arame parvint à articuler quelques mots, le fixant du regard :

— Je prie Dieu pour que ce cauchemar prenne fin au plus vite et qu'on reprenne notre vie comme avant. Je maudis ces personnes qui te poussent à abandonner ta famille, tes parents, tes amis, à quitter ton pays.

— Bientôt, je serai de retour quand tout sera clair, dit-il. Il y va de mon honneur et de celui de notre famille.

Farba avait pleinement conscience du bonheur qui lui filait entre les doigts. Un sentiment de regret s'empara de Farba, regrettant de ne pas avoir su apprécier à leur juste mesure les précieux moments de bonheur partagés en famille.

Plongé dans un silence profond depuis un laps de temps considérable, Wagane Sène, la troisième personne présente, observait attentivement la scène depuis le confortable canapé en cuir. Fidèle ami d'enfance de Farba, il restait là, immobile, son regard fixé sur l'horloge murale qui affichait impitoyablement 23 h 05. Il avait tenté de passer inaperçu autant que possible, mais le moment était venu de partir. D'un geste brusque, il se racla sa gorge avec fureur, mettant ainsi fin à ces aurevoirs interminables et empreints de tristesse.

— La Mauritanie, n'est pas la porte d'à côté, il est temps que nous nous mettions en route, dit-il en s'adressant à son ami.

— Tu as raison, répondit Farba en lâchant délicatement les mains de son épouse.

Wagane se tourna vers l'épouse :

— Arame, ne t'inquiète pas, il nous reviendra très bientôt. dit-il d'un ton rassurant, espérant apaiser un tant soit peu le cœur lourd de l'épouse.

Arame hocha la tête, le visage maintenant reposait maintenant dans la paume de ses mains.

Le couple s'était rencontré il y a dix ans, grâce à des amis communs. Très rapidement, leur affection naissante s'était transformée en amour et ils s'étaient mariés quelques mois plus tard. De ce mariage étaient nés une fille et trois garçons, qui les comblaient de bonheur. « C'est un époux exemplaire », avait-elle l'habitude de confier à ses amies.

— Tu sais que tu peux compter sur moi, poursuit Wagane. Dans quelques mois, tout se tassera et sera pratiquement oublié.

Sans attendre de réponse, il quitta le canapé en cuir, réajusta son jeans tombant et sortit du salon en direction de la voiture, en laissant au couple encore quelques minutes d'intimité.

Wagane avait une forte corpulence sans être athlétique avec la physionomie d'un gros nounours. Il aurait pu embrasser une carrière de lutteur. Son défaut majeur était la gourmandise. Il fréquentait avec assiduité les hauts lieux de la bonne cuisine. Chef d'agence d'une centrale d'achat importatrice des médicaments Distripharmex, Wagane était un grand travailleur respecté par ses collaborateurs, ses collègues et ses supérieurs hiérarchiques. Ses capacités managériales contribuaient en grande partie au dépassement des objectifs annuels fixés par le Conseil d'Administration.

Wagane et Latyr, un autre ami commun à Farba, formaient un trio

d'amis inséparables. Ils avaient grandi ensemble à Dakar, dans le quartier de la SICAP. Ensemble, ils avaient usé leurs pantalons sur les bancs de l'école primaire. Si Farba et Wagane avait suivi le même cursus universitaire au département de Pharmacie, Latyr avait pris une autre voie.

En dépit de leurs obligations familiales, de la distance qui les séparait et de leurs occupations respectives, leur lien indéfectible n'avait jamais été terni par le temps qui passe. Lorsque Farba retrouvait ses deux amis d'enfance, il retrouvait instantanément ses habitudes d'antan, comme si rien n'avait changé depuis leur enfance. Cette nuit-là, il se tenait fidèlement au chevet de son ami, prêt à endosser le rôle de chauffeur et à prendre tous les risques.

Arame se redressa, semblant prête à libérer son mari, mais ajouta d'une voix teintée de désespoir :

— Laisse-moi au moins t'accompagner jusqu'en Mauritanie !

Farba répondit avec une certaine amertume :

— Je ne pense pas que cela soit une bonne idée, Wagane et Latyr vont m'accompagner. Occupe-toi des enfants, fais comme si de rien n'était.

Les dernières semaines ont été des épreuves aussi bien physiques que morales pour Farba. Il lui était difficile de se détacher de tout ce monde. Pourtant, derrière son apparence calme, il n'avait rien laissé transparaître de sa ferme détermination à partir. Ce départ n'était en aucun cas une fuite lâche mais une manœuvre stratégique qui lui permettrait de revenir avec de meilleures cartes en main. Il prit son sac à dos sortit du salon sans se retourner, traversa la cour et s'engouffra dans le garage pour retrouver Wagane qui l'avait devancé avec sa petite valise. Il avait pris soin de ranger à l'arrière de la Toyota pick-up disposant d'une benne couverte.

— Wagane, allons-y, dit-il d'un ton décidé.

Farba ouvrit la portière, se glissa à l'intérieur de la voiture et disposa son sac à dos entre ses jambes, malgré le vide qui régnait dans l'arrière du véhicule. Lorsque Wagane mit en marche le moteur vrombissant de la Toyota pick-up, Arame s'avança lentement et ouvrit avec peine les lourdes portes du garage. Le bruit puissant du moteur résonna dans l'obscurité, interrompant le calme nocturne. À cette heure tardive, leur petite fille, réveillée par ce vrombissement impromptu, se trouvait maintenant avec eux, les yeux encore embrumés de sommeil. La scène lui était étrange, mais elle pressentait que quelque chose d'important était en train de se produire. La voiture effectua une marche arrière puis s'engagea dans la ruelle de la cité. Farba releva la tête et aperçut sa femme qui refermait péniblement le garage, luttant contre le poids des émotions. À cet instant précis, une vive douleur le fit brusquement chavirer en arrière, ses bras devenant

subitement engourdis, comme si le poids de la séparation pesait sur son être tout entier. Personne ne guettait leur maison, mais il savait qu'en de telles circonstances, la prudence était de mise. Il jeta un dernier coup d'œil furtif vers la demeure, capturant une dernière image de sa femme et de leur petite fille, les observant avec un mélange de tristesse et de perplexité dans la nuit.

La Toyota pick-up tourna brusquement à l'angle de la rue, s'élançant avec détermination sur la voie principale qui sillonnait le quartier endormi. Deux kilomètres plus loin, ils atteignirent la station-service, ils prirent le temps de s'arrêter. Il saisit un téléphone portable flambant neuf dans sa poche et activa soigneusement la carte SIM qu'il avait acquise chez un revendeur le matin même, tandis que son fidèle compagnon s'occupait de faire le plein de carburant. C'était là une étape cruciale de leur périple, une précaution indispensable pour rester en contact dans les temps incertains qui les attendaient.

— Prends l'enveloppe dans la boîte à gants, demanda Wagane d'une voix grave.

— Farba obéit, retirant délicatement l'enveloppe kaki et plongeant la main à l'intérieur. Il en extirpa une grosse liasse de billets en euros et deux cartes bancaires prépayées.

— Les codes PIN sont inscrits au dos, assure-toi de les mémoriser rapidement. Je ne pourrai t'être d'aucune aide si tu les oublies. J'ai crédité ces cartes avec l'argent provenant de la vente du véhicule, de ton terrain et des bijoux d'Arame, en plus de nos modestes contributions de Latyr et moi. La vie en Mauritanie est onéreuse, tu devras t'en sortir pendant un certain temps, déclara-t-il d'un ton solennel.

— Vous avez vendu les bijoux d'Arame, mon épouse bien-aimée ! s'écria Farba d'une voix étouffée.

Des larmes rebelles s'échappèrent de ses yeux et glissèrent le long de ses joues.

— Je croyais que tu étais au courant, se défendit Wagane.

— Non, elle ne m'a rien dit. Je ne l'aurais jamais permis, quoi qu'il en soit. Ces bijoux sont un héritage familial transmis de mère en fille. Arame avait également hérité des bijoux de ma mère... Je n'en reviens pas.

Il se mordit la lèvre, baissant la tête. Le visage d'Arame, plongé dans son foulard humide, lui revint en mémoire avec une force dévastatrice. Elle s'était sacrifiée bien au-delà de ce qu'il aurait osé lui demander. Du plus profond de son cœur, il souhaitait que le collier en or qu'il lui avait offert pour leur mariage, ne fasse pas partie de cette vente. Il tenta de se ressaisir. Un homme ne pleure jamais, lui avait-on enseigné dans la société où il avait grandi, mais cette fois-ci, c'en était trop. D'un revers de main, il essuya ses larmes pendant que son ami,

silencieux, détournait le regard par respect. Wagane lui tendit un paquet de mouchoirs en papier. Farba en prit un et termina de sécher son visage.

— Comme tu me l'avais demandé, nous avons laissé une somme d'argent à ta famille, je pense qu'ils pourront tenir financièrement pendant un certain temps. Arame pourra compter sur moi.

Ils avaient préféré emprunter la route nationale afin d'éviter les caméras de surveillance qui parsemaient l'autoroute. Un silence s'était installé entre les deux amis, alors que la voiture traversait la vieille ville de Rufisque, érigée de part et d'autre de la première route nationale. Cette ancienne cité, bordée par les flots de l'océan Atlantique, résistait encore tant bien que mal aux affres du réchauffement climatique. La mer, vorace, dévorait peu à peu les habitations, contraignant les populations de pêcheurs à abandonner les concessions qu'elles occupaient depuis des générations. L'air de Rufisque était ainsi imprégné de l'odeur marine mêlée aux effluves des eaux usées déversées dans les canaux à ciel ouvert, lui conférant son caractère si distinctif.

À cette heure tardive de la nuit, la voiture progressait sans encombre le long de la route principale. La circulation était fluide, seules quelques rares voitures se faisaient encore remarquer. Sous les réverbères, quelques femmes s'accrochaient encore pendant quelques instants à leurs braseros, où les braises ardentes réchauffaient l'atmosphère. Lorsqu'ils atteignirent Sébikhotane, une petite agglomération rurale, la voiture s'engagea sur une pente annonçant les douces collines parsemées de manguiers à perte de vue. C'est à ce moment précis que le téléphone de Wagane se mit à sonner. Il décrocha en utilisant les touches incorporées au volant de la voiture. La voix de Latyr résonna dans l'habitacle, interrompant brusquement la chanson "Running Away" de Bob Marley qui s'échappait de l'autoradio : "♫ *Ya running and ya running, ♫ But ya can't run away from yourself...*"^[1]

— Où êtes-vous ? cria la voix à l'autre bout du fil. C'était l'ami Latyr qui s'exprimait.

— Nous arrivons, répondit Wagane. Tu pourras sortir de ta maison dans une vingtaine de minutes.

— Accélère un peu, mon ami, c'est bien trop lent, reprit Latyr. Pose une brique sur la pédale, Nouakchott est à mille lieues d'ici, nous n'arriverons jamais à ce rythme.

— Espèce de chauffard ! Je n'ai pas acheté mon permis au marché comme toi, grogna Wagane. Je conduis de manière responsable, dans l'obscurité totale. J'évite d'écraser les animaux

nocturnes qui errent sur la route. Et rappelle-toi que c'est moi qui t'ai appris à conduire avec la vieille Fiat 125 de mon père.

— Ah ah ah, c'était pour peaufiner mes compétences, répliqua-t-il en riant. Tu sais très bien que je savais déjà conduire avant de toucher à la vieille carcasse de ton père.

— Je n'en doute pas un instant.

Les amis étaient habitués à se taquiner ainsi. Bien que les circonstances dans lesquelles ils se trouvaient fussent sombres, cela ne changeait rien à leurs habitudes. On les surnommait « les trois mousquetaires » à l'instar du célèbre roman d'Alexandre Dumas. Ces compagnons étaient familiers de ces taquineries. Malgré les circonstances tragiques auxquelles ils faisaient face, leurs habitudes restaient inchangées. Ils avaient passé toute leur enfance ensemble dans le quartier de la SICAP Liberté, partageant les mêmes classes à l'école du secteur, puis au lycée. Après leurs études universitaires, les exigences professionnelles les avaient physiquement éloignés. Des années insouciantes, des années blanches, des vacances tronquées par les sessions de rattrapage d'octobre, mais malgré tout, des périodes heureuses où les parents ne demandaient qu'excellentes notes scolaires.

Si Farba Sarr et Wagane Sène étaient plutôt réservés de nature, Latyr Kébé était le plus ouvert d'entre eux, une personne extrêmement affable et séductrice, qui connaissait tout le monde et se familiarisait rapidement avec quiconque croisait son chemin. Toujours de bonne humeur, il pouvait enchaîner les blagues toute la journée. L'humour était une partie intégrante de sa personnalité. De taille moyenne, il était moins imposant physiquement que le ventru Wagane. Ses yeux globuleux dissimulés derrière de larges lunettes renforçaient son allure de grand intellectuel. Il n'était pas un Adonis, mais sa générosité d'âme et son caractère enjoué compensaient ce qui pouvait physiquement lui manquer. Latyr était également une personne extraordinaire sur qui Farba pouvait toujours compter.

Biologiste de formation, Latyr s'était orienté vers l'enseignement dès sa sortie de l'université. Malgré l'accusation d'immaturité de la part de Wagane, il était devenu professeur de Sciences. Après sa formation, il avait été affecté dans un prestigieux lycée de Thiès. Il y résidait avec sa petite famille, non loin du centre-ville. Ce n'était pas son premier choix, Latyr aspirait à se consacrer à la recherche, mais comme il le disait : « Cela n'était pas si mal au fond, j'ai beaucoup de vacances. Sans compter que nous sommes en grève une bonne partie de l'année et au moins je suis en contact avec des jeunes aussi immatures que moi ».

Après leur enfance innocente, la vie cruelle d'adulte suivit naturellement, en témoignait Farba, blotti dans son siège, méditant

sur sa condition. Que pouvait-il bien avoir fait pour mériter ce malheur qui s'abattait sur lui ? Comme la plupart des Africains, il trouvait toujours une explication ésotérique aux événements du monde réel. Lui avait-on jeté un mauvais sort ? Était-ce le mauvais œil ou les mauvaises langues qui l'avaient atteint ? Lui qui avait un avenir radieux tout tracé, un emploi garanti à vie et de grandes chances de devenir un haut cadre de l'administration. Comment allait-il se sortir de ce borborygme ? Il se rassurait en se rappelant une citation de Lao-Tseu, un sage chinois, qu'il avait lue quelque part « Le bonheur naît du malheur, le malheur est caché dans le bonheur ». Il n'avait d'autre choix que de s'accrocher à cette lueur d'espoir, à cette mince bride de lumière au bout de ce tunnel obscur.

La voiture blanche arriva dans une ruelle qui donnait sur la maison de Latyr. Au loin, dans l'obscurité, ils aperçurent un homme qui devait être Latyr, une lueur rouge des braises d'une cigarette se consumant à ses lèvres. Lorsqu'ils furent à sa hauteur, il écrasa son mégot, expirant une dernière bouffée toxique avant de monter dans la voiture sans attendre. Sans plus tarder, la Toyota redémarra dès qu'il prit place sur la banquette arrière.

— Comment vous allez-vous, mes amis ? salua Latyr d'un ton enjoué.

Sans daigner répondre à la salutation, Wagane lui demanda :

— Tu fumes toujours ? Tu avais prétendu avoir arrêté. Quand comptes-tu abandonner le tabac ?

— C'est vrai, j'avais cessé, mais j'ai repris aujourd'hui. C'est uniquement pour rester éveillé, je vais arrêter à nouveau. Le sommeil me guette en ce moment. D'ailleurs, puisque j'ai toute la banquette arrière pour moi, je vais en profiter pour m'étendre un peu et faire un petit somme, afin de prendre de l'avance avant que vous me laissiez prendre le volant.

Retardant encore un instant le sommeil, Latyr ne pouvait s'empêcher une dernière plaisanterie :

— Dites-moi, mes amis, quels sont les risques que je prends en aidant une personne interdite de sortie du territoire à quitter le pays ?

Le connaissant suffisamment, ni Wagane ni Farba ne daignèrent répondre à sa blague de mauvais goût. Cela ne le découragea pas pour autant :

— Es-tu vraiment interdit de quitter le territoire et fiché ? Nous aurions pu t'accompagner à l'aéroport de Dakar pour prendre le vol en direction de Nouakchott. Environ une heure de vol et tu serais arrivé.

— Oui, le juge me l'a notifié. Il a confisqué mon passeport ordinaire, mais il ignorait que je disposais d'un passeport de service. Et ne compte pas sur moi pour vérifier l'efficacité des services de contrôle à l'aéroport de Dakar, d'autant plus qu'avec ce passeport de

service, il me faut également un ordre de mission officielle.

— Que comptes-tu faire en Mauritanie, dans ce grand pays désertique ? As-tu un plan ?

— J'ai des connaissances là-bas, je vais me terrer le temps que les événements se calment.

— Bof, si tu penses que c'est la meilleure solution et que c'est ton meilleur plan. Mais les gens penseront que tu es coupable, déclara Latyr avec désinvolture, affalé sur la banquette arrière.

— Peut-être... Dans ce pays, la justice vous condamne sans preuve, lui rétorqua Farba avec une certaine amertume.

La route nationale déserte s'étendait sous le manteau sombre de la nuit, troublée par le vrombissement tonitruant du moteur diesel qui résonnait dans la savane. Le bitume de cette route à double voie menant vers le nord était un lieu de rencontres périlleuses entre véhicules, qui s'entrecroisaient à une vitesse effrénée. Cette voie dangereuse était parsemée d'obstacles, que ce soient des carcasses de voitures accidentées ou des animaux sauvages errants. Le chauffeur devait se concentrer intensément pour éviter les nids de poule et les ralentisseurs non signalés. La voiture ne pouvait avancer qu'à une vitesse modérée, ses phares perçant la noirceur de la nuit sur des centaines de mètres et attirant les insectes nocturnes qui se brisaient contre le pick-up.

La distance à parcourir s'étendait sur plus de 500 kilomètres. Ils devaient braver une route chaotique et périlleuse, franchir une frontière, traverser un fleuve et passer les nombreux points de contrôle disséminés sur la route. Personne à bord n'avait jamais emprunté ce trajet ou parcouru une telle distance d'un trait en voiture. Pour couronner le tout, Wagane avait emprunté la voiture de service de l'entreprise Distripharmex sans autorisation. Leur trajet les emmenait vers le nord, en direction de la ville de Saint-Louis au Sénégal, qui constituait la première étape de leur périple. Ils devaient encore rouler pendant 9 heures, selon le navigateur du véhicule, pour atteindre Nouakchott, leur destination finale.

Le véhicule avançait inlassablement, se frayant pour Farba un chemin vers l'inconnu. Ce que personne d'autre ne pouvait soupçonner, c'était le véritable dessein de Farba une fois à Nouakchott. En effet, sa destination réelle en Mauritanie était l'aéroport international Oumtounsy de Nouakchott, où il devait s'envoler en direction de la France. Une information qu'il gardait jalousement pour lui, car la prudence était de mise en de telles circonstances.

1. Le jour où tout a commencé

« Le bonheur ne s'acquiert pas, il ne réside pas dans les apparences, chacun d'entre nous le construit à chaque instant de sa vie avec son cœur. »

Proverbe africain

Un mois plus tôt.

La sonnerie du téléphone retentit à 6h30 du matin dans la chambre à coucher de Farba. Sans ouvrir les yeux, il tendit la main gauche vers

la table de chevet et éteignit maladroitement la sonnerie. Ses paupières étaient encore lourdes de sommeil, il comptait grappiller encore quelques minutes de sommeil supplémentaire.

Ce ne fut qu'au second retentissement de la sonnerie qu'il se décida à se lever et à s'asseoir sur le rebord du lit. D'un geste machinal, il massa son visage endormi de la paume de la main. Il bailla bruyamment en s'étirant le corps de toute son envergure, les deux bras tendus en grand V. Farba était resté jusqu'à tard pour terminer un rapport administratif, manifestement, il avait un déficit de sommeil.

Les volets de la chambre étaient hermétiquement clos, plongeant la pièce dans une semi-obscurité apaisante. La lueur tamisée de la télévision, accrochée au mur, éclairait suffisamment les contours des objets environnants. Farba et sa femme avait pris l'habitude de dormir avec la télévision allumée. Toujours assis sur le bord du lit, dans un état de semi-réveil, il se demandait quel jour de la semaine il était. Vendredi ! Un soupir de soulagement s'échappa de ses narines à cette nouvelle. Il lui restait encore une petite journée à affronter avant de pouvoir enfin savourer le repos du week-end. Encore un peu chancelant, son esprit embrumé, il attrapa sa serviette et se dirigea d'un pas hésitant vers la salle de bain.

Au rez-de-chaussée de la demeure, les voix animées de ses enfants résonnaient, mêlées aux réprimandes maternelles, alors qu'ils prenaient leur petit-déjeuner et devaient se dépêchaient pour ne pas manquer le bus scolaire.

Quelques instants plus tard, Farba émergea des toilettes, plus éveillé qu'auparavant. Rien de tel qu'une douche froide pour raviver les sens. Il ouvrit son armoire et prit quelques instants pour choisir les vêtements qu'il allait porter. Pendant qu'il s'habillait, la chaîne d'information « News24 » diffusait les dernières nouvelles du monde, de sombres nouvelles du jour occupaient une place prépondérante : attentats terroristes, guerre au Moyen-Orient, conflits religieux en Inde, grève en France... De quoi assombrir sa journée avant même de mettre le pied dehors. En bas de l'écran, un bandeau rouge défilait en continu avec une information alarmante : « Alerte sanitaire : risque mortel avec du Fentanyl fabriqué en Inde, ce dangereux médicament s'est répandu dans de nombreux pays à travers le monde. »

« Espérons que nous ne serons pas concernés par cette alerte », songea-t-il en son for intérieur.

Les vendredis, il était d'usage de porter un habit traditionnel africain à la place des habits occidentaux. Farba enfila une tunique traditionnelle avec une coupe moderne, long au trois-quarts, bleu nuit avec un pantalon assorti. Cet habit lui allait à merveille, lui donnant

plus d'allure et de prestance.

Après une petite prière pour que les éléments lui soient favorables cette journée, il prit son sac et descendit pour rejoindre sa famille autour de la table du petit-déjeuner. Dès qu'il apparut dans l'espace familial de la maison, les enfants s'empressèrent de lui dire tour à tour : « Bonjour papa ! » Tous arboraient un sourire radieux, certains avec leurs petites dents de lait qui venaient tout juste de tomber.

— Bonjour tout le monde, vous avez bien dormi ?

Les enfants exprimèrent leurs préoccupations du moment à leur père : « Papa, j'ai fait un cauchemar... », l'autre « je ne retrouve plus mes chaussures de sport... », « mon cahier de français est fini... ».

Les enfants avaient terminé de prendre leur petit-déjeuner et s'apprêtaient à sortir de la maison sans se presser, peu soucieux de ne pas rater le bus scolaire qui n'attendait personne. Après un rapide au revoir, la domestique les accompagna à l'arrêt du bus scolaire.

Arame apparut avec le plateau du petit-déjeuner de son mari dans les bras au moment où il s'assit à la table à manger familiale :

— Bonjour Papa, dit-elle à son mari en douceur.

Arame avait préparé pour lui une tasse de thé chaud au lait et du pain. Toujours matinale, elle était déjà debout aux aurores pour s'occuper des enfants et préparer sa journée de travail. Vêtue d'une tenue de sport, elle entamait sa course matinale dès cinq heures le matin. Entre l'étage et le rez-de-chaussée, la chambre des enfants, les salles de bain et la cuisine, Arame débordait d'énergie. Le départ des enfants ne signifiait pas la fin de sa course effrénée, les tâches ménagères étaient loin d'être achevées. Elle devait organiser la maison et donner les dernières consignes avant de se rendre au travail.

Arame exerçait en tant que professeur d'anglais dans un lycée de la ville. Elle aimait son métier, mais il lui arrivait souvent de sombrer dans des moments de découragement. Elle se plaignait régulièrement à son mari, exprimant le désir de changer de carrière sans réellement franchir le pas. À ses yeux, l'enseignement avait depuis longtemps perdu sa stature quasi-divine d'antan, tandis que l'école n'était plus considérée comme le chemin privilégié vers la réussite par les élèves. Même les parents avaient perdu confiance. Il faut dire qu'ils étaient bien plus préoccupés par les moyens de subvenir à leurs besoins que par les activités de leurs enfants à l'école. Arame avait parfois l'impression de jouer le rôle de gardienne dans une garderie pour adolescents attardés, permettant ainsi aux parents de se détourner des bêtises commises par leur progéniture. De plus, le gouvernement ne témoignait guère de considération envers les enseignants, ces derniers se lançant régulièrement dans des mouvements de grève tout au long de l'année scolaire. Heureusement, quelques rares éclairs de génie chez certains élèves parvenaient à raviver sa passion au travail,

malgré des conditions peu encourageantes.

Le petit-déjeuner était le moment choisi par Arame pour faire son rapport détaillé de la vie de la maison et égrener son chapelet de doléances : Junior qui a encore perdu son stylo à l'école, la scolarité à payer, le conseil de classe, le besoin d'argent pour finir le mois, le frigo est vide. Le mois était creux. Arame reçut en réponse un laconique : « Ouais, ouais... » qui n'était ni un oui franc, ni un non catégorique, mais plutôt un moyen d'éviter toute discussion qui aurait pu perturber le frugal petit-déjeuner de Farba, composé de thé au lait et d'un morceau de pain qu'il avala rapidement. Pour lui, il était encore trop tôt pour laisser les querelles domestiques entacher sa journée.

— Bon, je m'en vais. As-tu cours ce matin ? demanda-t-il en se levant de table.

— J'ai un cours à partir de 11 heures, mais je finis à 17 heures. Pourras-tu venir me chercher à l'école à cette heure ?

— D'accord, je passerai donc te prendre. Bonne journée.

Farba se saisit de son sac et des clés de sa voiture, se hâtant de rejoindre le garage avant qu'Arame ne le rappelle à l'ordre concernant l'argent à lui laisser pour les courses. La domestique, déjà présente, avait ouvert le portail, prête à laisser sortir la voiture. Ils prirent alors la route en direction de la ville, vers l'agence gouvernementale où Farba travaillait, située à une vingtaine de kilomètres. Il espérait que la circulation serait fluide, cela lui permettrait d'économiser du carburant et d'arriver à temps au bureau, peut-être même avant neuf heures.

Les premiers kilomètres du trajet furent effectivement fluides, mais rapidement, la voiture se retrouva coincée dans une longue file de véhicules qui avançaient péniblement. Profitant de ce moment d'attente, Farba en profita pour appeler sa mère qu'il n'avait pas eu l'occasion de contacter depuis quelques temps. Sa maman était souvent sujette à des petits bobos, mais rien de grave. À son âge, les soucis de santé étaient fréquents.

— Maman, j'ai vu ton message, j'espère que tu vas mieux.

— Oh tu sais, hier je n'ai pas bien dormi, dit-elle d'une petite voix, j'ai des douleurs articulaires. Heureusement, le froid tarde à venir cette année. Trouve-moi un médicament pour soulager mes articulations.

— D'accord, ce soir ou demain au plus tard, je passerai te les apporter.

Il savait que sa mère avait tendance à se plaindre de ses maux et à réclamer des médicaments, mais elle n'en suivait que rarement les prescriptions. Elle préférait souvent les remèdes naturels aux

médicaments, malgré sa carrière passée en tant qu'infirmière. Farba se demandait parfois si cela n'était pas un prétexte pour le voir plus souvent.

— As-tu pris ton petit-déjeuner ? Sortir le matin le ventre vide porte malheur, prévient-elle.

— Oui maman, j'ai mangé avant de sortir. S'il te plait, passe-moi papa.

Au loin, il entendait sa mère passer le téléphone à son père. Tout comme sa mère, son père était un fonctionnaire à la retraite. Ingénieur hydraulique, il avait passé sa vie à creuser des forages dans les villages reculés du Sénégal, avant de terminer sa carrière à Dakar dans la Société Nationale des Eaux avant sa privatisation. Bien que Farba ne rêvait pas spécialement de devenir fonctionnaire, ses parents avaient encouragé leur fils aîné à entrer dans la fonction publique, comme eux. Outre la sécurité de l'emploi, c'était aussi une manière de servir leur pays.

Chaque matin, après sa prière de l'aube, son père se livrait à une longue marche, puis passait ses journées à lire des livres et des journaux. Le salon était garni d'une impressionnante bibliothèque remplie d'ouvrages de géologie et d'hydrologie datant d'une autre époque, ainsi que de vieux disques vinyles qui témoignaient de leurs années ardentes. Des portraits en noir et blanc dans la vitrine de la petite bibliothèque illustraient bien cette époque. Le couple profitait désormais d'une retraite paisible, fier d'avoir travaillé avec intégrité et dévouement pour leur pays. Ils se plaisaient à répéter qu'ils étaient sortis de l'administration riches de leurs expériences et de leurs rencontres, ayant eu un impact positif sur la vie de milliers de leurs concitoyens. Ils avaient trois enfants : Farba, l'aîné, Tening, la seule fille qui venait de se marier à un charmant banquier et Sémou, le benjamin, qui s'apprêtait à terminer ses études à l'université.

*

*

*

L'avenue Lamine Guèye, une artère principale du centre-ville, devenait de plus en plus chaotique à mesure que Farba approchait de l'agence. La circulation était dense et les voitures avançaient à pas de tortue, pare-chocs contre pare-chocs. Sur le tableau de bord, le voyant moteur signalait une petite défaillance dont il n'arrivait pas à expliquer la cause. Cette Peugeot d'occasion avait déjà fièrement parcouru plus de 270 000 kilomètres au compteur. Son mécanicien, bien satisfait de la situation, se frottait les mains, sachant que Farba allait devoir payer des réparations incessantes. Il savait qu'il était temps pour lui de trouver une autre voiture d'occasion, plus récente et avec une climatisation fonctionnelle.

Le marché Sandaga que traversait l'avenue Lamine Guèye, était en

pleine effervescence, occupant les trottoirs et obligeant les piétons à partager le macadam avec les véhicules. Kiosques, étals et marchands ambulants animaient la scène, tandis que les automobilistes s'efforçaient de se frayer un chemin entre les piétons, les mendiants, les laveurs de pare-brise et les vendeurs de journaux. La circulation devenait de plus en plus difficile, mais Farba savait qu'il n'avait pas le choix du trajet vers son lieu de travail.

Avec quelques minutes de retard, Farba arriva enfin. Il gara sa voiture sur le parking et parcourut les quelques mètres qui le séparaient du hall d'entrée.

L'agence gouvernementale occupait un immeuble, de quatre étages, situé dans la zone administrative de la ville. Comme bon nombre de bâtiments rescapés de la destruction, cet édifice était typique de l'architecture des années cinquante, avec de hauts plafonds, des câbles électriques apparents et des fenêtres en bois à double battant. Malgré les rigueurs des hivernages, ce bâtiment avait bien résisté, témoignant de la solidité des constructions de l'époque. Malgré quelques tentatives de modernisation, son apparence générale n'avait guère changé. Tel un bunker taillé dans la roche basaltique, l'édifice demeurait un vestige de l'époque coloniale, entouré d'édifices modernes qui tentaient de lui faire de l'ombre.

Au cœur de l'agence, plusieurs départements de réglementation et de contrôle œuvraient pour assurer la sécurité de l'emploi des médicaments et veiller sur leur sécurité. L'agence s'engageait également dans l'inspection des officines de pharmacie privées, des pharmacies hospitalières et des usines de fabrication de médicaments, tant sur le territoire national qu'à l'étranger. Chaque matin, près d'une centaine de professionnels de la santé, de scientifiques, de juristes et de personnel administratif se rendaient sur leur lieu de travail pour remplir leurs missions.

L'agence était un lieu de passage constant, attirant de nombreux visiteurs tels que des industriels, des représentants hospitaliers, des citoyens et des ONG, tous en quête de la précieuse validation administrative. Malgré son statut de chef de service, Farba n'avait pas de voiture de fonction, ni de carburant, à l'inverse de ses collègues d'autres départements ministériels. Les responsabilités pesaient lourdement sur lui, les missions étaient importantes et les moyens faisaient cruellement défaut. L'agence manquait de ressources humaines et matérielles pour mener à bien ses tâches gigantesques. Les redevances promises par l'État n'arrivaient jamais à destination, laissant la structure dans une situation précaire.

Dans le vaste hall d'entrée, l'accueil et les renseignements étaient pris en charge par une réceptionniste. C'était une jeune femme récemment affectée, une protégée du ministre, la fille d'une de ses

ferventes partisans politiques. Le directeur général avait eu l'idée de créer ce poste pour lui trouver un travail, sans trop la déranger. Ce matin-là, Nafi se tenait debout derrière son comptoir. Une fois n'était pas coutume.

— Comment allez-vous ? lui lança Farba en se dirigeant vers l'escalier central.

— Bonjour docteur. Ça va bien, merci. Répondit-elle d'une voix agréable, affichant un grand sourire qui mettait en valeur ses dents blanches.

Elle tentait de ranger les journaux fraîchement livrés, ses ongles très longs et vernis d'un rouge vif lui donnaient une certaine coquetterie. Farba observa en souriant qu'elle aurait du mal à tenir un stylo ou même cuisiner avec des ongles de cette taille. Malgré tout, Nafi semblait être arrivée bien avant lui, il reconnut sa ponctualité.

— Vous êtes ravissante comme toujours avec votre joli boubou la complimenta Farba.

— Merci docteur, répondit-elle avec une pointe d'autosatisfaction en jetant un regard admiratif sur elle-même.

Le bureau de Farba se trouvait au troisième étage, il enjamba les marches des escaliers deux par deux pour monter plus rapidement. En chemin, il entra dans les autres bureaux pour saluer ses proches collègues.

— Bonjour, ça va bien ? s'adressa-t-il à Nguissali.

— Comment ça va ? répondit-elle par une autre question, son visage à moitié caché par l'écran de son ordinateur.

— J'adore les vendredis, je suis d'attaque pour la journée, plaisanta Farba.

— Toi ! répliqua-t-elle en pointant son index vers lui, exprimant beaucoup de choses et rien à la fois. Nguissali était juriste de formation, elle s'occupait des affaires légales. Elle partageait son bureau avec Coumba, qui, comme à son habitude, n'arrivait qu'à dix heures, s'occupant d'abord de ses tâches ménagères, en vraie femme sénégalaise.

Devant la porte du bureau de Demba l'archiviste, il toqua avant de tourner le loquet, mais la porte était fermée. Peut-être était-il allé à un séminaire ou simplement en retard.

Farba arriva enfin dans son bureau après les salamalescs d'usage fortement recommandés dans la société africaine pour ne fâcher personne. S'installant sur son siège, il prit le téléphone pour appeler l'assistante du directeur. Madame Fall était déjà arrivée, elle devait être présente à l'heure où son patron arrivait à l'agence. Un véhicule avec chauffeur était à sa disposition. D'habitude, le professeur Diallo, le directeur, était à l'agence à 7 h 30 chaque jour. En bon chef, il tenait à arriver avant tout le monde cependant il ne se faisait pas prier

pour partir avant le reste du personnel.

— Bonjour madame Fall ! Comment s'annonce ta journée ?

— Pas trop mal, à part que je suis sans le sou.

Elle avait raison, se dit Farba. On était dans la dernière semaine du mois et il fallait attendre une dizaine de jours pour recevoir son salaire. La rentrée scolaire et la dernière fête religieuse avaient fini de racler les fonds des poches et pas de per diem de séminaire à l'horizon. Ce mois de novembre paraissait compter cinquante-deux jours.

— Nous sommes dans le même cas alors, répondit-il en pensant à son compte bancaire à découvert, mais aussi pour décourager toute demande de prêt d'argent

— Ah bon ! Même les monogames comme toi, peinent à finir le mois ? Et moi qui veux te donner ma fille comme deuxième épouse.

— Ah, tu vois ! J'ai déjà du mal à joindre les deux bouts avec une seule femme.

Farba l'entendit rire, à travers le haut-parleur de l'appareil.

— Poltron, va ! Qu'est-ce que tu attends pour prendre une deuxième femme comme un vrai homme ? J'ai la benjamine de la famille qui est à la maison, elle n'attend qu'un mari. Elle pourra venir suppléer ta femme Arame, dit-elle d'un ton à la fois maternel et taquin.

— Ne t'en fais pas, je l'ai déjà inscrite sur ma liste d'attente. Le jour où j'aurai de quoi entretenir une deuxième épouse, je te ferai signe, répliqua Farba avec un brin de malice mais aussi pour évacuer le débat.

Avec ses 35 années de service, Madame Fall était la doyenne de l'agence. Elle maîtrisait l'art de murmurer à l'oreille des directeurs et influençait naturellement bon nombre de décisions, ce qui la dotait d'un pouvoir considérable. Seconde épouse de son état, elle dégageait une aura de distinction, doublée d'une grande finesse et d'un savoir-vivre indéniable. Bien qu'elle ait perdu la fraîcheur de sa jeunesse, les traits délicats de son visage laissaient entrevoir qu'à une époque, elle avait suscité l'intérêt de nombreux prétendants. Farba avait pour routine de lui adresser un bonjour matinal et de s'informer s'il y avait des dossiers urgents à traiter. Elle ne tarda pas à faire part de ce qu'elle avait à lui dire :

—Au fait docteur, j'ai tenté de te joindre à ton bureau un peu plus tôt. Le directeur souhaite te voir à propos d'un dossier urgent. D'ailleurs, le courrier qui t'es destiné est avec moi avec la note : « M'en parler-urgent » du professeur.

— De quoi s'agit-il ?

— Apparemment, c'est un rappel de lot de médicaments et c'est urgent. Il s'agit d'un problème de qualité d'un médicament. On en

parle dans les médias depuis hier. Dépêche-toi de monter ! Le directeur est dans son bureau mais il va partir en réunion au ministère dans peu de temps.

Après avoir raccroché, Farba se sentit légèrement embarrassé que le directeur ait eu besoin de lui et qu'il ne soit pas présent à l'heure. Son orgueil en prit un coup et il avait du mal à accepter les critiques, même occasionnelles. Se levant de son siège, Farba attrapa son bloc-notes et un stylo posé près de l'imprimante, puis il quitta son bureau pour se diriger vers l'étage supérieur en empruntant les escaliers de service.

Farba venait d'être élevé au poste de pharmacien-inspecteur, à la tête du service de la sécurité des médicaments. En raison de sa nouvelle fonction, il se trouvait constamment en première ligne. L'évolution d'Internet et des moyens de communication avait profondément transformé les canaux d'information en matière de santé. Les nouvelles ne se diffusaient plus seulement par les médias traditionnels, mais de partout. La population était devenue attentive aux scandales sanitaires et les médias se régalaient de ces sujets. Les patients, de plus en plus, s'éduquaient sur les risques sanitaires et disposaient de sources autres que leurs professionnels de santé.

Dans de nombreux cas relayés sur les réseaux sociaux, il s'agissait de coïncidences entre la prise d'un médicament et un événement malheureux. Le médicament n'avait en réalité aucun lien avec cet incident. Les « fake news », telles des épidémies virales hautement contagieuses, s'avéraient encore plus redoutables. Elles se propageaient à travers la planète en moins de 24 heures et demeuraient insaisissables pendant des années. Ces informations erronées étaient comparables à des projectiles tirés d'une arme à feu, que l'on tentait vainement d'intercepter. En réalité, il était impossible de les arrêter. Seul le temps, capable de tout effacer, pouvait espérer mettre fin à la vie de ces « fake news ».

Le bureau de Madame Fall se trouvait en enfilade, adossé d'un côté au bureau du directeur et de l'autre à la salle d'attente. Pour accéder au bureau du grand patron, il était impératif de passer par le bureau de cette dame, sauf si l'on empruntait une porte secrète, dont l'ouverture était réservée à quelques occasions pour des entrées discrètes. C'est là que Farba la trouva, affairée à tapoter sur les touches de son clavier d'ordinateur. Une fragrance de oud, à la fois boisée et ambrée, parfumait l'atmosphère du bureau, une façon sans doute inconsciente de marquer son territoire. Elle en faisait peut-être un peu trop, songea Farba en prenant place sur la chaise qu'elle lui désigna après lui avoir remis le courrier en question. Sans tarder, il s'absorba dans la lecture du dossier, cherchant des solutions avant de se rendre devant le directeur.

Le courrier portait l'en-tête du laboratoire pharmaceutique GoldPharm :

Le lot numéro 12D6M74Y de Fentanyl injectable est en cours de retrait dans plusieurs pays en raison de variations de concentrations du principe actif. Il est à noter que plus de cent mille flacons ont été distribués au Sénégal.

Il est crucial de souligner que l'administration d'une surdose pourrait avoir des conséquences mortelles. Étant donné leur impact sur la région du cerveau qui régit la respiration, les opioïdes, lorsqu'ils sont pris à des doses élevées, peuvent engendrer une dépression respiratoire, voire entraîner un décès.

Il convient de prendre en considération que le Fentanyl représente un dérivé morphinique qui est cent fois plus puissant que la morphine elle-même.

Cordialement,

Le Directeur de GoldPharm

Lorsqu'il se sentit prêt, madame Fall saisit son téléphone pour appeler le directeur et vérifier si celui-ci était disponible.

— Tu peux y aller, le directeur est prêt à te recevoir, annonça-t-elle.

Avec respect, Farba frappa à la porte du vaste bureau du directeur. L'atmosphère était froide, créant un contraste qui le fit frissonner. Le choc thermique de cette pièce ne pouvait passer inaperçu. Qu'il fasse chaud ou froid à l'extérieur, la climatisation restait toujours en marche dans ce bureau. Cependant, ce qui irritait Farba le plus n'était pas tant l'air conditionné que la distance considérable entre la porte d'entrée et le bureau du directeur : un trajet qu'il qualifiait souvent de kilométrique. Il se demandait souvent pourquoi certaines personnes affectionnaient-elles de si grands bureaux ? Pourquoi autant d'espace pour une seule personne ? Peut-être pour se donner plus d'importance aux yeux des visiteurs ?

Pendant sa longue marche qui rivalisait presque avec celle de Mao Tsé Dong, à travers le bureau en direction de son supérieur hiérarchique, il passa devant la porte menant aux toilettes internes, une longue table de réunion, un ensemble de canapés en cuir, une bibliothèque, un petit meuble abritant la machine à café, le portrait du Président de la République ainsi que les nombreux diplômes et distinctions accrochés aux murs. Le directeur avait suffisamment de temps pour parachever ses signatures sur le parapheur avant que Farba ne se rapprocha de lui. La dimension du bureau était tout à fait démesurée. Récemment, Farba avait visionné un documentaire où un grand patron d'une multinationale, générant des chiffres d'affaires

dépassant le budget de certains pays, travaillait sur un petit bureau dans un espace ouvert, entouré de ses collaborateurs proches. En toute justice envers le directeur, il n'était pas à l'origine de ces modifications qui avaient abouti à un bureau si spacieux. Ces aménagements avaient été entrepris par un de ses prédécesseurs.

Farba ressentait un profond respect et une grande reconnaissance envers son directeur. C'était un homme doté d'une élégance physique et vestimentaire indéniable. Jamais un impair dans sa tenue. Ses cheveux grisonnants soigneusement entretenus et sa fine moustache taillée avec précision complétaient un visage aux traits délicats. Ses lunettes à monture en écaille de tortue ne le quittaient que rarement, sans elles, il avait du mal à distinguer clairement les écrits. Le professeur Diallo était un universitaire de renommée internationale. Il avait été le professeur de Farba et lui avait récemment octroyé une bourse pour sa formation de pharmacien-inspecteur. Pour Farba, monsieur Diallo était bien plus qu'un simple directeur, il représentait la sagesse incarnée. Pour la majorité des employés, il était considéré comme un maître, un mentor, au point que ses collègues avaient du mal à exprimer des avis contraires aux siens. Leur relation relevait davantage de la relation maître-disciple que de celle de collègues de travail.

Le professeur Diallo devait avoir franchi le cap des 67 ans. Il avait formé presque tous les pharmaciens et médecins du pays, à l'exception de ceux de sa propre génération qui n'étaient plus en activité. Il est toujours impeccablement habillé et à l'université, il était l'un des rares enseignants à arborer une blouse blanche et à être accompagné par plusieurs de ses assistants qui lui portait craies, une éponge et ses fascicules. Un assistant effaçait le tableau tandis que les autres prenaient place pour suivre le cours aux côtés des étudiants. Ses cours attiraient une grande affluence et rares étaient les étudiants qui les manquaient. Une certaine complicité régnait entre le professeur et ses étudiants. Dès qu'il commençait son cours, un silence religieux s'installait, contrastant avec certains de ses collègues qui devaient lutter pour obtenir le silence des étudiants bavards. On le considérait comme un artiste sur la scène de l'amphithéâtre, traçant à la craie des molécules, accrochant ici un atome de carbone, là une particule d'hydroxyde. Le professeur Diallo était à la fois un chimiste, un botaniste et un phytothérapeute à part entière. Ses cours présentaient une harmonie entre clarté pédagogique et rigueur scientifique. Son érudition dans les sciences dépassait l'entendement.

Le professeur Diallo était également un homme d'une grande générosité, incapable de refuser quoique ce soit à quiconque. Certains en profitaient et il était connu pour ne jamais voir de problème sans

solution. Presque subtilement, il laissait entrevoir aux étudiants présents les sujets d'examens. Cela expliquait sans doute la fréquentation massive de ses cours. Le jour des examens, il n'y avait pas de mauvaises surprises. Les excellentes notes obtenues par les étudiants leur permettaient de compenser leurs faiblesses dans d'autres matières, où les professeurs se montraient plus avares en points.

Farba se présenta enfin devant le directeur, ses yeux rivés dans son parapheur :

— Bonjour Professeur. On m'a fait savoir que vous désiriez me voir. Excusez-moi pour ce léger retard ce matin, bafouilla, légèrement Farba embarrassé.

— Bonjour docteur Farba. Prenez place. Vous savez la circulation à Dakar est devenue infernale. Tiens, hier il y avait 14 kilomètres d'embouteillage sur l'autoroute à péage, le résultat d'un modeste accident. Il faudrait déplacer la capitale à l'intérieur du pays, Dakar est une ville centenaire. Je me souviens étant jeune étudiant en France, pendant mes vacances à Dakar, je pouvais aller à Thiès en une heure et demie aller et retour pour rendre visite à mes parents avec ma Mini-Austin, maintenant faire une dizaine de kilomètres dans Dakar vous prendra autant de temps.

Farba, en bon disciple, buvait les paroles de mon Maître et hochait continuellement la tête, le sourire en coin. Le professeur parlait de tout et de rien mais il n'était pas question de lui couper la parole pour le recentrer sur l'objet de sa présence.

À un moment donné, le directeur quitta son fauteuil pour se diriger vers sa machine à café et lança au passage :

— Tu veux quelque chose à boire ? Un café, du jus ?

— Non merci professeur, répondit-il.

Farba aurait volontiers accepté une tasse de café, si ce n'était pour le respect profond et l'admiration qu'il avait envers son ancien professeur, qui lui interdisait d'accepter de se faire servir par ce dernier. De plus, la situation urgente liée au Fentanyl ne lui permettait pas de siroter un café.

Le professeur Diallo tenta vainement de faire sortir du café chaud de la machine. Il se dirigea vers la porte qui le séparait de son assistante, Madame Fall, pour solliciter de l'aide, avant de revenir vers Farba qui était toujours sagement assis. Le professeur, un sourire aux lèvres, hocha la tête de gauche à droite comme s'il se replongeait dans un passé lointain. Il ne tarda pas à partager sa pensée :

— Le café et moi, c'est une longue histoire. Il me faut mon café ! Plus jeune, je prenais du café noir avec une cigarette Marlboro. C'était parmi les meilleurs moments de ma journée ! Mais boire son café noir avec une clope est une association dangereuse, j'ai arrêté la cigarette mais il m'est resté le café.

Très peu de gens étaient au courant de son passé de fumeur, ce qui poussa Farba à esquisser un sourire plus prononcé, cachant habilement sa surprise face à cette confiance.

Avec le temps, le Professeur Diallo avait pris l'habitude de s'exprimer largement, sans filtres. Malgré le dépassement de l'âge de la retraite depuis un certain temps, personne n'osait lui rappeler ou même envisager de postuler pour le remplacer. Paraît-il, il avait demandé une prolongation qui le maintenait en poste.

Son disciple était toujours assis là, calme, tenant son bloc-notes et son stylo, prêt à prendre note de ses instructions. Enfin, le professeur s'est recentré sur le sujet qui les avait réunis. Farba lui a tendu le courrier marqué M'en parler – Urgent et le professeur prit ses lunettes pour le lire attentivement :

— En effet, c'est toi qui prendras en charge cette affaire. Nous avons reçu ce courrier concernant le rappel du lot de Fentanyl.

— Compris, professeur. Je pense qu'il serait judicieux de convoquer une réunion impliquant un représentant du laboratoire, ainsi que des représentants de la police étant donné que ces médicaments sont de nature stupéfiante. Le service de Salubrité publique devrait également être inclus dans cette démarche.

— La police et le Service de Salubrité Publique ? le coupa-t-il de manière courtoise.

— Exactement. Le laboratoire GoldPharm souhaite entreprendre la destruction des médicaments sur place, au lieu de les rapatrier dans leur pays d'origine. Les coûts et les formalités pour le retour des stocks en Europe sont considérables, donc cette option est plus pratique. Le service de Salubrité publique sera donc responsable du processus de destruction, tandis que la présence de la police sera nécessaire en raison de la nature stupéfiante des médicaments. Nous devons également compter sur la participation des grossistes privés qui détiennent une quantité significative de ces produits.

Pendant que Farba exposait la situation, son interlocuteur gardait la tête baissée, le front plissé et les yeux fermés. Le vieux réfléchissait profondément avant de lâcher avec dépit :

— Ah ces laboratoires, toujours à nous causer des problèmes...Eh bien, ils devront assumer tous les coûts liés à cette destruction. Je vais devoir en discuter avec le ministre. GoldPharm a gagné l'appel d'offres international pour la fourniture en Fentanyl. Les quantités sont énormes. Bon ! Tu me feras le point sur les stocks.

— Entendu Professeur. Cependant, il est à noter que GoldPharm est actuellement le seul fournisseur du pays. En conséquence, nous risquons une rupture de stock en sur tout le territoire.

— Quoi ? Comment ? s'exclama-t-il visiblement interloqué.

La joie de vivre avait subitement quitté le professeur. Les deux

coudes sur le bureau, les doigts des mains entrelacés soutenaient la tête grisonnante par le menton. Il resta figé un instant pour prendre le temps de la réflexion. Il ôta ses lunettes, s'essuya les sueurs qui perlaient sur son visage malgré le climatiseur qui roulait à fond. Il se décida à partager sa pensée :

— En réalité, le pays a besoin d'un laboratoire de contrôle performant, équipé pour effectuer nos propres analyses des médicaments que nous importons. J'ai soulevé cette question au ministère de la santé mais personne ne m'écoute. Si ce médicament n'avait pas été contrôlé en France, nous n'aurions peut-être même pas été informés du problème.

Les effluves d'un café arabica arriva à l'odorat de Farba. Madame Fall n'aurait pas pu choisir un meilleur moment pour présenter la tasse chaude et fumante au Directeur général. Farba regretta un instant de n'avoir pas demander une tasse pour lui, rien que pour l'odeur il aurait fait une infidélité au thé. Le directeur avait du goût, son café ne se dénichait pas dans les lieux communs.

— Hé, hé ! Voilà un gros problème pour les opérations en chirurgie, les malades en fin de vie, en maternité. Cette fois-ci, les médias ne nous laisseront pas tranquilles !

Après quatre gorgées de café, il termina la rencontre :

— Bien docteur ! Je ne pourrai pas assister à la réunion que vous allez convoquer. Tiens-moi au courant de la suite. Je pars en mission en Inde. Je reviens dans deux semaines pour repartir en France pour une rencontre pharmaceutique. Pas de répit en vue. Vivement la retraite.

Farba eut une envie de rire mais se retint. Après tout n'est pas lui qui avait demandé une prolongation d'activité ?

— D'accord professeur. J'oubliais, il va falloir écrire une correspondance à l'OICS^[2] à Vienne pour obtenir un nouveau quota pour le pays de toute urgence. À défaut, nous risquons une longue rupture.

Farba referma son petit carnet de notes et lui souhaita un bon voyage à la fin de l'entrevue. Il retourna sur ses pas vers la sortie de l'immense bureau. Avant qu'il atteignît la porte, le directeur, tasse de café à la main, lui lança au fond de son moelleux fauteuil :

— Une dernière chose, docteur Farba. Par le plus grand des hasards, le directeur laboratoire se trouve actuellement au Sénégal. Ça ne m'étonnerait pas qu'il soit informé de la situation avant nous. La quantité que nous avons au Sénégal est très importante et les enjeux financiers le sont tout autant. Je t'invite à le rencontrer en mon nom et à trouver rapidement une solution à ce problème, de la manière la plus efficace qui soit.

Le professeur s'arrêta un instant de parler, le regard perdu dans le

plafond de son bureau, puis il rajouta :

— Compte-tenu de la situation, tu assureras mon intérim pendant mon absence, je demanderai à madame Fall de préparer la note de service à cet effet.

Farba sortit du bureau avec un mélange complexe de fierté et d'anxiété qui remuait en lui comme une mer houleuse. Cette fois-ci, il avait été choisi pour remplacer temporairement le directeur de l'agence, une reconnaissance de ses compétences, mais aussi une tâche ardue qui l'attendait, particulièrement avec ce dossier épineux qui avait atterri sur son bureau en cette fin de semaine pressante.

Ce n'était pas la première fois qu'on lui confiait cette responsabilité d'intérim, mais il était bien conscient que ce n'était pas une sinécure. Il avait observé, au fil des années, que bon nombre de ses collègues plus anciens déclinaient avec véhémence cette charge, préférant l'ombre de leurs responsabilités actuelles à la lumière difficile du poste de directeur par intérim. Pourtant, il savait que certains d'entre eux nourrissaient secrètement l'ambition de décrocher le poste de directeur à part entière et ils n'attendaient qu'une chose : le départ du directeur actuel.

En attendant cette éventualité, ils semblaient appliquer la stratégie du minimum syndical, accomplissant les tâches essentielles de leurs postes tout en évitant de prendre de simples initiatives. C'était peut-être leur manière de préserver leurs forces pour l'avenir, lorsqu'ils pourraient enfin briguer le poste convoité. Farba, quant à lui, avait été désigné pour diriger temporairement l'agence, une opportunité qu'il acceptait avec un mélange de détermination et de préoccupations.

1. La réunion

« Le danger, ce n'est pas ce qu'on ignore,
c'est ce que l'on tient pour certain et qui ne l'est pas. »

Mark Twain

L'entretien avec le directeur s'était éternisé, comme à l'accoutumée. Le professeur Diallo avait cette propension à aimer les conversations, pour lui, rien ne semblait pressant. Cependant, en cette veille de week-end, le temps était devenu un bien précieux, car l'organisation de la réunion concernant le rappel du Fentanyl nécessitait une promptitude sans pareille. En qualité d'intérimaire, Farba s'était attelé à convoquer cette réunion pour la même journée à 16h. En plus des courriels d'invitation qui avaient été expédiés, il avait pris soin de joindre au téléphone tous les acteurs clés en amont, afin de garantir leur présence à la réunion.

À l'heure prévue, la salle de réunion était bondée, ce qui emplissait Farba d'une profonde satisfaction. La diversité des participants reflétait l'ampleur du problème : le service de Salubrité publique, les grossistes en médicaments, les représentants du laboratoire GoldPharm, des médecins hospitaliers, ainsi que d'autres acteurs, peut-être moins engagés dans le dossier du Fentanyl, mais dont leur présence s'imposait face à la gravité de la situation. La salle de réunion était déjà complètement occupée, malgré quelques retardataires. La réunion démarra à l'heure convenue.

Assis à la place du président de séance, Farba s'éclaircit la voix pour attirer l'attention des personnes discutaient entre-elles. La réunion allait commencer, il mit son costume de directeur intérimaire pour conduire de la réunion :

— Bonjour tout le monde, je vous remercie de votre présence malgré le court délai. Tout d'abord, je vous présente les excuses du directeur qui ne pourra malheureusement pas assister à cette rencontre. Vous le savez, nous avons reçu une alerte nous informant d'un problème de qualité avec le Fentanyl. Nous avons affaire avec le Fentanyl qui n'est pas un médicament comme les autres, quelques milligrammes de trop peuvent suffire pour tuer. Il est de vingt à quarante fois plus puissant que l'héroïne et cent fois plus puissant que la morphine, ce qui accroît considérablement le risque de surdose accidentelle. Les trafiquants de drogue rajoutent du Fentanyl à d'autres drogues telles que l'héroïne et la cocaïne. Le défaut de qualité signalé étant en rapport avec le dosage, vous mesurez la gravité de la situation. Le Fentanyl est donc une drogue dangereuse qui est souvent détournée de son usage médical, nous devons sécuriser tout le stock dont dispose le pays.

Tous les regards étaient braqués sur lui pendant qu'il avait la parole, l'assistance était concentrée sur le ton de sa voix qui était maîtrisée.

— Nous avons d'ores-et-déjà suspendu l'utilisation de ce produit, l'ordre du jour de la réunion est de mettre ensemble un plan d'action pour gérer ce problème sensible. Sans plus tarder je passe la parole aux représentants du laboratoire GoldPharm pour qu'ils nous disent s'ils ont un plan de gestion des risques.

Les représentants du laboratoire concerné étaient assis du côté droit de Farba autour de la grande table dans la salle de conférence. Le marché du Sénégal revêtait une importance capitale pour eux. GoldPharm était représenté par son dirigeant du nom de Fabien Laetner, un Belge ainsi que deux de ses collaborateurs locaux. Fabien Laetner avait exprimé le souhait de rencontrer Farba juste avant la réunion. Malheureusement, l'urgence de la situation avait forcé les choses et cette rencontre préliminaire n'avait pu se concrétiser. Cependant, Farba insistait pour que les représentants de GoldPharm soient présents à la réunion.

Fabien Laetner était un habitué de l'agence. Son visage semblait familier à Farba a eu à le croiser plusieurs fois dans les couloirs de l'agence lors de ses passages au Sénégal. Sans doute venait-il s'enquérir de l'état d'avancement de ses dossiers comme tant d'autres personnes. Le problème sanitaire lui a permis d'avoir quelques renseignements sur GoldPharm et son dirigeant.

Selon les rumeurs, Fabien Laetner avait un passé aventureux en Afrique. On disait qu'il avait été un baroudeur, un ancien militaire, voire un légionnaire de l'armée française, avant de se lancer dans le secteur pharmaceutique en Afrique. Il avait la soixantaine, d'une grande stature et son visage portait une barbe les stigmates qui tentait

de cacher les cicatrices d'une ancienne maladie vénérienne mal traitée. Sa peau était marquée aussi par les années passées sous le soleil, avec des rides et des taches pigmentaires. Malgré son immense réussite financière en Afrique, générant des millions d'euros de chiffre d'affaires annuel, Fabien Laetner avait un style vestimentaire modeste. Il arborait simplement une veste noire, une chemise blanche légèrement ouverte et un jean. Ses seuls signes extérieurs de richesse étaient un collier et une gourmette en or, bien que ces bijoux fussent communs à de nombreuses personnes modestes.

GoldPharm avait remporté l'appel d'offres international pour le pays. Il était le seul fournisseur en Fentanyl pour les deux prochaines années. La centrale d'achat ayant eu du mal à convaincre les grands laboratoires pharmaceutiques à cause de ses retards récurrents de paiements. GoldPharm a eu le champ libre. Ce retrait du Fentanyl allait porter un sacré coup à leurs affaires. Cette perte financière répétée dans plusieurs pays risquait d'anéantir la société.

Quand Farba leur céda la parole, Fabien préféra laisser son représentant local s'exprimer au nom de GoldPharm :

— Bonjour à tous, je vais intervenir en tant que représentant commercial de GoldPharm, je m'appelle Waly. Tout d'abord, je tiens à vous informer que nous avons bien reçu l'information émanant de l'agence française du médicament concernant le problème potentiel de qualité sur certains lots de Fentanyl. Je tiens également à vous rassurer en soulignant que, jusqu'à présent, aucune plainte ni incident lié à ce médicament n'a été enregistré au Sénégal.

Cependant, face à la perspective d'une rupture imminente de ce médicament dans notre pays, je me permets de soulever une question : ne pourrait-on pas envisager d'autres mesures pour gérer cette situation complexe ? Comme vous le savez, la procédure d'approvisionnement en Fentanyl est notoirement longue et complexe. Dans l'optique d'un retrait immédiat des pharmacies hospitalières, nous devons être conscients des risques que cela pourrait entraîner.

Le regard attentif de l'auditoire se fixait sur Waly tandis qu'il poursuivait son exposé, détaillant les implications de cette situation urgente et complexe. Il expliqua les défis logistiques et réglementaires auxquels GoldPharm serait confrontée en cas de retrait précipité de ses produits du marché. Mais avant qu'il n'ait eu le temps de conclure ses propos, Ngala Cissé, le conseiller technique du ministre, intervint de manière abrupte, rompant la continuité des explications :

— Que voulez-vous dire par « autres mesures » ?

La voix de Cissé, puissante, était teintée d'une pointe de scepticisme. Il était notoirement connu pour sa propension à s'exprimer sans attendre son tour et à imposer son point de vue sans

ménagement. Cette fois-ci, il semblait contrarié par la suggestion de Waly.

Le représentant de GoldPharm, quelque peu pris au dépourvu par l'interpellation soudaine du conseiller Cissé, chercha ses mots pour répondre avec circonspection :

— Eh bien... ce que j'entendais par « autres mesures », c'est que le Fentanyl est un médicament extrêmement réglementé au niveau mondial, sous la supervision de l'OICS. Actuellement, le quota annuel de Fentanyl attribué au Sénégal est déjà épuisé. Si nous procédons à un retrait précipité des pharmacies, cela risque de mettre en péril...

— Que voulez-vous dire par « mettre en péril » ? Soyez plus précis !

Les yeux ronds de Cissé semblaient presque sortir de leurs orbites et son visage trahissait une inquiétude manifeste. Pourtant, malgré son apparente exaspération, il parvint à articuler ses préoccupations de manière incisive :

— Si j'ai bien compris, vous suggérez de réduire les doses de Fentanyl en attendant.

Le pauvre Waly, conscient du caractère délicat de la situation, tenta de clarifier ses propos avec une certaine hésitation :

— Euh... en réalité, ce que je voulais dire, c'est que le Fentanyl est un médicament hautement contrôlé et que, selon les procédures en vigueur, nous avons déjà atteint le quota annuel au Sénégal. Si nous devons retirer tous les produits du marché sans alternative immédiate, il pourrait y avoir...

Une fois de plus, Ngala Cissé interrompit brusquement Waly, cette fois avec un regard de consternation manifeste. Malgré sa taille modeste, presque dissimulée par les plis de son ample boubou, il semblait frôler la crise cardiaque. Pourtant, il réussit à exprimer son mécontentement de manière vigoureuse :

— Réduire les doses ? Vous êtes sérieux ? Sachez que le risque de rupture de stock n'est pas la préoccupation principale ici. Ce qui est en jeu, ce sont des vies humaines ! Nous ne disposons pas des moyens nécessaires pour contrôler l'ensemble des médicaments qui entrent sur notre territoire. Si nous avions cette capacité, nous aurions sans doute déjà découvert d'autres problèmes de cette ampleur.

Avant que le conseiller technique ne continue à déverser sa diatribe, Farba intervient pour demander à Cissé de se calmer et de laisser les intervenants terminer leurs propos sans les couper. Cette fois-ci, ce fut Fabien le belge qui intervient :

— Si vous le permettez, j'aimerais préciser les propos de mon collaborateur. Nous sommes prêts à retirer tous les produits sur le

marché. Vous êtes souverains, vous décidez de ce que vous voulez faire, nous vous suivrons. Il est normal qu'on vous expose les risques encourus pour la remise à disposition. C'est tout !

Farba, un peu déçu par le ton sec de Fabien, reprit :

— En vous donnant la parole en premier, nous attendions de vous des explications sur l'origine du défaut de qualité et quelles mesures correctrices vous alliez mettre en place pour que cela ne se répète plus. Apparemment, vous ne pouvez pas nous en dire davantage. Les avis recueillis auprès des experts ici présents nous recommandent de retirer tous les produits. Il n'y a pas d'autres options possibles, les produits seront détruits par incinération par le service de Salubrité publique, tous les frais liés seront à votre charge. Cela étant dit, essayons quand même d'amoindrir l'impact de cette décision sur notre système de santé.

Fabien acquiesça de la tête. Farba poursuivit :

— Vous allez aussi rembourser les produits, l'erreur de fabrication vous incombe n'est-ce pas docteur Coura ?

Le docteur Coura était la directrice de la centrale d'achat publique qui avait lancé l'appel d'offres. Son poste était en jeu, car ce retrait risquait d'être la goutte d'eau qui ferait déborder le vase. Le ministre de la Santé surveillait attentivement sa gestion de la qualité des médicaments achetés par la centrale. Des problèmes récurrents, tels que l'inefficacité de l'ocytocine et l'affaire des blisters de comprimés manquants, avaient déjà écorné sa réputation. Cette nouvelle affaire pouvait lui coûter son poste. Certains estimaient que la responsabilité de l'approvisionnement national en médicaments était trop lourde pour ses épaules frêles.

Assise à côté de Farba, un foulard africain en Bazin bien noué soigneusement sur la tête, elle prit la parole d'une voix fluette :

— Effectivement, Docteur Farba, nous avons investi des sommes considérables pour approvisionner le pays en Fentanyl. Il va de soi que GoldPharm devra procéder au remboursement dans les plus brefs délais, afin que nous puissions rétablir nos finances et lancer un nouvel appel d'offres.

— Le remboursement est prévu dans les termes du contrat, mais qu'en est-il de la remise en circulation du produit ? questionna Farba.

Le regard de Docteur Coura exprima sa préoccupation. Les procédures rigoureuses du code des marchés publics semblaient présenter un obstacle insurmontable à un réapprovisionnement rapide :

— Le problème réside dans le fait que, conformément aux procédures établies dans le code des marchés publics, il nous faudrait au moins une année pour pouvoir avoir du Fentanyl à nouveau.

— Un délai aussi long ne peut être accepté. N'y a-t-il pas une procédure d'urgence, surtout en considérant les enjeux de sécurité nationale ? demanda Farba, cherchant à trouver une solution à cette impasse.

Le docteur Coura soupira profondément, laissant transparaître sa frustration :

— Eh bien, nous verrons si la Primature accepte de faire une exception. J'espère sincèrement qu'ils comprendront la gravité de notre situation cette fois-ci. J'ai l'impression de me heurter à un mur. Le code des marchés publics ne tient pas suffisamment compte des spécificités des médicaments. Nous ne pouvons pas simplement privilégier les produits les moins chers. La qualité doit primer sur le prix, sinon nous risquons de nous retrouver fréquemment confrontés à des situations similaires. Malheureusement, malgré toutes les mesures que nous prenons pour endiguer les fournisseurs peu scrupuleux, ce sont souvent les soumissions les bas prix qui remportent les marchés, laissant la place à des produits pharmaceutiques de qualité inférieure. Le laboratoire de contrôle, quant à lui, ne dispose pas des ressources nécessaires pour effectuer son travail.

Le conseiller technique Cissé, toujours très en verve, prit la parole à nouveau :

— À mon avis, il serait judicieux de réviser vos critères de sélection des fournisseurs. Certains d'entre eux semblent n'exister que pour remporter les appels d'offres, puis ils disparaissent dans la nature une fois qu'ils ont empoché leur argent.

Fabien, le Belge, se sentant piqué au vif, mais comprenant qu'il n'obtiendrait probablement pas de soutien, répondit avec un sourire forcé :

— GoldPharm ne devrait pas être assimilé à ces pratiques, je vous assure. Nous respectons scrupuleusement les Bonnes Pratiques de Fabrication.

Cependant, Ngala Cissé, déterminé à faire passer son point de vue, se tourna vers Fabien en lançant :

— Monsieur, vous dirigez une entreprise pharmaceutique européenne qui n'a même pas d'usine. On ignore où exactement en Inde, vos sous-traitants fabriquent vos médicaments. D'ailleurs, aucun de vos produits n'est vendu en Europe.

— Permettez-moi de vous rappeler que l'Inde joue un rôle majeur dans l'industrie pharmaceutique. De nombreux grands laboratoires européens s'approvisionnent en matières premières dans ce pays et nous n'avons jamais rencontré de problèmes de cette nature.

Farba intervint calmement pour corriger Fabien :

— Je suis désolé de vous contredire, mais ce n'est pas la première fois. L'année dernière, nous avons eu des cas d'amoxicilline sous-dosée et de sirop antitussif cristallisé. Cette situation devient préoccupante.

Face à Farba et au conseiller Cissé, Fabien abdiqua :

— Je l'admets, cela peut arriver. Nous produisons des millions de boîtes de médicaments sur une vingtaine de produits commercialisés dans toute l'Afrique et parfois il peut y avoir des problèmes lors de la production. Cela arrive à tout le monde.

Le conseiller technique, visiblement contrarié, revint à la charge contre GoldPharm pour une énième fois :

— Si votre engagement était gouverné par la qualité et non le profit, vos produits seraient vendus dans votre propre pays, en Belgique ou en Europe. Vous venez en Afrique empoisonner nos populations.

La tension entre le conseiller Cissé et Fabien était palpable, mais Farba tenta d'apaiser les esprits en posant à nouveau une question importante :

— Je réitère ma question : avez-vous pris des mesures pour éviter que de tels problèmes ne se reproduisent à l'avenir ?

— Notre fournisseur mène actuellement des enquêtes pour identifier les causes. Nous n'avons pas encore terminé. Dès que nous aurons le rapport, nous vous le transmettrons.

La réunion se mua en un véritable défouloir pour les frustrations liées à certains médicaments. Chacun laissait libre cours à ses pensées, parfois en déviant de l'ordre du jour. Cependant, la majorité était d'accord avec la décision de retirer tout le Fentanyl des établissements de santé du pays et trouver rapidement un stock de remplacement par le biais de la centrale d'achat pharmaceutique.

La séance touchait à sa fin, certains participants devaient partir chercher leurs enfants à l'école, tandis que d'autres se retiraient pour diverses raisons. C'est alors que Farba prit la parole pour conclure :

— En résumé, notre décision consiste à retirer de manière immédiate les lots de Fentanyl concernés de toutes les structures de santé. Ces produits seront rassemblés puis placés en quarantaine dans l'entrepôt de l'Agence du Médicament. Par ailleurs, nous avons imposé un délai de cinq jours aux grossistes privés pour rapatrier l'intégralité des stocks depuis l'intérieur du pays vers Dakar. Un inventaire complet sera réalisé le jeudi suivant et la procédure de destruction se tiendra la semaine qui suit. Un procès-verbal de cette destruction sera établi pour la documentation.

La réunion prit fin aux environs de 18 heures. En sortant de la salle, madame Fall informa Farba que Fabien Laetner, qu'il devait

initialement rencontrer, avait quitté les lieux sans attendre. En revanche, un journaliste l'attendait devant son bureau. Le professeur Diallo lui avait instruit de rencontrer le journaliste. À cette annonce, un soupir de lassitude échappa à Farba. Les entrevues avec les journalistes étaient une source d'appréhension pour lui, surtout lorsque ces derniers abordaient des sujets qu'ils ne maîtrisaient pas. Ils semblaient toujours à l'affût du scandale, cherchant à générer des ventes de journaux ou à augmenter la fréquentation de leurs sites internet. Maintes fois, un journaliste en quête de sensations fortes a détruit à plusieurs reprises le travail acharné d'une organisation. Farba se souvenait d'une expérience amère, il y a quelques années, lorsqu'un journaliste l'avait harcelé pendant des jours pour obtenir une interview qu'il ne souhaitait pas donner. C'était à propos d'une information circulant sur internet et les réseaux sociaux, prétendant que des médicaments antipaludiques étaient interdits en France sous prétexte qu'ils étaient toxiques mais toujours en vente au Sénégal.

Le journaliste en question, que Farba avait finalement accepté de rencontrer, n'était pas satisfait de ses réponses réalistes. Lorsque l'interview fut publiée, il avait décidé de reléguer les explications de Farba à la fin de son article, en quelques lignes dans un coin discret. En revanche, il avait consacré une page entière à développer la fausse information qui circulait. Le comble était l'utilisation d'une photo du ministre de la Santé de l'époque en première page, accompagnée d'un titre accrocheur. Ce qui avait le plus chagriné Farba, c'était qu'un journaliste débutant avait peiné à trouver quelqu'un à qui tendre son micro pour l'interviewer. À la suite de cette publication, le ministre chargé de la Santé, par le biais de son conseiller en communication, avait demandé des explications au directeur de l'Agence du Médicament. Heureusement, il s'était avéré que Farba n'avait pas commis de faute professionnelle, car la vérité avait été exposée clairement. Il s'agissait d'une manipulation commerciale visant à nuire aux concurrents. L'auteur de cette supercherie avait habilement mélangé le vrai et le faux pour rendre ses affirmations fallacieuses plus crédibles. Malgré beaucoup d'efforts, il était impossible d'éteindre cette rumeur. Il suffisait qu'une personne, soucieuse de la santé de ses proches, envoie le message à tous ses contacts pour raviver la flamme de cette fausse information. Après des investigations poussées, il avait été découvert qu'un représentant commercial d'un laboratoire pharmaceutique en était l'auteur, cherchant ainsi à éliminer ses concurrents en créant de toutes pièces cette désinformation. Face à l'ampleur de la situation, le directeur de l'Agence du Médicament avait dû apparaître dans le journal télévisé de 20 heures sur la chaîne nationale pour tenter d'atténuer cette rumeur au niveau local.

Il était courant d'avoir de gros titres sensationnels dans les

journaux, mais en général, les contenus ne justifiaient pas cette emphase. Malheureusement, une grande partie de la population ne lisait que les gros titres, ignorant les détails. Dans ces circonstances, il était souvent plus judicieux de s'adresser aux médias d'État, qui savaient comment présenter les informations de manière plus équilibrée.

* *

*

Alors qu'il se dirigeait vers son bureau, Farba repéra un homme au loin, debout dans le couloir, appuyé contre le mur, plongé dans l'écran de son téléphone. « Certainement le pigiste », pensa-t-il en souriant intérieurement. En s'approchant davantage, il réalisa que le visage de l'homme lui était familier. C'était une vieille connaissance, un ancien voisin de palier à la résidence universitaire. Ils ne s'étaient pas revus depuis au moins quinze ans et cette coïncidence le surprit agréablement.

Il se souvenait de leurs jours d'université, des longues discussions nocturnes sur des sujets variés, de leurs rires partagés et de leurs rêves communs. Les chemins de la vie les avaient éloignés, chacun poursuivant sa propre trajectoire. Mais le hasard avait décidé de les réunir à nouveau dans ce couloir.

L'homme semblait tout aussi surpris que Farba en le reconnaissant. Leurs regards se croisèrent et un sourire de reconnaissance éclaira leurs visages. Farba se rapprocha et ils échangèrent des salutations chaleureuses. La conversation s'engagea naturellement, comme si le temps n'avait pas passé depuis leur dernière rencontre.

Ils se remémorèrent les bons vieux jours, partageant des anecdotes sur leurs années universitaires. Les souvenirs affluèrent, faisant revivre des moments presque oubliés. Les discussions se prolongèrent, passant du passé au présent, évoquant leurs carrières respectives, leurs familles et leurs centres d'intérêt actuels.

Farba était enchanté de cette inattendue réunion. Il réalisa que parfois, la vie nous réservait d'agréables surprises, ramenant des amis perdus depuis longtemps sur notre chemin. Leurs retrouvailles dans ce couloir étaient comme un clin d'œil du destin, une opportunité de renouer des liens d'amitié et de partager à nouveau une partie de leurs vies.

— Mamby Diop, ça fait un bail.

— Je ne savais pas que c'est avec toi que l'on m'a mis en relation, répondit-il avec le sourire.

— Formidable, entrons dans le bureau.

Farba se sentit plus rassuré qu'une vieille connaissance soit chargée de rédiger un article sur cette alerte en cours, cependant, il ne pouvait abaisser complétement sa garde.

Mamby était un homme svelte, affichait un teint clair et une petite barbe qui faisait contrepoids avec son crâne dégarni qui brillait d'une peau trop lisse, probablement une calvitie avancée qui le poussait sans doute à se raser complètement la tête. Ses paupières étroites et ses petites lunettes de myopie rondes faisaient penser à un homme qui avait sacrifié sa vision au profit de la lecture.

Farba s'assit en face du journaliste dans le bureau.

— Je travaille pour le journal « Avenir » de Dakar, je m'occupe du desk Santé et Population.

— Ah, oui, « Avenir » vous faites du bon travail ! répondit-il d'un ton feint d'intérêt, lui qui, en réalité, ne lisait que rarement les journaux.

— Très bien, entrons dans le vif du sujet ! Je sais que vous êtes très occupé avec cette affaire de Fentanyl, déclara-t-il, ses yeux pétillant de la promesse d'une grosse histoire à couvrir. Peut-être était-ce là le signe d'un grand journaliste d'investigation.

— Oui, en effet ! J'ai des rapports qui ne peuvent pas attendre demain. Alors allons-y.

Sans rien laisser paraître sur son visage, son cœur battait plus fort, il ne voulait pas que sa mésaventure se répète avec Mamby.

— Je souhaiterais obtenir des informations sur le médicament appelé Fentanyl au Sénégal et si vous le permettez je vais enregistrer vos réponses et prendre une photo de vous.

Il sortit un petit enregistreur de son sac en cuir, le plaça sur la table, il appuya sur le bouton rouge de l'appareil avant enchaîner :

— Pouvez-vous vous présenter ? Dites aussi vos fonctions et ce que vous faites comme travail. Farba s'exécuta puis le journaliste poursuivit avec sa première question d'envergure :

— Nous avons appris dans les médias internationaux qu'un médicament appelé Fentanyl a été retiré du marché en raison d'accidents liés à la concentration de principes actifs. Le Sénégal est concerné avec des lots incriminés qui sont dans nos structures de santé. Tout d'abord, pourriez-vous nous expliquer ce qu'est le Fentanyl ? Et y a-t-il eu des incidents au Sénégal ?

Un flot de questions déferla d'un coup. Il chercha à être le plus concis possible :

— Le Fentanyl est bien présent dans notre pays. Ce produit est pour des douleurs fortes notamment opératoires. Et à ce jour nous n'avons enregistré aucun accident.

— A-t-on effectué des contrôles sur ce médicament ? Il est surprenant que nos autorités n'aient pas détecté par elles-mêmes sa mauvaise qualité. Existe-t-il au Sénégal un laboratoire capable d'effectuer des contrôles sur les médicaments consommés par la population ?

La question était délicate. Le pays disposait d'un laboratoire de contrôle des médicaments qui était loin d'être opérationnel. Bien que le personnel soit compétent, de nombreuses contraintes telles que le manque de réactifs, de substances de référence et les querelles internes entre responsables avaient sérieusement entravé son fonctionnement. De plus, le ministère de la Santé ne semblait pas accorder beaucoup d'importance à cette question. Leur priorité était la lutte contre les trois principales maladies : le paludisme, la tuberculose et le SIDA, ainsi que les programmes de contrôle des naissances financés généreusement par des pays étrangers. Pour beaucoup de responsables, investir massivement dans un laboratoire de pointe, avec les coûts d'entretien et les besoins en réactifs associés, ne semblait pas être une priorité. En fin de compte, la complexité technique des enjeux liés aux substances de référence, à la métrologie, à la qualification, à la chromatographie et aux normes internationales dépassait largement la compréhension des politiciens du ministère. La construction d'un laboratoire était une chose, mais sa véritable pérennité et son fonctionnement optimal en étaient une autre.

Farba se trouvait dans une position délicate, cherchant à fournir des réponses au journaliste tout en évitant de compromettre sa position et d'éviter un potentiel scandale médiatique. Il pouvait déjà anticiper les gros titres sensationnels qui pourraient en découler : « Les médicaments, une menace pour le Sénégal », « Un pays sans contrôle des médicaments » ou « Les médicaments : un danger pour la population ».

— Notre pays dispose d'un laboratoire de contrôle des médicaments, dont la mission est d'analyser les médicaments disponibles sur le marché. D'ailleurs, la semaine dernière, nous avons tenu une réunion pour discuter des résultats des analyses réalisées par ce laboratoire.

Farba naviguait habilement à travers les subtilités des questions délicates du journaliste. Sa réponse restait techniquement véridique, mais en tant que fonctionnaire, il se devait de rester réservé et mesuré dans la manière dont il exprimait ses opinions personnelles. Le laboratoire se limitait principalement à analyser des médicaments courants tels que le paracétamol ou l'amoxicilline, soit une petite poignée parmi les milliers de médicaments présents sur le marché. Malheureusement, le Fentanyl ne faisait pas partie de cette sélection restreinte.

La question suivante tomba rapidement, comme si Mamby lisait dans les pensées de Farba :

— Pourriez-vous nous dire si le Fentanyl a été inclus parmi les médicaments contrôlés ?

— Je n'ai pas cette information en tête. La liste des produits est

longue.

L'entrevue s'étira sur une durée de trois quarts d'heure, parsemée occasionnellement de questions qui semblaient démontrer que Mamby ne possédait qu'une compréhension superficielle du sujet. Une telle lacune était tout à fait compréhensible, car les préoccupations liées aux médicaments n'émergeaient dans l'esprit du public que lorsqu'il y avait une pénurie de médicaments essentiels ou qu'un accident survenait à la suite de la prise d'un médicament.

Une fois l'interview terminée, Mamby remercia Farba pour sa disponibilité. En réponse, Farba déclara, essayant d'adoucir les choses, conscient de l'importance de maintenir une communication ouverte :

— La communication fait partie intégrante de notre travail, tout comme vous exercez le vôtre au service de la population. Nous avons vraiment besoin de travailler main dans la main pour informer au mieux.

Dans ses dernières paroles, Farba aspirait à apaiser Mamby, espérant que ce dernier ne lui réserverait pas une critique acerbe dans son journal du lundi matin. Farba avait conscience qu'en réalité aucun pays en Afrique subsaharienne, à l'exception de l'Afrique du Sud, ne disposait des moyens nécessaires pour établir un laboratoire de ce type en solo. L'Afrique devrait s'unir pour créer des laboratoires régionaux, mais l'orgueil empêchait souvent cette collaboration, chaque pays voulant posséder le sien. D'un point de vue technique et financier, cette démarche était au-delà de leurs capacités. Par conséquent, tous les pays avaient leur propre laboratoire de contrôle, mais aucun ne fonctionnait correctement. Cette lacune offrait malheureusement une opportunité aux fabricants sans scrupules de tirer profit de ce vide.

Le reste de cette fin de journée se révéla des plus chargés. Farba s'affaira à clore ses dossiers, expédia ses rapports au Professeur Diallo. Enfin, il se pencha sur la pile de parafeurs. Dans son intérim, une montagne de correspondance urgente attendait sa signature. Cette affaire retrait de lots ne faisait qu'alourdir son fardeau intérimaire. À cet instant, il prit conscience une fois de plus des raisons pour lesquelles d'autres refusaient obstinément de remplacer le professeur en ses moments d'absence.

1. Rencontre nocturne

« Le soleil n'ignore pas un village parce qu'il est petit »
Proverbe africain

La journée de vendredi s'est révélée particulièrement éreintante. Il était déjà 20 heures lorsque Farba est rentré chez lui, ayant été pris dans un embouteillage colossal sur l'autoroute. Les lundis et vendredis étaient réputés pour être les jours les plus fréquentés sur les routes de Dakar. La plupart cherchaient à éviter ces deux jours à tout prix. Le vendredi après-midi, ceux qui quittaient la capitale croisaient ceux qui y entraient pour le week-end, engendrant un véritable chaos routier.

La demeure de Farba se trouvait dans la banlieue de Dakar, à Grand Mbao, dans une cité nouvellement construite. De nombreuses maisons demeuraient encore inoccupées. Tous les propriétaires n'étaient pas encore prêts à déménager dans cette contrée lointaine, certains attendaient la fin de l'année scolaire pour sauter le pas. La distance entre ses bureaux et Grand Mbao était de 23 kilomètres. Sa maison, d'apparence ordinaire, se composait d'un rez-de-chaussée et d'un étage, érigée sur une petite parcelle, dans un quartier en plein développement. Il avait pu acquérir cette maison grâce à un emprunt bancaire à long terme, dont il ne réglerait la totalité qu'à l'approche de sa retraite.

Cet endroit, malgré sa distance du centre-ville, offrait une quiétude inestimable après une dure journée de labeur. Le béton n'avait pas encore conquis toute la nature. Au petit matin, on pouvait encore entendre le chant des oiseaux et après la pluie, le coassement des grenouilles. Encore, la mer n'était pas loin, depuis la terrasse du toit de la maison, on pouvait humer l'air marin pur et elle adoucissait la chaleur pendant l'été.

Quand Farba entra dans le salon, il vit ses enfants installés devant la télévision, captivés par ce qu'ils regardaient. Le son de leur émission favorite remplissait l'atmosphère. Mais dès qu'ils aperçurent

leur père, ils quittèrent aussitôt leur distraction pour se tourner vers lui, le sourire aux lèvres. Les enfants étaient heureux de retrouver leur père et leur attitude témoignait de l'importance qu'ils accordaient à ces instants privilégiés en famille. Ils avaient délaissé les écrans brillants pour profiter de l'affection paternelle. La maison se remplissait alors d'une joie communicative.

— Bonsoir tout le monde. Maman est arrivée ?

— Elle est en haut dans sa chambre, répondit l'aîné.

Arame s'était affalée sur le lit dès son retour du travail, ses vêtements de travail étaient encore intacts, à l'exception de ses hauts talons qu'elle avait rapidement retirés. Malheureusement pour elle, son mari n'avait pas pu la récupérer à son l'école comme convenu. Sa femme étendue sur le lit, épuisée par une journée intense, des élèves intenable et des heures passées debout dans le bus qu'elle avait pris pour rentrer.

—Dure journée ! dit Arame quand elle le vit. Je viens d'arriver, il y a à peine un quart d'heure. J'aurai dû t'attendre, le bus a été bloqué par un accident sur l'autoroute. Nous avons dû attendre une heure pour que le passage soit finalement dégagé.

Depuis l'aube, elle avait été dans l'action sans relâche et maintenant son énergie s'épuisait. Prenant une brève pause avant de s'occuper de sa famille. Quelques instants plus tard, elle finit par se lever du lit, se changea, puis rejoignit dans la cuisine pour préparer le dîner. Pendant ce temps, Farba opta pour une douche rafraîchissante.

* *

*

Une serviette de bain drapée autour de sa hanche, après sa douche, Farba remarqua la lumière de notification clignotant sur son téléphone, indiquant plusieurs appels en absence. Sans perdre de temps, il attrapa son téléphone. Pendant cette période d'intérim en tant que directeur, le stress était constant, car le ministre de la Santé ou toute autre autorité pouvait l'appeler à tout moment pour obtenir des informations sur la situation. Parmi les numéros d'appel, il y en avait un qui ne figurait pas dans son répertoire et l'autre était celui de Ngala Cissé, le conseiller technique dynamique du ministre de la Santé. Bien que Farba n'ait aucun lien hiérarchique avec lui, il considérait Cissé comme un grand frère au ministère. Par respect, il décida de rappeler Cissé en premier :

— Bonsoir Farba, j'espère que tu as eu le temps de te reposer. Tu as bien assuré lors de la réunion, la journée a été très chargée aujourd'hui, dit-il d'un ton calme inhabituel chez lui.

Ngala revint pendant quelques instants sur le déroulement de la

réunion et aborda d'autres banalités. Il est courant de ne pas entamer la conversation par le vif du sujet. Farba, bien que discret dans ses réponses, était impatient de savoir pourquoi il l'avait appelé. Après un instant de silence, Ngala Cissé se jeta à l'eau :

— Au fait, je t'appelais pour que tu rencontres monsieur Fabien Laetner avant qu'il ne rentre en Belgique. Je sais qu'il est tard mais il faudra être compréhensif. Le professeur Diallo étant absent, tu gères avec lui. Au fond, c'est un gars bien. Il va subir une terrible épreuve avec ce retrait du produit et c'est triste pour lui.

— Nous pourrions nous voir lundi matin. D'ailleurs avant de partir, le directeur m'avait demandé de le recevoir. Malheureusement, il a vite fait de disparaître après la réunion.

Le « grand frère » prit un ton encore plus affectueux qui ne lui ressemblait guère :

— Oui, je sais mais tu essaies de voir avec lui. Je te le demande et il faut qu'on gère ce problème de la meilleure des manières. Il faudra être compréhensif, c'est comme ça que ça marche dans ce pays. Je lui ai donné ton numéro pour que vous discutiez, c'est un gars généreux. Lors de la réunion, on ne s'était pas compris entre lui et moi. Par la suite, il est venu me voir et m'a expliqué la situation de son entreprise, il faut tenir compte des aspects sociaux parfois. Tout n'est pas blanc ou noir. Il risque de mettre la clé sous le paillason.

— Mais nous avons déjà pris les décisions concernant le Fentanyl. Qu'est-ce que tu veux dire par compréhensif ? Que pourrait-on faire d'autre ?

— Écoute-le et vous allez voir ensemble. Ne soit pas trop carré, arrondis les angles. Mets de l'eau dans ton bissap^[3].

Le conseiller du ministre raccrocha sans attendre.

Le second numéro qui s'affichait était étranger pour lui, alors il décida de le rappeler immédiatement. Le téléphone sonna deux fois avant que quelqu'un de l'autre côté ne décroche :

— Bonsoir, dit la voix en français avec un accent guttural.

— Bonsoir c'est le docteur Farba, je viens de voir votre appel en absence. À qui ai-je l'honneur ?

— Oui bonsoir docteur. Comment allez-vous ?

— Bien merci ! À qui ai-je l'honneur ? répéta Farba impatient et nerveux.

— C'est Fabien !

— Fabien ? feignit-il, pas comme s'il ne le reconnaissait pas.

Certaines personnes, lorsqu'elles sont reconnues sans qu'elles n'aient eu besoin de trop se présenter, développent un sentiment de supériorité. Farba était, en effet, très suspicieux envers cette personne. Il avait été irrespectueux en disparaissant sans attendre alors qu'ils devaient se rencontrer après la réunion.

— Oui Fabien, je suis le directeur de GoldPharm, on sait vu aujourd'hui à la réunion de l'agence concernant le problème du Fentanyl.

— Ah oui, je viens tout juste de finir la communication avec monsieur Cissé, il me parlait de vous.

Cet après-midi, c'était la première fois que Farba avait un rapport de travail avec le patron de GoldPharm. Il le croisait, comme tant d'autres personnes, dans les couloirs de l'agence du médicament sans vraiment le connaître. Seulement, un visage d'européen se remarquait plus.

— Écoutez, je prends mon vol de retour cette nuit et je voudrais discuter avec vous au sujet du retrait du produit. Je vous invite à dîner à l'hôtel Téranga, sur la place de l'indépendance. Vous connaissez ? demanda-t-il avec une certaine assurance qui déconcerta un peu.

— Euh, fit Farba hésitant. Vous aviez eu l'occasion de discuter avec moi juste après la réunion. Il se fait tard et je suis épuisé. Vous pouvez me parler au téléphone si vous voulez ?

« Pour qui se prend-t-il pour me ressortir de ma maison à cette heure ? » se dit Farba intérieurement.

— Allons, on se tutoie, répondit-il.

Puis Fabien prit une tonalité plus posée :

— Il y a des choses qu'on ne peut pas régler au téléphone et c'est important. J'ai discuté avec des membres du cabinet du ministre mais c'est toi qui assures les responsabilités présentement. Nous n'arrivons pas à joindre le professeur Diallo, il est certainement entre deux avions. Le cabinet du ministre m'a suggéré de vous rencontrer, il est important que je vous parle et j'ai des documents à vous montrer avant de prendre mon vol.

— Ok ! Comment va-t-on faire alors ? Il faut que je me repose, je viens tout juste d'arriver et vraiment, je ne compte pas ressortir.

— Ce n'est pas un problème, j'ai entendu dire que tu habites sur la route qui mène à l'aéroport, je pourrais passer. C'est sur mon chemin.

— Cela me convient. À tout à l'heure ! répondit Farba, soulagé de ne pas avoir à sortir à nouveau. En même temps, il était gêné par la perspective d'avoir un visiteur qui perturberait son confort et l'empêcherait de se détendre. Il aurait souhaité se couper du travail et se plonger définitivement dans son week-end. Il allait devoir reporter une fois de plus le visionnage de son film « Training Day » avec Denzel Washington, après le dîner.

Quand sa femme le trouva dans la chambre, elle vit son mari avec le visage renfrogné.

— Tu m'as l'air soucieux. Que se passe-t-il, papa ? demanda-t-elle

avec douceur.

Farba soupira profondément avant de répondre, le visage marqué par l'inquiétude.

— J'ai entre les mains un dossier de retrait d'un médicament très complexe. Près d'une centaine des millions de francs vont partir en fumée, une rupture du produit en perspective et tout cela en l'absence du directeur. Il n'est jamais là quand ça chauffe.

Le stress de Farba monta encore d'un cran. Cette fois-ci, il le ressentait avec une intensité différente par rapport à tous les autres retraits de médicaments qu'il avait eu à gérer au cours de sa carrière. Un sombre pressentiment s'emparait toujours de lui quand il pensait à ce dossier.

* *

*

Après avoir dîné et mis les enfants au lit, Arame prépara un plateau de service avec du jus de bissap et des verres pour cet invité nocturne, qui semblait tant agacer son mari. Elle remonta dans sa chambre, le laissant seul dans le salon devant la télévision.

Il était près de minuit quand vieux un taxi, au moteur diesel bruyant, se gara devant la maison. Fabien sonna à la porte quelques instant après. Farba lui ouvrit et il se présenta avec un large sourire qui cachait mal sa fatigue. Vraisemblablement, Fabien ne s'était pas reposé après la réunion. Ses yeux arboraient une teinte vert-gris capable de vous glacer jusqu'au plus profond de l'âme.

— Bonsoir docteur. Excusez-moi pour ce dérangement, mais malheureusement, mon vol est dans quelques heures. Je n'avais pas d'autre choix. Heureusement, tous les membres du cabinet du ministre ont accepté de me rencontrer. Il ne restait que vous.

— Le conseiller m'a demandé de vous recevoir malgré l'heure tardive. Je ne peux rien lui refuser, je le considère comme un grand frère.

Farba l'invita à entrer dans le salon et Fabien posa son sac sur la table basse en verre avant de s'asseoir dans le fauteuil préféré de Farba, ce qui le contraria légèrement, bien que ce fût une préoccupation futile à ce moment. Farba éteignit la télévision et prit place sur le canapé en diagonale.

— Ainsi donc, vous partez tout à l'heure ? demanda Farba qui n'arrivait pas à le tutoyer.

— Je dois être à l'aéroport deux heures avant pour les formalités comme tu le sais.

Installé sur le fauteuil en cuir du salon, Fabien balaya la pièce du regard tandis que Farba lui préparait un verre à boire :

— Tu possèdes une belle maison ! Depuis combien de temps travailles-tu à l'agence ?

— Une quinzaine d'années au moins...

— J'espère que tu seras bientôt le patron. Tu sais, je dispose d'amis influents. Je t'ai observé durant la réunion de cet après-midi. Tu es un bon bosseur, c'est ce que j'ai vu en toi. Le vieux va bientôt aller à la retraite, je pourrais te mettre en relation.

— Merci, c'est gentil. Alors dites-moi en quoi puis-je vous être utile ?

Farba cherchait à abrégé la visite inopportune pour aller à l'essentiel.

Constatant que son l'interlocuteur n'arrivait pas à le tutoyer, Fabien Laetner fit de même :

— Comme vous l'imaginez sans doute, je viens à propos de ce retrait du Fentanyl. Comment allez-vous mener le retrait de lot ?

— C'est simple. Dans deux semaines, nous aurons fini de récupérer tout le stock dans notre dépôt et nous allons procéder à l'incinération du stock en présence des services impliqués et de vos représentants. Puisqu'il s'agit d'un défaut de fabrication donc lié au site de production, vous allez devoir rembourser tous les frais liés à cette procédure.

— Oui je sais. Ça va nous faire mal financièrement. Nous allons perdre des millions de francs. Nous allons être obligés de fermer nos bureaux à Dakar.

Farba resta silencieux, un peu perplexe, ne sachant quoi lui répondre. Il n'avait pas réfléchi sérieusement au coût social de cette opération. Ce qui importait pour lui était la sécurité des patients.

Face à son attitude placide, Fabien soupira profondément et se relança :

— Soyons francs. Il est crucial que nous trouvions un arrangement. J'ai discuté de cette question au ministère et à un ami du gouvernement. Nous avons tout à perdre et le pays risque de se retrouver en situation de crise sanitaire. Certaines opérations chirurgicales vont être suspendues voire reportées pour des mois dans le meilleur des cas. Allons, ne suivez pas ces français qui sont en embuscade pour vous vendre des produits plus coûteux. De plus cela va être un sacré désordre pour GoldPharm, nous serions contraints de licencier nos agents voire mettre la clé sous la porte.

Farba s'excusa poliment en expliquant qu'il n'avait pas le pouvoir de prendre une telle décision.

— Si, vous pouvez, insista Fabien. Voici ce que je vous propose.

Fabien récupéra son sac à dos noir de voyage sur la table basse du salon, sorti une grande enveloppe cartonnée et la tendit à Farba.

Farba se demanda ce que pouvait bien contenir cette enveloppe. Des documents de travail, des informations supplémentaires, une note circulaire de dernière minute du ministère, ou peut-être de l'argent

pour le corrompre ? Il n'était pas naïf et connaissait bien ce genre de personnes qui pensaient que tous les Africains étaient corrompus, celles qui estimaient qu'il fallait « graisser la patte » pour que les choses avançaient sur ce continent.

Avec précaution, Farba prit l'enveloppe qui n'était pas encore scellée. Son épaisseur laissait présager un document administratif signé à la dernière minute dans son dos. Lorsqu'il l'ouvrit, il découvrit une liasse de billets flambant neufs, chacun d'une valeur de 200 euros. Une liasse contenait cent billets, ce qui équivalait à la somme de 20 000 euros. Le calcul était vite fait.

Farba eu un coup de chaud, il entendait son cœur qui pompait à grand bruit du sang chaud dans ses artères. Surpris, il grimaça nerveusement :

— Que voulez-vous ? C'est pour quoi faire ? réagit Farba avec un rictus sur la bouche.

— Et ce n'est que la moitié, le reste est pour nos amis du ministère.

Devant le silence, le diable rouge revint à la charge :

— C'est de quoi rembourser votre maison ou acheter une nouvelle voiture. C'est à vous de voir. Laissez- nous prendre le stock au lieu de le détruire. Ne vous inquiétez pas, nous pouvons tout organiser. Vous n'aurez qu'à oublier ce dossier dans un tiroir.

— Mais c'est impossible. Est-ce que vous réfléchissez à ce vous dites ? Inimaginable ! Non, non et non, pesta-t-il avec indignation.

Le monde semblait s'effondrer sous les pieds de Farba. Il avait déjà fait l'objet de tentatives de corruption mais cette fois-ci le montant était colossal pour une seule nuit. Lui qui avait souvent le voyant du tableau de bord de sa voiture allumée, le réservoir presque vide. Lui qui avait du mal à finir les fins de mois, qu'est-ce qui lui arrive ? Qui est ce diable qui le tentait ? Il se reprit rapidement de ses émotions, gardant la tête froide comme d'habitude en toute circonstance. Il n'était pas question pour lui de prendre cet argent.

Il regarda fixement Fabien dans les yeux et lui rétorqua d'un ton ferme :

— C'est immoral, ce que vous voulez faire. Les produits seront détruits comme prévu, votre représentant en sera témoin.

Affolé et contrarié, le belge prit son téléphone pour passer un appel :

— Allo, je te passe le docteur, dit Fabien en tendant d'un bras tremblotant de nervosité son téléphone portable.

— Oui allo c'est qui ? demanda Farba.

— C'est moi docteur.

C'était la voix du conseiller technique :

— Boy, prend l'enveloppe, c'est ta chance. Tu n'auras aucun

problème. Dans ce pays, chacun prend sa part du gâteau.

— Non, pourquoi prendre cet argent ? Jamais de la vie. N'insistez pas. Jamais je ne ferais cela.

Sous le choc, Farba interpréta maintenant la subite versatilité du conseiller technique qui lui tenait maintenant des paroles en faveur de son nouvel ami. Il insista un bon moment avant de se résigner face à la l'inflexibilité de son interlocuteur, le conseiller lâcha prise en tentant de rattraper :

— Oh Boy, je lui avais bien dit que tu n'accepterais pas. Ce belge pense que tout le monde est corruptible dans ce pays. Moi, je n'y suis pour rien, c'est juste que je pensais que cela pourrait t'aider...Mais puisque tu ne veux pas accepter l'enveloppe, quelqu'un d'autre va la prendre et t'obligera à le faire d'une manière ou d'une autre. C'est ça la triste réalité, ce gars a des connexions partout, il pouvait aller en voir d'autres plus hauts placés. Pense à tout ce tu pourras faire avec cet argent, tu peux même lui demander davantage, si tu le souhaites...

Dépité, Farba ne poursuivit pas l'absurde conversation avec Ngala Cissé qui continuait à piailler à l'appareil pendant qu'il le remettait à son propriétaire. Le conseiller technique, constatant qu'il parlait dans le vide, raccrocha avant même que Fabien, qui voulait lui parler, n'ait eu le temps de reprendre le téléphone.

Farba se leva du canapé pour se tenir droit devant lui :

— Sortez de ma maison monsieur, j'en ai assez entendu. Il est tard et j'ai eu une rude journée.

Son interlocuteur se leva de son fauteuil face à sa détermination. Fabien Laetner ramassa son sac et y remit l'enveloppe. Il essaya de se rattraper voyant que la partie était perdue :

— L'intégrité morale est un oiseau rare de nos jours. Beaucoup de personnes, plus élevées que toi dans la hiérarchie, ont accepté mes présents. Avec des gens comme toi, l'Afrique se portera mieux. Courage jeune-homme, on se reverra certainement.

Farba le raccompagna, non par courtoisie mais pour refermer à la porte derrière lui. Pour redescendre de ses émotions, il demeura adossé quelques instants à la porte qu'il venait de refermer. Il entendit, avec soulagement, le bruyant claquement du moteur du taxi disparaître au loin. Ses oreilles bourdonnaient encore des insanités qu'il venait d'entendre et il lui fallut quelques bonnes minutes pour se remettre. Il avait besoin d'appeler quelqu'un pour lui dire ce qui était arrivé au cas où il lui faudrait un témoin mais à cette heure de la nuit ils étaient tous au lit.

Cette nuit-là, il regarda son film l'esprit ailleurs, il se rendit compte de la fin du film lorsque les crédits qui défilaient à l'écran. Des pensées noires envahissaient sa tête, Farba se résolut à aller se coucher même si l'insomnie était de garde. Il avait besoin d'en parler mais son

épouse dormait à point fermé après une éprouvante journée. Toute la nuit, il lutta pour s'endormir, sans succès. Ce n'est qu'à l'approche de l'aube qu'il sombra enfin dans le sommeil.

* *

*

Farba se réveilla tard. Il avait l'habitude de courir de bon matin, mais il était encore au lit. Sa femme lui apporta son petit-déjeuner, alors qu'il était toujours allongé sur le lit. Elle s'assit au bord du lit et lui demanda calmement :

— Tu n'as pas fait ton jogging aujourd'hui et tu m'as l'air soucieux. Que se passe-t-il ?

Sans attendre sa réponse, elle enchaina :

— Hier soir, j'étais trop fatiguée et je me suis endormie sans t'attendre. Comment ça s'est passé avec celui que tu devais recevoir la nuit ?

Farba avait posé un oreiller derrière son dos, contre la tête du lit et s'était assis confortablement, le plateau sur les jambes. Il buvait son thé Lipton au lait.

Fallait-il lui dire ? pensa-t-il. Farba n'avait pas pour habitude de partager ses soucis avec sa femme. Il préférerait garder pour lui ses contrariétés, ses douleurs, ses misères et voir une femme heureuse, irradiant son bonheur dans la maison. C'est ainsi qu'il avait été éduqué. Un homme ne doit pas trop se plaindre. Rendre triste une personne qui ne peut rien à votre mal, n'a aucun sens. Mais cette fois-ci, ce fardeau était énorme, il fallait qu'elle soit informée de la menace sérieuse qui pesait sur son mari. Et d'une voix rauque des premières heures après le réveil, Farba s'ouvra enfin à elle :

— Il m'a proposé de l'argent pour que j'oublie le dossier dans un tiroir et eux se chargerait de le faire sortir du pays. Il voulait me corrompre...

— Te corrompre ! reprit-elle à haute voix, portant la paume de la main à la bouche et en ouvrant grands les yeux.

Farba lui narra l'histoire sans émotion sensible dans sa voix tout en continuant à prendre son thé au lait qui avait ce matin-là une certaine amertume.

— Les gens sont mauvais. Où va le pays ? Il faut déposer une plainte à la police, réagit madame à la fin du récit.

— Non, aller à la police va compliquer la chose. Je n'ai aucune preuve. Je risque de créer un scandale sans précédent au ministère. Je vais appeler la secrétaire du directeur pour lui raconter ce qui s'est passé. C'est une personne expérimentée, elle est une des plus anciennes de l'agence, je pense qu'elle saura me conseiller et gardera cette histoire pour elle.

* *

C'est aux alentours de 10 heures que Farba quitta son lit et rejoignit la pièce de la maison qui faisait office de bureau et de salle d'études pour ses enfants. Farba ouvrit les rideaux pour profiter de la lumière et de la chaleur du soleil levant, se mit au bureau où se trouvait l'écran de l'ordinateur. Il n'y avait personne d'autre dans la pièce, c'était l'endroit idéal pour appeler la secrétaire, madame Fall.

Après une longue attente, elle décrocha enfin à son appel, c'était le week-end après tout.

— Bonjour madame Fall. J'espère que je ne t'ai pas réveillé de ta grasse matinée de bourgeoise, dit Farba avec le sourire.

— Absolument pas, je me suis levée à l'aube pour aller au marché au poisson. répondit-elle d'une voix calme et rassurante

En effet, à l'écouter, elle ne paraissait pas sortir fraîchement du lit.

— Présentement, je suis dans ma cuisine, je prépare le repas. Mon mari et moi avons des invités. Mon fils Bakhaw vient nous présenter sa nouvelle fiancée. Prie pour que cette fois ce soit la bonne, pour qu'enfin il se marie.

— Ne lui mettez pas la pression, il le fera quand il trouvera celle qui lui est destinée.

— Mais quand ? Il a plus de 35 ans maintenant, ce n'est plus un enfant.

Farba ne s'attarda pas davantage sur ce sujet matrimonial. Après une pause, il en vint au but de son appel, adoptant ainsi un ton plus grave.

— Je t'appelle au sujet du Fentanyl. Hier j'ai reçu la visite de Fabien le directeur de GoldPharm que tu dois connaître, il était présent hier à la réunion.

— Fabien, oui. Tu devais le recevoir comme le directeur t'avait demandé, malheureusement il est sorti de mauvaise humeur après la réunion. J'imagine que le déroulement de la réunion ne lui a pas plu.

— Nous n'étions pas là pour lui faire plaisir. Il est venu nuitamment à la maison.

— À la maison ? Chez toi la nuit ? Pourquoi faire ?

— Oui, Il a dit qu'il avait une urgence et qu'il avait un avion à prendre son avion.

— Hum...Qu'est-ce qu'il y avait de si urgent pour qu'il passe chez toi à cette heure de la nuit ? Méfie-toi de lui !

— Il voulait récupérer le stock de Fentanyl afin qu'il ne soit pas détruit. Je n'y croyais pas. Il a essayé de me soudoyer avec une enveloppe pleine d'argent. C'était comme dans un film. Évidemment, j'ai refusé. Je ne sais pas comment il a eu l'audace de faire cela. En tout cas, nous devons faire attention dans ce dossier du Fentanyl. Personnellement, j'ai un très mauvais pressentiment et cette sensation

étrange ne m'est jamais arrivée. Voilà l'histoire, je te la raconte au cas où... On ne sait jamais, il peut dire autre chose au directeur. Quand est-ce qu'il rentrera de sa mission ? J'ai hâte de lui rendre les clés de l'agence.

Après qu'il eut terminé, un petit silence s'est produit pour entendre la réponse ou la réaction de la doyenne qui l'écoutait attentivement. Elle se décida enfin à réagir d'une voix calme et d'une lenteur inhabituelle :

— Il t'a proposé de l'argent et tu as refusé.

— C'est ce qui s'est passé, je t'assure. En fait, je t'ai appelé pour que tu sois informée. On ne sait jamais.

— Ah ah ah...

Le fou rire inattendu de Madame Fall prit Farba par surprise. Il s'étira sur une durée considérable avant qu'elle ne réussisse finalement à se reprendre. Adoptant un ton qui devint soudainement sérieux, elle lui lança :

— Tu aurais dû prendre cet argent ! Tout le monde le fait, c'est comme ça que le pays fonctionne, tu prends l'argent et tu construis ton avenir.

Le cœur de Farba s'arrêta un instant de battre, il n'en croyait pas ses oreilles. Il se demandait si c'était une plaisanterie mais madame Fall reprit de plus belle :

— J'ai vu passer toutes sortes de courriers durant ma carrière. Si tu ne prends pas l'initiative, quelqu'un d'en haut le fera à ta place ou te forcera à le faire et tu n'en tireras aucun bénéfice. J'ai consacré plus de trois décennies à cette administration ingrate à laquelle j'ai tout donné. Je m'approche d'une retraite misérable, une pension dérisoire m'attend pour le reste de mes jours, après tant d'années de service. Tu n'as rien compris, tu es encore jeune et naïf. Tu penses pouvoir vivre et offrir de bonnes conditions de vie à tes enfants avec nos salaires de misère. Seuls les politiciens font une carrière exceptionnelle dans cette fonction publique, peut-être ne t'es-tu pas rendu compte que tu as atteint un plafond de verre. Tu verras que tu ne seras jamais directeur si tu n'as pas de relations influentes ou si tu ne te lances pas en politique. Quelqu'un de plus jeune et moins expérimenté viendra remplacer le directeur et te donnera des ordres. J'ai vu des gens quitter l'agence pour aller travailler ailleurs, frustrés, découragés et poussés vers la sortie.

Au téléphone, Madame Fall déversait toute sa colère, laissant échapper sa fureur comme un volcan qui se réveille après un millénaire. Elle était furieuse contre tous ces directeurs qu'elle a vus passer, qui se sont enrichis grâce à ce système, à qui elle a tout donné, répétait-elle sans cesse. En retour, elle n'obtiendra rien dans sa dernière année.

Elle a occupé un poste pendant presque toute sa carrière au service administratif du médicament, qui est devenu par la suite une direction, puis finalement une agence du médicament. Il est vrai que la profession de secrétaire sténodactylographe est en voie de disparition, mais elle a su s'adapter aux exigences de la modernité pour devenir assistante de direction. Huit administrateurs sont passés entre ses mains. Elle a été témoin de toutes leurs manigances sans rien révéler. Comme elle aimait à le dire, le mot secrétaire contient le mot secret, mais si elle décidait de parler, certains tomberaient de leur piédestal. Dans l'agence, il y avait des assistantes de direction plus jeunes, toutes rêvaient de prendre sa place un jour. Sans raison valable, elle les qualifiait de dévergondées prêtes à tout, de filles faciles qui n'avaient rien dans la tête. Elle aussi en a brisé plusieurs, toute puissante qu'elle était, elle chuchotait à l'oreille des directeurs. C'était elle qui influait sur la promotion des chefs de services. Madame Fall n'avait pas fait de longues études, mais elle était, quand elle le voulait bien, la directrice adjointe officieuse de l'agence. La pauvre dame était triste à la fin de son monologue sur l'administration publique, elle s'était vidée de tout son venin. Farba avait finalement eu pitié de la dame en furie, il a essayé de sortir, tant bien que mal, de cette conversation acide. Avec son humeur, il n'y avait plus aucune chance que son repas soit succulent. Un cœur apaisé est l'ingrédient clé d'un bon repas.

— Soyez raisonnable, je ne peux pas faire cela. Ma carrière pourrait s'arrêter brusquement. De plus, le Fentanyl est un médicament classé comme stupéfiant, une drogue. C'est similaire à du trafic de drogue. J'ai prêté serment, mon éducation et les valeurs que je souhaite transmettre à mes enfants ne me permettront jamais de faire une telle chose.

— Je te connais, je sais bien que tu ne le feras pas mais réveille-toi et ouvre les yeux. Il n'est pas question d'éducation. Nous connaissons tous les bonnes manières devant un bol de riz mais dans une mare de crocodiles, la gloutonnerie est une question de survie.

Bien qu'il se soit confié à Madame Fall, Farba n'avait pas trouvé ce qu'il cherchait : le réconfort et le soutien moral de la doyenne. Au contraire, c'était lui qui la calmait et l'encourageait à terminer sa longue carrière en beauté.

* *

*

Le lundi matin était le jour qu'il détestait le plus de la semaine. Il lui était difficile de quitter le rythme d'un week-end de repos auquel Farba s'était habitué et une montagne de travail l'attendait. Ce jour-là était l'un des pires lundis. Tout son corps était atonique. La gorge

serrée et il peinait à le terminer son frugal petit-déjeuner habituel. Il n'oublierait pas de sitôt ce qu'il avait vécu ces derniers temps. L'audace de Fabien Laetner et sa grande déception avec madame Fall en étaient la cause. Il avait accordé trop de confiance à cette dernière. Sa conviction en ses valeurs éthiques avait été ébranlée mais restait intacte. Son moral était bas mais avant de sortir de la maison, il s'efforça de chasser de son esprit les pensées négatives pour se reprendre en main et retrouver son assurance.

Le lundi matin était aussi une épreuve pour tous ceux qui allaient travailler en ville. Le ralentissement de la circulation commençait dès le poste de péage de Thiaroye. Les automobilistes râlaient de l'inutilité de payer le passage sur l'autoroute pour se retrouver dans les embouteillages pendant au moins 12 km. C'était toujours le même scénario. Aux heures de pointe, l'autoroute se transformait en marché improvisé où les marchands ambulants, les vendeurs de journaux, les laveurs de pare-brise, les mendiants et les véhicules se disputaient le bitume.

Dans sa Peugeot, la radio annonçait d'un ton dramatique : *« Rupture d'anesthésiques au Sénégal, les malades sénégalais vont devoir attendre des mois avant de se faire opérer. Le ministère de la Santé semble être pris au dépourvu et cherche par tous les moyens à remédier à cette situation »*. Le reporter donnait la parole aux malades en attente d'une intervention chirurgicale, aux accompagnants des personnes malades du cancer, à des parents d'enfants malades, à des syndicalistes et à des associations de malades. Chacun en rajoutait une couche, des critiques certes justifiées, qui mettaient la plus pression sur le ministre de la Santé. Le présentateur du journal avait conclu avec une phrase qui tue : *« Les politiciens se soignent en Europe au frais des contribuables, qui eux meurent ici à leurs frais »*.

Farba arriva à destination une heure et demie plus tard et sa jauge de carburant était à un niveau inquiétant. Une bonne partie de l'agence était toujours dans la circulation. Farba prit l'escalier pour retrouver madame Fall qui l'attendait un étage plus haut, au secrétariat. Il la trouva, comme toujours, habillée avec classe en Bazin de couleur saumon avec une broderie en fleurs rouge et verte. Elle était assise sur son bureau, en train de lire un journal.

— Comment s'est passé le déjeuner du samedi avec ta future belle-fille ?

— Hormis la fatigue, tout s'est bien passé. Mon fils nous a présenté sa fiancée et j'ai le pressentiment que nous allons bien nous entendre. À condition que mon irresponsable de fils ne la largue pas avant !

Farba constata qu'elle avait surmonté sa colère. Visiblement, elle

avait quelque chose de plus important à dire que de reparler de leur précédente discussion au téléphone :

— As-tu lu les journaux ? Ils ne parlent que du retrait du Fentanyl, cette alerte sanitaire est une affaire plus que sérieuse. On ne s'en sortira pas indemnes, la réputation de l'agence est menacée.

Elle fit glisser plusieurs journaux, dont « Avenir », sur sa table. Farba, maintenant assis et débarrassé de son sac à dos posé sur une chaise, les attrapa. Le journal « Avenir » était celui de son camarade de campus, Mamby, qui l'avait interviewé dans son bureau

« *Chaos en vue dans les hôpitaux* » avait titré le cher camarade.

— Décidément les journalistes n'ont pas d'amis, murmura Farba. Il était impatient de lire ce qu'il avait écrit.

Mamby n'avait pas été tendre avec les autorités sanitaires du pays. Il avait même été très sévère, de l'avis de Madame Fall. Son article était agrémenté de réactions de professionnels hospitaliers, de malades et d'anonymes qui traitaient les fonctionnaires du ministère de médiocres promus à des responsabilités imméritées, incapables de fournir des médicaments de qualité. Le professeur Diallo, la directrice de la centrale d'achat publique de médicaments et le ministre de la Santé en avaient pris pour leur grade. Le journaliste égratigna même le gouvernement. Mamby terminait son article au vitriol : « *À quoi servent nos impôts si l'État ne pouvait pas garantir un minimum de disponibilité en médicaments essentiels de qualité ?* »

Farba émergea de sa lecture, un peu offusqué. Mais, dans son for intérieur, il se disait que Mamby avait raison d'être en colère contre le système de santé défaillant et qu'il devrait avoir plus de considération pour ce journaliste qui avait effectué son travail sans tenir compte de la relation personnelle qui les liait.

Madame Fall regarda fixement Farba, attendant sa réaction à chaud. Il n'en fut rien. Farba lui retourna simplement le journal de la même manière qu'elle le lui avait donné, en le faisant glisser sur la table. Farba avait perdu toute considération pour cette dame qui s'était révélée cynique. Il ne la considérait plus comme une grande sœur, une petite maman ou une amie. Farba avait même développé une petite inimitié envers elle, sans le montrer. Madame Fall était puissante dans l'agence ; ce n'était pas le moment de se mettre à dos toute la terre.

Mamby n'avait pas été tendre avec les autorités sanitaires du pays. Il avait été même très sévère de l'avis de madame Fall. Son article était agrémenté de réactions de professionnels hospitaliers, malades et anonymes qui traitaient les fonctionnaires du ministère de médiocres promus à des responsabilités imméritées, incapables de fournir des médicaments de qualité. Le professeur Diallo et la directrice de la centrale d'achat publique de médicaments, le ministre de la Santé en

avait pris pour leurs grades. Le journaliste égratigna même le gouvernement dans son article au vitriol : « *à quoi servent nos impôts si l'État ne pouvait pas garantir un minimum de disponibilité en médicaments essentiels de qualité ?* ».

Farba émergea de sa lecture, un peu offusqué. Mais, dans son for intérieur, il se disait que Mamby avait raison d'être en colère contre le système de santé défaillant et qu'il devrait avoir plus de considération à l'égard de ce journaliste qui a effectué son travail sans tenir compte de la relation personnelle qui les liait.

Madame Fall fixa Farba, attendant sa réaction à chaud. En vain. Farba lui retourna simplement le journal de la même manière qu'elle en le faisant glisser sur la table. Farba avait perdu toute considération pour cette dame qui s'était révélée sans vergogne. Il ne la considéra plus comme une grande sœur, une petite maman ou une amie. Farba avait même développé une petite inimitié envers elle sans le montrer. Madame Fall était puissante dans l'agence, ce n'était pas le moment de se mettre à dos toute la terre.

— Y a-t-il du courrier pour moi ? demanda Farba.

— Regarde ! Tout est pour toi, monsieur l'intérimaire, lui répondit-elle, en lui indexant la pile de parapheurs.

— Tout ça !

— Il y a aussi le chef du bureau de la communication du ministre qui voulait avoir des informations. Je pense que tu devrais l'appeler le plus rapidement possible. Tu dois faire le point avec lui. Le conseil des ministres qui se tiendra demain matin et juste après, le ministre doit rencontrer les médias.

— Je ferai une note avec le peu d'informations que nous avons pour l'instant. Je l'appellerai, tu me le passeras quand je serai à mon bureau.

Farba retournait sur ses pas quand Madame Fall l'interpella :

— Une dernière chose, ton intérim a été prolongé, le professeur Diallo prend ses congés, il ne se sent pas bien. Sa tension artérielle est remontée avec des bouffées de chaleur depuis son retour de son voyage. Il ne prend même pas les appels du cabinet du ministre. Il songe à annuler son prochain voyage en France prévu dans quelques semaines. Mon Dieu ! Ton patron sait choisir son moment pour filer à l'anglaise, réagit Farba en rebroussant chemin vers son bureau avec d'épais parapheurs dans les mains.

1. Le monde s'effondre

« La déception ne vient jamais des autres,
elle n'est que le reflet de nos erreurs de jugement ».

Vincent Gury

La consigne de l'autorité sanitaire de retirer les lots de Fentanyl avait été respectée. Le processus se déroulait sans problème. Les établissements de santé du pays avaient envoyé leurs stocks restants de Fentanyl à l'entrepôt de l'agence, qui servait de point de collecte. Les flacons vides, comme l'exigeait la réglementation, faisaient également l'objet d'un retour pour éviter toute fraude.

L'agence disposait d'un grand hangar à la périphérie de la ville où elle entreposait tous les médicaments saisis, périmés ou avariés. Ils y étaient mis en quarantaine dans l'attente de la programmation de leur destruction ou d'une décision de justice. Étant donné leur nature, le grand hangar et le laboratoire de contrôle étaient les seuls services rattachés à l'agence du médicament qui ne se trouvait pas au siège. Cet entrepôt était à une dizaine de kilomètres de la ville. Le service était dirigé par Ndofen Ndiaye, un pharmacien de l'agence qui avait ses bureaux sur place. Il était assisté par un personnel de soutien, composé surtout de manutentionnaires. Peu de personnes administratives souhaitaient travailler à l'entrepôt, dont l'ambiance était morose, voire sinistre. Ceux qui y étaient affectés l'étaient malgré eux et ne pouvaient changer d'affectation. Ndofen était pratiquement le seul cadre supérieur à gérer toutes les affaires administratives. Il avait la chance de bénéficier de l'aide des stagiaires de passage, qui

représentaient une main-d'œuvre gratuite.

Deux jours avant la date prévue pour la destruction du Fentanyl, Farba se rendit à l'entrepôt afin de réaliser l'inventaire physique, des contrôles supplémentaires et d'organiser la logistique avec l'équipe sur place. Fort de son expérience à l'agence, Farba maîtrisait cette tâche. Il avait déjà reçu un premier rapport succinct par courriel. Il devait à présent procéder à une vérification physique des flacons et finaliser les derniers détails avec le représentant de la brigade des stupéfiants et celui de la brigade de salubrité publique en charge de l'incinération. La présence de la brigade des stupéfiants était la seule particularité. Le Fentanyl était soumis à une surveillance rigoureuse des services de police.

Farba ne pensait pas rester toute la journée, il espérait que le travail avait été commencé par Ndofen Ndiaye et qu'il n'aurait plus qu'à effectuer les vérifications habituelles, signer les documents et apposer les scellés sur les cartons des médicaments.

Le soleil, hésitant, perceait à peine une brume matinale tenace lorsque Farba atteignit le périmètre de l'entrepôt. Une clôture de sécurité hérissée de fils de fer barbelés délimitait le terrain vague, tel un rempart infranchissable.

Le gardien de l'entrepôt, un homme massif, l'informa que Ndofen, le pharmacien responsable, n'était pas encore arrivé. Cependant, il permit à Farba à franchir la barrière de sécurité en voiture. Son véhicule s'engagea alors sur une piste caillouteuse menant au bâtiment central, un hangar de tôle grise dont la silhouette se découpait sur l'immensité du terrain vague.

Il faisait sombre à l'intérieur du bâtiment en raison de nombreuses lampes néons qui étaient défectueuses. L'entretien de la structure était négligé, le sol en béton crevassé par endroits supportait les palettes en bois. Des palettes abîmées par leur fardeau gisaient çà et là, témoins silencieux du temps qui passe.

Entre les palettes étaient parsemés de pièges à souris qui indiquaient la présence de ces nuisibles. Des chats errants qu'il avait croisés en franchissant le périmètre de l'entrepôt avaient bien leur utilité dans cet endroit. La poussière et la suie avaient gagné la guerre et le personnel semblait abdiqué.

Le bureau de Ndofen ressemblait à un atelier verrière planté au milieu de cette montagne de cartons de médicaments impropres, de vieux ordinateurs et d'autres tas immondes. À chacun de ses passages, Farba trouvait cet endroit déprimant. On pouvait comprendre l'absence de motivation pour Ndofen à sortir du lit tôt le matin.

Une jeune femme attendait Farba. Elle était habillée en blouse blanche déboutonnée qui laissait apparaître une chemisette vert clair et une robe vert olive. Sur ses hauts talons, elle marchait d'un pas

rapide en allant à la rencontre de Farba.

— Docteur Ndofen Ndiaye nous a prévenu de votre venue, il est probablement en cours de route et ne pas tardera à nous rejoindre.

Son accent particulier chantant pour ses oreilles, laissait savoir qu'elle était une étrangère venue en formation au Sénégal. D'origine ivoirienne, elle s'appelait Fanta. Farba avec un sourire, réagit :

— Fanta, je connais Ndofen, il ne vient jamais à l'heure. Vous êtes étudiante ?

— Je suis en stage de master en pharmacie de collectivités.

Elle voulut conduire Farba au bureau de Ndofen Ndiaye, Farba préféra démarrer la vérification en attendant son arrivée.

Ndofen et Farba entrèrent dans la fonction publique la même année et furent affectés à la même agence. Ils se connaissaient bien avant, ayant été de bons amis à la faculté. Ils se fréquentaient assidument, même s'ils n'étaient pas des amis intimes.

À cette époque, Ndofen était membre d'un parti historique de l'opposition, un ancien parti d'extrême gauche communiste reconverti dans la social-démocratie qui s'était plus tard affilié aux libéraux au pouvoir. Il critiquait ouvertement les alliés au pouvoir, ainsi que la ligne de conduite de son propre parti, le Parti du Renouveau et du Travail.

Ndofen était un homme bon et juste, mais sa langue était son pire défaut. Elle était aussi « glissante » que du gombo. Il n'avait pas sa langue dans sa poche et la maîtrise de cet organe était son grand problème. Ses « glissades verbales » lui valurent d'être qualifié d'instable, ce qui interrompit prématurément sa carrière politique.

Sa carrière professionnelle à l'agence démarra normalement, mais sa nature rebelle et insoumise à la hiérarchie n'était pas un atout. L'administration préférait les agents dociles et sans vagues aux agents performants. Des personnes comme Ndofen gênaient les supérieurs hiérarchiques.

Tout chez lui amplifiait son statut de révolutionnaire : sa grande taille, son teint très noir qui contrastait avec la blancheur craie de ses dents, sa grosse voix et son physique imposant. Il suffisait qu'il exprime une opinion différente pour qu'on le prenne pour une menace.

Ses prises de parole pouvaient commencer calmement, comme un ruisseau de la savane, mais finissaient toujours comme les chutes du Niagara, en un torrent de critiques et de contestations. Il est vrai que tout est dans la manière, mais Ndofen avait sa manière directe et sans fioritures de dire les choses.

C'était un homme franc, trop direct pour la société africaine où l'art des compromis et des arrangements subtils se mélangeaient allègrement. Il fallait savoir comprendre les sous-entendus des

personnes qui vous respectent et ne veulent pas vous mettre mal à l'aise. Ndofen ne savait pas choisir les bons mots, le bon moment et le bon endroit.

Lors d'une réunion de coordination, le directeur précédent de l'agence lui reprocha de ne pas avoir assisté à une réunion où il devait le représenter. Ndofen lui répondit :

- Je voulais bien m'y rendre mais ...
- Mais quoi ? lui demanda le directeur la mine renfrognée
- Ce jour-là, je n'avais pas suffisamment de carburant pour m'y rendre et je n'avais plus rien dans les poches.

L'assistance rit bruyamment puis, comme prise de remords la salle fit silence rapidement. C'était plutôt triste que drôle. Le directeur ne savait plus quoi dire de son élément très spécial qu'il avait sous sa responsabilité. Farba ne bougea pas ses lèvres même s'il vivait par moment des situations financières similaires. Mais ils avaient une fierté qui leur empêchait de le dire. Ndofen était aussi fier et orgueilleux mais il pensait autrement. Il avait raison, seul le directeur et son gestionnaire connaissaient la dotation en carburant et en abusaient allégrement. La grosse voiture 4x4 V8 du directeur n'était pas économe mais elle ne pouvait tout de même pas consommer tout le carburant. Un tout-terrain qui ne quittait jamais le bitume de Dakar. Farba voyait son ami qui bouillonnait intérieurement et il n'allait pas tarder à lui lancer une dernière bombe à fragmentation :

- J'étais dans le rouge. Nous sommes obligés d'aller à des réunions à nos frais alors que le service dispose d'une dotation en carburants.

- Mais de quel carburant parle-t-il, bon dieu ? Il n'y a pas de carburant. Même moi j'achète mon carburant. Demandez au gestionnaire !

Le Rapetou^[4] niait la vérité. Tout le monde savait qu'il mentait et lui-même n'ignorait pas que tout le monde était au courant. Il avait horreur que le personnel lui réclame son dû. Le Rapetou tirait profit à lui seul du budget de fonctionnement du service. Ndofen qui en avait marre, lui lança ces paroles en pleine face :

- Il n'y a pas de carburant vous dites ? Mettez alors à notre disposition le véhicule et le chauffeur du service qui conduit vos enfants à l'école et votre domestique pour faire le marché.

La bombe était lâchée. Si cette affirmation était vraie pour ses enfants, Ndofen en avait rajouté pour la domestique. La réunion de coordination s'arrêta là. Le directeur se leva rassembla ses papiers pour partir. L'assistance resta sur place un bon moment sans un mot mais avec la délectation de l'instant. Ndofen avait dit haut ce que les gens savaient. Il eut son heure de gloire mais il savait pertinemment qu'il allait devoir en à payer la rançon. Pour ses imprudences verbales,

il a été mis au frigo. Il gérait maintenant l'entrepôt de médicaments que les agents appelaient la « décharge » de l'agence. C'était peut-être un moindre mal pour lui que le système l'écarta.

Ce directeur, qui n'a d'ailleurs pas duré longtemps, était impopulaire. Il ne cherchait que son intérêt personnel dans toutes ses actions. Plus tard, il a été remplacé par le professeur Diallo, mais la situation à Ndofen n'a guère changé.

* *

*

Ndofen arriva avec une heure après l'heure convenue. Il trouva dans son bureau Farba et la stagiaire Fanta qui faisaient le point sur les scellés, le calcul du nombre de boîtes, la logistique nécessaire et les procès-verbaux de destruction prêts à être signés. Ce n'était plus le même homme qui avait osé défier son supérieur. Sa mise à l'écart l'avait atteint moralement, son esprit frondeur étouffait sous une lourde chape de lassitude. La rébellion ne payait pas son homme s'était-il convaincu après ses longues années à ne rien faire d'important de ses journées. D'un ton détaché, il leur lança de sa voix rauque :

— Salut la compagnie !

— Salut l'éboueur. Je vois que tu gères bien ta décharge, lui retourna Farba.

— Ah ! Ah ! Comme tu le vois, il y a de l'or dans cette décharge. Je connais des personnes qui donneraient beaucoup pour récupérer ces palettes de médicaments pour les vendre dans le marché illicite.

— Ton bureau ressemble à un débarras. Fais l'effort de bien ranger tes affaires, sermonna Farba.

— Ok boy, avez-vous finis ?

— Fanta et moi avons effectué le travail seuls. Arfang de la brigade des stupéfiants et le représentant des laboratoires GoldPharm se sont excusés pour aujourd'hui mais ils seront présents le jour de la destruction. Samba Seck, l'agent du service de Salubrité publique quant à lui ne s'est préoccupé que des frais de destruction.

— Ah, c'est Samba Seck qui nous revient ! Cela fait un bail qu'on ne l'a plus vu. Il ne remet jamais de facture pour les frais de destruction ni pour l'essence ou la boîte d'allumettes qu'il emploie pour brûler. Nous devons aussi régler ces frais de déplacement. Je me demande à quoi il sert.

— Ouais, il est de retour parmi nous après une longue absence, affirma Farba.

— C'est bien. Vous avez fait du bon travail en mon absence, ironisa Ndofen.

— La responsable des relations publiques a annoncé aux médias que la destruction du Fentanyl aurait lieu demain. Je doute que les

reporters se déplacent car ils ont réclamé des frais de déplacement que je ne peux pas leur verser.

— Bon ! Tout est plié alors, dit Ndofen,

Après un petit silence, il poursuivit :

— Je serai aussi absent, Fanta me remplacera. Je n'ai pas envie de me griller au soleil pendant des heures à observer les médicaments se consumer en cendres. Je n'ai pas besoin de plus de soleil sur ma peau noire, je laisse ce travail aux amateurs de feu qui aiment ce genre de spectacle. En plus, j'ai beaucoup de choses importantes et urgentes à faire.

Farba ne réagit pas à la provocation.

— Quelles affaires urgentes ?

— Le gardien s'apprête à partir pour son village car sa mère est malade. Nous lui devons des arriérés de paiement, ce qui explique son manque d'effort. Je dois trouver une société de gardiennage pendant son absence, mais je n'ai pas de budget pour cela.

Prenant connaissance de cette ultime urgence qu'avait son ami, Farba voulut éclater de rire, mais il se retint. Rire de la désolation d'une personne n'était pas bien, fusse-t-il un ami.

* *

*

Le jour de la destruction arriva. Tôt le matin, sans passer à l'agence, Farba se dirigea directement à l'entrepôt, le point de rencontre à partir duquel le convoi devait acheminer le Fentanyl vers le site d'incinération de Tougal. En cours de route, à la matinale de l'info, une émission avait comme invité du jour le Secrétaire général du ministère. L'affaire du Fentanyl avait pris une grande part de l'émission. Le pauvre commis du ministre, seul face aux chroniqueurs, s'était fait laminer. Il avait, tant bien que mal, essayé par tous les moyens de sauver son ministre. L'intervention du secrétaire général avait été calamiteuse, la tactique de la langue de bois ne pouvait prospérer devant des interlocuteurs avertis. Il s'était fait malmener par les chroniqueurs même si l'animateur principal, un homme d'expérience, essayait de lui sauver la mise en fin d'émission.

Arrivé à l'entrepôt, Farba trouva dans le bureau de Ndofen, Fanta et Arfang, le brigadier de la police des stupéfiants, qui étaient arrivés les premiers. Arfang était tranquillement assis, il répondit faiblement aux salutations de Farba. Arfang n'avait rien d'un policier, il parlait très peu, sa parole était rare. On pouvait compter sur les doigts de la main les rares mots qui sortaient de sa bouche. De ce fait, Farba ne savait rien de lui, sinon que c'était un travailleur sérieux qui ne profitait pas de sa fonction pour en tirer des avantages. Aussi, il ne portait jamais d'uniforme de policier, ou du moins peu de personnes

l'avaient vu en porter. Il devait avoir la cinquantaine, les cheveux rasés à ras et une barbe grisonnante broussailleuse. Arfang était toujours habillé simplement en civil : jeans bleu, chemise à carreaux bleus et veste zippée en cuir noir.

Samba Seck, l'agent du service de salubrité publique, arriva juste après Farba. Il portait toujours son uniforme dont on ne distinguait plus la couleur originale à force de lavages. Ses chaussures rangées noires témoignaient de ses fréquentes interventions dans les marchés de Dakar où il traquait les produits nuisibles à la santé des consommateurs. La brigade de Salubrité publique jouait un rôle crucial pour la sécurité sanitaire de l'environnement et la protection de la population. Mais les agents étaient mal reconnus et travaillaient dans des conditions très difficiles. Ils réussissaient pourtant à saisir d'importantes quantités de médicaments. Samba Seck était la personne désignée pour collaborer avec l'agence. Il était chargé de l'incinération des produits saisis sur le site de Tougal. Mais il avait disparu pendant deux ans sans donner signe de vie, avant de réapparaître. Il était parti chercher fortune en Italie. Arrivé dans ce pays avec un visa de touriste d'une semaine, Samba y était resté deux ans, abandonnant ses deux épouses et ses nombreux enfants au pays. Il n'avait pas trouvé de travail à la hauteur de ses études supérieures. Il s'était résigné à vendre à la sauvette des contrefaçons de montres, de sacs à main de luxe, de lunettes de soleil, avec d'autres jeunes Sénégalais. Il avait parcouru toutes les grandes villes, de Rome à Venise, en passant par les plages de Sardaigne l'été, offrant ses babioles aux touristes, tout en évitant les carabinieri. Il n'avait rien à voir avec la vie qu'il avait rêvée : il partageait une chambrette avec d'autres, il faisait sa lessive, son ménage, sa cuisine, il se levait chaque matin dans le froid glacial pour gagner quelques euros misérables pour apaiser sa faim. Au bout de quelques mois, il n'en pouvait plus. Le froid du nord de l'Italie et le manque de soleil avaient eu raison de sa volonté. Son aventure européenne avait été un échec. Déçu, il ravala sa fierté et décida de rentrer au pays sans un sou. Il reprit son poste à la brigade de Salubrité publique comme si de rien n'était, grâce à son patron qui l'avait couvert. Celui-ci n'avait pas signalé son absence à l'administration, en contrepartie, il s'était servi d'une bonne partie de ses rémunérations.

Peu avant le départ de l'entrepôt, le docteur Demba, de la centrale d'achat publique, les rejoignit. Il avait été récemment muté au siège à Dakar, une promotion qu'il n'avait pas souhaitée. Il préférait son poste à Saint-Louis, au nord du Sénégal, où il menait une vie paisible dans une maison de fonction au bord du fleuve. Là-bas, il était le seul maître à bord et il dialoguait avec les hautes autorités administratives de la région nord. À Dakar, il se sentait perdu dans ces réunions interminables au siège de la centrale, qui lui causaient des soucis sans

fin. Il regrettait la vie calme de Saint-Louis.

Au moment où le convoi de voitures s'apprêtait à quitter l'entrepôt, le téléphone de Farba sonna. C'était Mamby, le journaliste. Il hésita un moment avant de décrocher.

— Bonjour docteur, nous avons reçu le communiqué de presse du ministère de la santé. Je voudrais savoir si les autorités vont être présentes et quel sera le protocole ?

— Nous allons faire une destruction tout simplement, il n'y aura pas de protocole.

— À titre personnel pouvez-vous nous envoyer le rapport et les photos ?

— D'accord pour les photos mais il n'y aura pas de rapport public.

— Dites-moi combien de temps va durer la rupture ?

— Je suis désolé, je n'ai pas cette information, il faudrait demander à la centrale d'achat. Je pense qu'ils vont lancer une procédure d'urgence de passation de marché restreinte. Merci d'avoir appelé.

— Je vous remercie infiniment. Soyez prudent avec la population de Tougal, elle n'accepte pas que son village soit le lieu d'incinération ! Les habitants de la localité se sont opposés à cette décharge, ils ont épuisé tous les recours possibles.

Farba mit fin à l'appel, qui dérivait vers une interview, insistant pour qu'aucun article ne soit rédigé sur la base de cette brève conversation téléphonique. « Ces journalistes sont capables de créer une histoire à partir de rien », se dit-il.

Vers 11h, une fois les scellés vérifiés et la cargaison chargée dans un grand camion loué, le convoi composé de deux voitures et du camion se mit en route pour Tougal, à une cinquantaine de kilomètres de la capitale. Le trajet s'annonçait difficile, les bouchons de la ville menaçant de retarder le convoi.

En chemin, Farba ne pouvait s'empêcher de repenser à la destruction de pots de lait en poudre pour bébé qui avait eu lieu l'année précédente dans cette même localité à la suite d'une contamination par des salmonelles. Des pots de lait avaient été collectés dans tout le pays pour être détruits sur place, l'événement ayant été médiatisé par le ministère du Commerce dans un but de sensibilisation.

Sous l'œil vigilant de la gendarmerie nationale et en présence des ministres de la Santé et du Commerce, les populations étaient sorties en masse pour assister à la destruction. Les Tougalois avaient été invités à suspendre leurs activités champêtres pour cet événement médiatique. Un crieur et un batteur de tam-tam avaient été recrutés pour diffuser la nouvelle : « les autorités allaient procéder à la

destruction d'aliments impropres ». Des T-shirts, casquettes et banderoles avaient été distribués pour attirer les villageois, et le transport des populations des villages environnants avait été organisé.

La vie étant monotone à Tougal, personne ne voulait manquer une telle animation. Le jour J, après les discours interminables des politiciens sur les risques sanitaires des aliments périmés et leurs auto-félicitations pour le travail accompli, des camions déchargèrent une quantité énorme de conserves de tomates, de corned-beef, de thon, d'huile, de margarine, de fromages, de riz, de sucre, de pâtes et de farine.

Du haut des tribunes, les politiciens étaient satisfaits, tandis que les villageois étaient attristés de voir partir en fumée toute cette nourriture dont ils avaient tant besoin. En période de soudure, cette scène était insoutenable.

Soudain, de hardis jeunes échappèrent à la vigilance des gendarmes pour chaparder des conserves et des sacs qu'ils brandissaient comme des trophées. Sermonnés au micro par le maître de cérémonie, ces jeunes imprudents encouragèrent d'autres à les imiter. Chaque jeune voulait rapporter quelques denrées chez lui pour améliorer l'ordinaire.

Les gendarmes commençaient à être submergés par la population. Devant l'embarras des officiels, la mise à feu fut précipitée. Le village se mobilisa pour sauver des flammes les boîtes de conserves. La population locale ne pouvait tolérer un tel gâchis.

Des jets de pierres s'ensuivirent pour faire partir les gendarmes et les officiels. La destruction fut écourtée par une véritable Intifada^[5] à Tougal. Les gendarmes, assaillis, débordés et blessés, finirent par lever le camp en compagnie des autorités.

Hommes, femmes et enfants, armés de bassines, de seaux, de sacs, de charrettes et d'autres moyens de récupération, marchèrent dans les cendres pour fouiller à l'aide de tiges métalliques ce qui pouvait être sauvé.

Dans les semaines qui suivirent, les boîtes de conserves réapparurent sur les marchés hebdomadaires de la localité. Le poste de santé enregistra des cas de brûlures légères mais aucune intoxication alimentaire.

Depuis ce jour, la population locale, pauvre et mal informée, avait pris l'habitude de sortir pour envahir les lieux à chaque opération de destruction. C'était en quelque sorte leur impôt, la dîme qu'ils prélevaient en contrepartie de la pollution du site d'incinération. Les produits récupérés servaient à leur propre usage ou à la revente.

Soucieux d'éviter tout trouble, le policier Arfang avait contacté la brigade de gendarmerie de Keur Biram Pathé, dont dépendait Tougal, pour assurer la sécurité sur le site. Farba aurait souhaité une escorte pendant tout le parcours, mais GoldPharm avait refusé de payer ces

coûts additionnels.

La gendarmerie de Keur Biram Pathé avait demandé d'exécuter la destruction par surprise et en un temps record avant que les « guetteurs » n'informent la population. La brigade avait promis de mettre à disposition cinq gendarmes. Il était clair que l'effectif n'était pas capable de maintenir la population éloignée.

— Malheur à tout empressement pour retourner à Dakar dans cette opération de destruction, dit Farba dans la voiture.

Il était impératif que l'équipe s'assure de la destruction totale de la substance. Contrairement à l'incident précédent impliquant du lait en poudre, il s'agissait ici d'une poudre mortelle. Le risque n'était plus une simple diarrhée, mais bien une surdose fatale. La destruction par le feu de chaque flacon était donc cruciale.

* *

*

Le récit de Samba Seck sur ses péripéties au pays de Berlusconi rendit le trajet moins long. Son séjour en Europe l'avait irrémédiablement traumatisé. Mais il était heureux d'en rire aujourd'hui. Le convoi de véhicules emprunta une voie détournée qui évitait la piste principale traversant le village. Ainsi, ils purent accéder au site sans être repérés. Ils arrivèrent sur le site sous un soleil de plomb.

Sans la présence de la gendarmerie, il valait mieux attendre avant de décharger la cargaison.

Le terme de « site d'incinération » était exagéré car il n'y avait aucune infrastructure ni signalisation. Ce n'était qu'un terrain vague, entouré de baobabs séculaires, à trois kilomètres du village portant le même nom. Ce terrain désolé portait encore les stigmates des incinérations passées, l'environnement alentour était dégradé et pollué. Le sol, couvert de plastiques brûlés, de boîtes de conserve calcinées et de morceaux de verre carbonisés, était noirci par les flammes. Ce site d'incinération était un désastre écologique répugnant.

— Quand l'État bafoue ses propres lois sur la protection de l'environnement... fulmina Farba.

Ils pouvaient être des villageois à l'éducation limitée, mais leur perspicacité n'était pas à sous-estimer. Ce site ne leur serait d'aucun avantage, en dépit des nombreuses promesses des autorités.

Les voitures et le camion-remorque étaient garés côte à côte. L'arrivée de la gendarmerie se faisait attendre, rendant l'atmosphère de plus en plus tendue pour tous. Farba scrutait la piste au loin, espérant apercevoir leur véhicule. Il était conscient que chaque minute comptait ; un villageois de passage pourrait informer la population. Depuis leur arrivée, ils avaient aperçu un enfant berger peul avec son troupeau de bœufs, ainsi qu'une femme en quête de morceaux de bois

morts. Le risque que la nouvelle de leur présence se propage grandissait avec le temps.

Le soleil, dans un ciel bleu sans nuages, martelait sans répit sur les crânes. Quelques vautours planaient autour d'eux, très haut dans le ciel. Leurs cris étaient perceptibles à des kilomètres à la ronde. Ils espéraient du haut des airs, un festin à venir. Le danger n'était pas que pour les humains, le Fentanyl pouvait aussi tuer des animaux de la forêt. La destruction du produit devait être complète, pas un flacon ou un seul gramme de poudre ne devait demeurer intact. Farba savait aussi que le risque de chapardage par les agents manutentionnaires était aussi présent, tout devait passer par le feu. L'équipe prévoyait même de repasser sur les cendres pour bien s'assurer qu'il ne restait plus rien. Le risque était bien trop grand.

Pendant qu'il était plongé dans ses pensées, la Jeep bleue de la gendarmerie fit son apparition au loin dans l'air ondulant sous la chaleur. Sans attendre, Farba vérifia que les scellés étaient encore intacts et les manutentionnaires commencèrent à décharger les caisses du camion. La course contre la montre venait de débuter.

Il fallut moins de temps pour vider le grand camion que pour son chargement. Les manutentionnaires prenaient moins de précautions avec les cartons qui allaient finir dans les flammes. Le tas de médicaments à détruire finit par devenir une petite montagne au rythme d'un travail sans relâche des manœuvres en sueur. Il ne restait plus que quelques cartons encore avant le grand feu de joie. Le minutage était bon, aucun autochtone ne s'était rapproché du lieu.

Farba surveillait, à l'ombre d'un des rares arbustes épineux qui pouvait encore survivre sur ce terrain, le déchargement lorsque ce qu'on craignait arriva. Sous le poids de la fatigue, le fardeau glissa des bras d'un des manutentionnaires et le carton s'éventra. L'équipe de manœuvre se mit à ramasser les flacons tombés par terre, sous la supervision de Fanta. Il ne fallait pas laisser un seul flacon de ce chargement mortel.

Tout se déroulait bien, quand soudain, quelqu'un cria :

— Docteur Farba, docteur Farba !

Fanta, la stagiaire, courait vers lui. Arrivée à sa hauteur, elle lui tendit une main remplie de flacons. Farba se leva calmement de sa chaise pliante.

— Que se passe-t-il ? lui demanda-t-il inquiet.

— Docteur, il semble que nous ayons commis une erreur de chargement. Le carton renversé ne contient que des flacons de poudre d'ampicilline injectable, comme l'indique l'étiquette.

— Comment cela peut-il être ? Nous avons bien vérifié que les scellés étaient intacts.

Effectivement, les flacons que Fanta lui tendait portaient bien

l'inscription « ampicilline 1 mg injectable ». La seule similitude avec le Fentanyl résidait dans la poudre blanche.

Farba, d'un pas décidé, s'approcha de la montagne de cartons empilés, destinés à être incinérés. Il sortit des clés de sa poche et commença à ouvrir fébrilement des cartons choisis au hasard. Après un moment d'hésitation, les autres le rejoignirent, débballant les cartons un par un. Pas la moindre trace d'un flacon de Fentanyl !

Le bilan était accablant. Sous le soleil de plomb, la désolation n'était que plus grande. Le monde semblait s'écrouler autour de lui. Un monde où il se retrouvait désormais isolé. D'épaisses gouttes de sueur perlaient sur le visage tendu de Farba. Un tourbillon de pensées l'assaillait.

— Cela doit être une erreur, oui, certainement une erreur, murmura Farba, tentant de se convaincre.

Il devait trouver les mots ; tous les yeux étaient rivés sur lui, attendant qu'il s'exprime. L'image de Fabien Laetner s'imposait à son esprit, mais, ancré dans le déni, il rejetait l'idée d'une quelconque machination de sa part. S'écartant du groupe, il sortit son téléphone et s'éloigna de la montagne de cartons. À Tougal, zone notoirement mal couverte par les réseaux de télécommunication, ses tentatives de connexion échouèrent. Samba Seck, Demba et Arfang tentèrent eux aussi d'appeler, en vain. Les chaussures maculées de cendres, à l'instar de ses compagnons, Farba paraissait égaré dans ce paysage désolé. Mille questions sans réponses tournoyaient dans son esprit, lui qui avait pourtant scrupuleusement vérifié et apposé les scellés.

Il était impératif de se rendre à l'entrepôt sans délai. Farba rejoignit son équipe, mobilisant toute son énergie pour cacher une panique intérieure qui brûlait comme un feu de brousse sous l'harmattan de la saison sèche. D'une voix assurée, il s'adressa à ses collègues :

— Les gars, il doit y avoir une erreur. Nous devons tout reconditionner et clarifier cette confusion ! Retournons à l'entrepôt pour comprendre ce qui s'est vraiment passé.

En son for intérieur, il implorait, avec une intensité spirituelle inhabituelle, que les manutentionnaires aient mélangé les cartons lors du chargement. Ou peut-être avait-il lui-même commis une erreur en apposant les scellés. Il avait besoin de ce miracle auquel il n'y croyait guère.

Le calvaire de sa journée ne faisait que commencer. Après le choc initial, les manœuvres, face à la montagne de cartons lourds à recharger puis à décharger à destination, demandèrent une augmentation de leur rémunération. Avec l'aide d'Arfang et de Samba, il fallut une heure de discussions pour parvenir à un accord financier. Ils obtinrent la moitié de ce qu'ils réclamaient après des négociations. Farba n'avait pas cet argent. Cet imprévu serait difficilement

justifiable avec la comptabilité. Dans le pire des cas, il songeait à le payer de sa poche. Au risque de se faire malmené à l'arrivée, Farba fut sage de les informer qu'il ne disposait pas de cette somme et que le paiement se ferait dans la semaine.

Deux heures plus tard, ils eurent fini de recharger les cartons d'ampicillines pour fermer la remorque du camion. Dans la voiture du retour Farba ruminait sa colère qu'il partageait avec Arfang et Samba :

— Des lâches ou pire de véritables mercenaires, s'indigna Farba en colère au sujet des manutentionnaires.

— C'est dommage qu'ils ne pensent qu'à l'argent en de pareilles situations, répondit calmement Arfang.

— À quoi sert le salaire qu'on leur verse chaque mois. Ils ont été recrutés pour la manutention mais il faut encore les payer pour effectuer ce travail, renchérit Samba.

La colère de Farba était toute autre, il allait au-devant d'un imbroglio sans précédent dans ce pays ou même dans le monde.

Le retour du convoi fut tout aussi éprouvant, et l'atmosphère était lourde tout au long du trajet. Samba Seck n'était plus de bonne humeur, tout comme le reste des personnes présentes.

Ndofen était informé de la disparition du Fentanyl pendant le retour du convoi. Il avait procédé à des vérifications mais il n'y avait aucune trace du stock de Fentanyl dans l'entrepôt. Dans son bureau se trouvait le commissaire divisionnaire Fadiga, le chef de Arfang qui avait été mis au parfum de la disparition des médicaments. Le commissaire était tout le contraire d'Arfang. Dans la soixantaine, au visage massif, vêtu de son uniforme d'officier bleu, avec ses épaulettes et casquettes brodées de lauriers, il avait achevé d'impressionner son entourage. Pas besoin d'imposer sa grande taille et sa voix rauque, il se distinguait nettement des policiers fatigués que l'on avait l'habitude de croiser dans la circulation

Farba, Samba Seck, docteur Demba de la centrale, Fanta et Arfang se retrouvèrent en face de Fadiga dans le bureau de Ndofen. Le masque d'exaspération sur le visage du commissaire était un livre ouvert, révélant la contrariété qu'il ruminait intérieurement :

— Je dois informer le ministre de l'Intérieur avant qu'il ne se couche, lui aussi doit rendre compte à la primature et à la présidence de la République qui ont été câblées. Le ministère des Affaires Étrangères également doit avertir l'organisme internationale de contrôle des stupéfiants. Nous sommes dans un sacré bazar ! Que s'est-il passé ?

Personne ne savait ce qui s'était passé, aucune nouvelle explication claire ne ressortit de cette rencontre. La seule hypothèse que défendit Farba était la substitution des produits et la fabrication de scellés similaires. L'absence de gardien facilitait cette opération. La veille, il

avait minutieusement fait l'inventaire du stock avec Fanta et ses manœuvres, apposé les scellés qui étaient restés intacts jusqu'au matin. Selon lui, la disparition avait eu lieu pendant la nuit.

Ndofen, quant à lui, refusait de prendre toute responsabilité dans la disparition du stock. Il accusait l'agence qui avait des arriérés de paiement envers le gardien. Ce dernier aurait abandonné son poste pour aller voir sa mère sans être remplacé, et depuis, on n'avait plus de nouvelles de lui. La réunion dura une heure mais ne déboucha sur aucune conclusion.

— Demain, docteurs Farba et Ndofen vous êtes convoqués à la division des stupéfiants de la police. Vous avez toute la nuit pour tirer cela au clair.

Le commissaire Fadiga, déçu et dépité, remit son képi et quitta la réunion sans avoir rien de consistant à présenter au ministre de l'Intérieur. Ce furent ses dernières paroles avant de leur tourner le dos en refermant violemment la porte. Les autres se regardèrent en silence pendant un moment puis, un à un, se levèrent pour partir.

* *

*

Encore une fois, Farba et Arame avaient passé une nuit très longue. Elle savait à quel point la situation était grave. Son mari ne comprenait toujours pas comment le Fentanyl avait pu être volé. Il se remémorait sa rencontre nocturne avec Fabien Laetner, le conseiller technique qui l'avait alerté et sa conversation avec Madame Fall qui l'avait profondément déçu. Était-il confronté à un système véreux ? Il se sentait en tout cas comme dans une fosse aux crocodiles. Cette nuit-là, il n'avait pas fermé l'œil, tourmenté par des pensées sombres.

Le lendemain matin, Farba se rendit au ministère de l'Intérieur où se trouvait la division des Stupéfiants de la Police. Il fut le premier à arriver, alors que les agents d'entretien s'affairaient encore dans les bureaux et le couloir où il s'assit sur un banc. Le personnel ne commença à arriver qu'à 9 h. Il attendit encore longtemps avant qu'un policier ne vienne le chercher pour le conduire à l'étage.

— Bonjour vous êtes Farba Sarr, vous pouvez me suivre, lui demanda un agent de police.

Farba prit place sur la chaise qui lui avait été présentée, en face de l'enquêteur. L'inspecteur Diop semblait être du même âge que lui, ses lunettes rondes lui conférant un air de professeur d'université ; il ne lui manquait plus qu'une craie et un tableau noir. Chargé du dossier de la disparition du Fentanyl, l'inspecteur Ndiaga Diop avait reçu une demande personnelle du commissaire pour mener l'enquête.

Il occupait une grande pièce au premier étage du ministère, partagée avec trois autres collègues qui tapaient sur des claviers d'un

autre temps. Chaque inspecteur se consacrait à un plaignant ou à un suspect. Au mur, le portrait du Président de la République et l'écusson de la police servaient de décor. Les dépositions des autres personnes dans la salle étaient facilement audibles.

— Donnez-moi votre carte d'identité, ordonna placidement l'inspecteur.

Les choses sérieuses venaient de commencer. L'inspecteur voulait tout savoir sur l'histoire, le Fentanyl, les personnes impliquées, la procédure de rappels de lots. Tout ce que lui racontait Farba devait être consigné par écrit. Malheureusement, l'inspecteur n'était pas un expert du clavier. Il tapotait sur son clavier avec ses deux index et parfois mettait du temps à trouver ses touches. De temps à autre, son esprit divaguait, et Farba perdait le fil de l'interrogatoire en attendant que l'inspecteur finisse de saisir sur l'ordinateur ce qu'il venait de dire. L'interrogatoire dura au moins deux bonnes heures et s'acheva par une dernière question de l'inspecteur :

— Avez-vous une idée de la manière dont les produits ont disparu ?

— Non, je n'en ai aucune idée.

À la fin de l'interrogatoire, l'inspecteur Ndiaga Diop, fit une relecture, Farba signa le procès-verbal sans même prendre le temps de vérifier. Il avait hâte d'en finir.

— Vous pouvez attendre à côté, lui demanda l'inspecteur.

— Comment ça attendre ? Ce n'est pas encore fini ?

— Docteur attendez à côté, répéta l'agent sans même le regarder.

Dans le couloir attendant à la vaste salle d'interrogatoire, Farba se retrouva en compagnie de son ami Ndofen, qui, fidèle à ses habitudes, était arrivé en retard. Lui aussi devait subir le feu des questions de l'inspecteur. Ce qui préoccupait le plus Farba, c'était la demande du policier de l'attendre sans explication, alors qu'il avait prévu de retourner à son travail après son témoignage.

Assis sur le long banc dans le couloir sombre, où la lumière était faible, des individus entraient et sortaient de la salle d'interrogatoire, tous silencieux et pensifs. Farba tentait de se persuader que son audition s'était bien déroulée, mais le sentiment d'être empêtré dans la boue persistait. Il fut saisi d'une panique soudaine, sa gorge se noua et son ventre se contracta spasmodiquement. En tant qu'acteur principal du retrait du Fentanyl, il ne pouvait pas feindre de jouer un rôle mineur dans cette affaire. Aussi, il n'avait pas mentionné sa rencontre nocturne avec Fabien le Belge, cette nuit où ce dernier avait tenté de le corrompre. Cette nuit où le conseiller technique du ministre l'avait encouragé à accepter de l'argent sale. Devait-il en parler au policier, au risque de compliquer davantage cette affaire, ou garder le silence ? Il se convainquit qu'il avait bien fait de se taire. Évoquer cette

rencontre aurait pu déclencher un scandale national et mettre à dos ses collègues de l'Agence et du ministère, les seules personnes susceptibles de l'aider à sortir de cette situation délicate. De plus, il n'avait aucune preuve que Fabien le Belge était impliqué, d'autant plus qu'il avait quitté le pays depuis un certain temps.

Les échos de l'interrogatoire de Ndofen par le policier parvenaient à ses oreilles, les vibrations de sa voix grave traversaient aisément les parois et le couloir. Les questions étaient tout aussi épuisantes que celles auxquelles il avait dû répondre, et même celles qui avaient déjà trouvé réponse n'avaient pas été épargnées. Cependant, la confrontation de Ndofen avec l'inspecteur Ndiaga Diop lui sembla moins longue. Finalement, ils se retrouvèrent tous les deux dans cette salle à attendre sans savoir quoi faire. Il était probable qu'ils devaient patienter pendant que le policier rendait compte à son supérieur, le commissaire Fadiga, de l'avancement de l'enquête et décidait de la suite des événements.

* *

*

Le couloir était étroit et sombre, éclairé par quelques néons blafards. Des portes s'alignaient sur les murs, derrière lesquelles se trouvaient les bureaux des enquêteurs. Des affiches de prévention et des avis de recherche décoraient les murs.

Il était midi passé, Farba jeta un regard impatient sur son téléphone pour vérifier l'heure. Un appel de Madame Fall, l'assistante du directeur de l'agence, arriva. Elle s'inquiétait de ne pas avoir vu Farba, qui assurait le remplacement pour le directeur, durant toute la matinée :

— Mais où es-tu ? Les dossiers t'attendent au bureau.

— Je suis à la police. Hier, la destruction s'est mal déroulée. Le stock de Fentanyl a disparu.

— Quoi, tout le stock ? C'est grave ce que tu me dis là. En as-tu informé le directeur ? Comment ça s'est passé ?

— Cela prendrait trop de temps à expliquer. Je n'ai pas prévenu le directeur, il faisait tard et je ne savais pas quoi lui dire. Je crois que tu devrais le mettre au courant de ce qui s'est passé.

Farba espérait un soutien du professeur Diallo pour solliciter l'intervention du ministère, de la tutelle. Malheureusement, le professeur avait disparu au pire moment. Il était grand temps qu'il regagne son poste et reprenne ses responsabilités, car la situation devenait intenable pour ses jeunes collaborateurs. Les choses prenaient une tournure préoccupante, ils avaient besoin de l'influence et des réseaux du professeur, une figure influente dans le pays. Leur présence dans ces locaux lugubres avait assez duré.

Dans les locaux de la police, l'attente s'éternisait. Les batteries des téléphones portables montraient des signes de faiblesse à force d'être utilisées pour passer le temps, lire des courriers électroniques et suivre les actualités. Les sites internet d'actualités commençaient à diffuser la nouvelle, les radios de la bande FM amplifiaient l'information dans tout le pays. Les deux amis réalisaient que ce qu'ils avaient initialement pensé être une simple déclaration à la police pourrait entraîner des conséquences plus graves et l'engouement croissant des médias n'arrangeait rien. Plus tôt l'inspecteur Diop reviendrait vers eux, mieux ce serait. Plus long serait son absence, plus les choses seraient difficiles. Mais cette perspective était inimaginable, et Farba refusait d'y penser !

La porte de la salle d'interrogatoire s'ouvrait et se refermait régulièrement, mais il n'y avait toujours aucune trace de l'inspecteur depuis fort longtemps.

Ndofen dépité, se tourna vers son ami :

— C'est bientôt la fin de la journée et il ne se passe toujours rien. Avons-nous droit à un avocat ?

— Nous saurons bientôt ce qu'il en est de notre sort, répondit son ami.

Comme s'il avait capté le fil de leur conversation, l'inspecteur émergea de la salle d'interrogatoire avec une expression sérieuse et le front marqué par des plis profonds. D'un ton tranchant, il leur déclara :

— Nous allons devoir vous garder à vue, le temps d'interroger tout le monde.

Ndofen, bizarrement, demeura muet. Farba n'entendit rien de plus de la suite des échanges entre le policier et Ndofen ; sa vision se brouilla comme dans un mauvais rêve, l'espace de quelques secondes sous la forme d'une brume étrange. Mais il reprit très vite ses esprits et demanda :

— Avons-nous droit à un avocat ? demanda-t-il au policier.

— Oui vous en avez le droit. Vous avez un avocat ?

— Non, mais je vais en informer ma famille qui s'en chargera, dit-il d'un ton défiant au policier.

Ce furent les derniers mots de Farba avant qu'il ne soit conduit sous escorte dans le sous-sol de la brigade des stupéfiants.

*

*

*

Débarrassés de leurs effets personnels tels que sacs, montres, téléphones, ceintures, lacets, ils eurent juste le temps d'appeler leurs épouses et collègues de travail. Bien que réconfortés par les paroles habituelles du genre « Ne t'inquiète pas, tout ira bien... », la situation commençait très mal, les médias ne faisaient qu'empirer les choses.

C'était devenu une « grosse affaire ».

La cellule se trouvait dans le sous-sol de la direction des stupéfiants de la police. Il y avait plusieurs cellules en enfilade remplies de personnes au visage marqué par les stigmates de parcours de vies chaotiques. Des visages assombris par la désolation nichée au plus profond de l'âme.

Farba et son ami furent séparés, mais purent se retrouver des yeux à travers les barreaux de leurs cellules respectives. Dans son propre cachot, Farba découvrit ses compagnons d'infortune, rescapés d'une nuit glaciale. Une odeur âcre d'urine le tira de sa torpeur. Les policiers ne permettaient aux détenus que des passages aux toilettes aux horaires fixes. La cellule, sombre et humide, était exiguë - à peine neuf mètres carrés. Les murs, maculés de crasse, laissaient entrevoir par endroits une peinture beige défraîchie. La porte-grille constituait l'unique source d'air et de lumière. Il fallut plusieurs minutes à Farba pour s'habituer à l'odeur ammoniacale et à la pénombre ambiante. Il distingua alors les silhouettes de ses codétenus. Certains se tenaient debout, agrippés aux barreaux rouillés, tandis que d'autres étaient allongés en position fœtale ou assis à même le sol. Le banc en béton, d'une taille ridicule, ne pouvait accueillir plus de deux personnes simultanément.

Ceux qui avaient encore de la famille recevaient des repas déposés à même le sol du couloir. Les vaisselles en plastique, souillées par les restes de nourriture, s'y accumulaient, attendant d'être échangées contre de nouvelles, propres et remplies. En attendant, les souris défilaient en toute liberté le long des murs.

Arame, informée de la détention de son mari, avait quitté précipitamment ses élèves. Elle est arrivée le soir, accompagnée par Wagane Sène qui l'a conduite en voiture. Elle avait préparé des spaghettis pour son mari, il y en avait pour toute la cellule, même pour les policiers de garde. Farba fut autorisé à sortir quelques instants de sa cellule pour parler debout à sa femme et à Wagane, sous le regard d'un agent de police. Elle paraissait forte, elle ne pouvait pas faire autrement, ce n'était pas le moment de flancher. Son mari avait besoin d'épaules fortes pour le soutenir moralement. Farba, bien que profondément abattu, s'efforçait de ne rien laisser paraître. Il n'avait jamais eu affaire à la police.

— N'informe personne de la famille, ma garde à vue pourrait s'achever demain. Il est donc inutile de chagriner ma mère avec cette triste mésaventure.

— Mésaventure ? Tu penses que cette affaire se terminera de sitôt ? Tu ne sembles pas prendre la mesure de la gravité de la situation, avisa Arame très pessimiste.

Farba ne répondit pas, elle avait raison. Le petit fait-divers du

matin était devenu la une des informations du soir. Toute la ville en parlait, les autorités n'allaient pas laisser tomber cette affaire aussi facilement.

Wagane, qui était à côté d'eux, prit part à la conversation :

— Il faut prévoir le pire aussi. J'ai un ami avocat qui pourra vous défendre. Je vais lui en parler demain matin quand il sera de retour de son voyage.

— Oui, il faudrait que j'en parle à Ndofen. Je pense qu'il sera d'accord mais fais vite les choses peuvent s'accélérer. On ne sait jamais.

Farba hésitait, il ne voulait pas se faire défendre par un avocat-ami qui ne s'impliquerait pas à fond dans leur dossier. Mais il n'avait pas le choix, il dut se résigner avec le défenseur proposé faute de moyens financiers pour régler les honoraires d'un ténor du barreau.

De retour dans la cellule du sous-sol, Farba ne put rien avaler, il fut submergé par une étrange sensation jamais vécue de privation de liberté. C'en était trop pour un innocent. Il se demandait comment ils pouvaient détenir quelqu'un sans preuve de culpabilité et dans des conditions et dans des conditions inhumaines ?

Le lendemain, au matin de leur seconde audition, Farba et Ndofen sortirent de leur cellule, froissés, affaiblis par les piquûres de moustiques, traumatisés par le rôle de personnes en détresse, les mauvaises odeurs et la chaleur humide de la cellule.

Farba était persuadé que l'objectif de cette mise en détention provisoire était de pousser les individus à bout, de les marquer psychologiquement afin qu'ils révèlent leurs forfaits. L'agent de police aux lunettes évoquait à présent l'image d'un scientifique dérangé. Farba imaginait qu'il avait probablement bénéficié d'une nuit de sommeil paisible, avec une conscience apaisée, accoutumé qu'il était à la souffrance d'autrui, tout comme un médecin légiste face à une dépouille.

L'inspecteur Diop, assis devant son ordinateur, faisait face à Farba qui était installé sur une chaise. La séance d'interrogatoire reprenait, et l'inspecteur s'enquerrait de tout élément supplémentaire que Farba pourrait apporter à l'enquête. Farba, secouant la tête en signe de négation, affirmait n'avoir rien de plus à ajouter et questionnait à son tour l'inspecteur sur d'éventuelles nouvelles preuves. L'inspecteur, cependant, restait évasif, ne pouvant divulguer d'informations supplémentaires. Il insistait auprès de Farba pour s'assurer qu'il n'avait rien omis, soulignant l'importance de sa coopération pour le bien de l'enquête.

Animé par une détermination inébranlable, Farba résolut de diriger l'agent sur les traces de Fabien le Belge, dans l'espoir secret de se libérer du poids accablant de la suspicion. Il narra l'étrange entrevue

nocturne qu'il eut avec le directeur de GoldPharm, tout en prenant grand soin de ne point évoquer le conseiller du ministre Cissé. Le policier, d'un geste mécanique, consigna l'événement dans son ordinateur, affichant une indifférence qui trahissait l'importance qu'il accordait à cette révélation.

— Hum...fit le policier dubitatif.

— Vous ne me croyez pas ? demanda Farba.

— Je suis désolé, il ne s'agit pas de croire. Dans le fait, il n'y a aucune une preuve contre cet étranger. Il a quitté le pays le jour même, comme vous l'indiquez.

L'inspecteur ôta ses lunettes puis de sa main il pinça l'os du nez en fermant les yeux comme gêné par ce qu'il allait dire :

— Je vous informe que le procureur a demandé votre comparution immédiate au tribunal, à la fin de la garde à vue. Pour l'instant tout est contre vous deux. Vous êtes les seuls à pouvoir faire disparaître le stock de Fentanyl sans aucune trace d'effraction. Le procureur estime que les éléments sont suffisants et que le dossier est en état d'être jugée.

— Comment est-ce possible ? Vous n'avez rien contre nous, vous devez nous libérer, cria rageusement Farba.

— Oh, oh ! Calmez-vous ! Gardez votre énergie pour le procureur.

Farba était épuisé. Tel un cauchemar, un agent s'affairait à la prise d'empreintes et aux procédures judiciaires. La pression des médias, tant nationaux qu'internationaux, avait exacerbé la situation, forçant le procureur à une action décisive. Une étincelle d'espoir subsistait néanmoins, le procureur optait pour un jugement en correctionnelle plutôt qu'aux assises. À ses yeux, les produits incriminés étaient des médicaments, non des stupéfiants, écartant ainsi l'application de la loi sur le trafic de drogues. Pour Farba, c'était un non-sens, mais il n'était pas assez insensé pour le déplorer ouvertement.

Le palais de justice se trouvait à quelques pas de la direction des Stupéfiants. Les mains menottées, ils furent conduits vers le parking de la police où se trouvait le pick-up qui devait les amener au tribunal. Le parking, situé à l'extérieur du bâtiment, offrait à Farba un peu d'exposition au soleil et l'air frais qu'il respirait à nouveau. Des passants jetaient des regards pudiques sur ces individus menottés, marchant en file indienne vers le parking sous la surveillance de deux policiers. Jusqu'au dernier moment, il espérait que quelqu'un l'appellerait pour dire qu'ils s'étaient trompés avant qu'il n'atteigne la voiture, mais hélas, personne ne le fit.

1. L'hôtel zéro étoile

« Il n'y a rien à craindre de quelqu'un qui crie...
Il y a quelque chose de menaçant derrière le silence. »
Chinua Achebe

Le pick-up transformé comme fourgon par la police ressemblait à une grande cage à pigeons. La voiture avait été modifiée de manière artisanale, avec une cage grillagée soudée sur la partie arrière. Le marchepied de la porte du véhicule était assez surélevé pour que la dame du groupe ait besoin d'aide pour monter à l'intérieur. Elle avait dissimulé son visage avec son foulard, une tentative de se protéger des regards et de rester anonyme face à la honte. À l'avant, deux policiers étaient installés après avoir soigneusement verrouillé la porte arrière avec un banal cadenas du marché. Le toit en tôle, rongé par la rouille, laissait passer quelques raies obliques de lumière. On pouvait légitimement se demander dans quelles conditions la police transportait des personnes arrêtées en pleine tempête pendant la saison des pluies.

La voiture eu du mal à démarrer. Après plusieurs tentatives, un bruit étouffé provenant du moteur ressemblait à un toussotement bloqué. Le policier ne sembla pas surpris par cette panne. Il demanda de l'aide à ceux qui étaient à proximité pour pousser la voiture. Le

conducteur passa en deuxième vitesse, débraya, et une fois que la voiture prit un peu de vitesse, il relâcha doucement l'embrayage. Presque au même moment, il appuya légèrement sur l'accélérateur. Le fourgon se décida enfin à rouler, émettant une série de pétarades accompagnées d'une fumée noire et âcre qui envahit l'habitacle. Le chauffeur s'engouffra dans la circulation sans remercier ceux qui l'avaient aidé à démarrer le moteur.

La balade dans la cage à bête ne dura guère plus d'une dizaine de minutes. Le parking du tribunal se trouvait au sous-sol. Le groupe fut conduit dans les couloirs sinistres du tribunal, puis directement dans une salle où une trentaine de personnes attendaient assises sur de longs bancs, en attente de l'appel de leur nom par un greffier. Des jugements étaient rendus en série. Wagane, n'ayant pas eu le temps de contacter l'avocat, se retrouva rapidement pris dans le tourbillon des événements. Farba fut également surpris de se retrouver si rapidement au tribunal. Un jeune avocat d'un cabinet fut commis d'office, prenant connaissance in situ de ses dossiers à défendre. Le jeune homme portait une toge trop grande pour sa petite taille. Il dégageait un sentiment de perdre son temps et de l'argent à plaider pour des personnes qu'il ne connaissait guère et qui n'avaient pas les moyens de se payer un défenseur. L'avocat se présenta, avec un sourire narquois au coin de la bouche, devant Farba et Ndofen et s'assit à côté d'eux.

— Bonjour, je suppose que vous êtes les deux pharmaciens ? Alors, dites-moi tout.

Tous les deux se regardèrent ahuris face à l'ignorance de la personne censée les sortir du pétrin. Farba se lança, désespéré, dans un résumé de leur situation. L'avocat écoutait d'une oreille tout en parcourant le dossier de ses clients en diagonale. Il griffonnait quelques mots sur son papier.

— Ok, c'est bon. Lorsqu'on vous appelle, vous vous présenterez ensemble. Compris ?

Il fit mine de partir puis se retint un instant, posant une question qui le tracassait sans doute :

— Vous savez, tous les avocats ne sont pas onéreux. Comment pouvez-vous vous contenter d'un avocat commis d'office par l'aide juridictionnelle ? Vous vous sous-estimez, je vous laisse ma carte de visite, joignant le geste à la parole.

Ndofen lui répondit sèchement par une autre question :

— Avez-vous bien pris connaissance de notre dossier ? Nous n'avons pas eu l'opportunité de nous préparer et si nous disposions des moyens financiers conséquent, vous ne seriez pas actuellement en face de nous.

— Entre nous, le ministre de la Justice a demandé au procureur d'accélérer sur ce dossier. Mon cabinet m'a choisi pour vous défendre.

Je suis également dans le flou, désolé, déclara-t-il.

L'avocat les regarda fixement encore surpris d'avoir entre les mains ce dossier très médiatisé. Probablement le premier de ce genre pour lui. Il poursuivit :

— Vous savez, c'est tout de suite que j'ai pris connaissance des dossiers. Je ne peux pas faire reporter la séance sans conséquences ; vous risquez d'attendre en prison le prochain jugement. Le juge peut décider de vous placer en détention provisoire dans l'attente de l'audience. Pour les médicaments, les peines sont légères en général. Quelques mois de prison sont prévus, mais il s'agit de vol et de Fentanyl, un médicament pas comme les autres. Vous le savez mieux que moi. Heureusement pour vous, le procureur a considéré le Fentanyl comme un simple médicament. Je ne connais pas la raison de cette idiotie, peut-être l'effet de la pression ou de l'empressement.

— Avons-nous une chance de nous en sortir ? demanda Farba.

— Oui, oui bien-sûr.

Affirma l'avocat avec assurance puis se ravisa, trouvant plus sage de revenir sur cette affirmation prononcée avec aplomb.

— Oui, mais nous sommes en période d'élections, le gouvernement ne veut pas de vagues en ce moment. Au pire, si vous êtes condamnés, les peines encourues sont légères, allant du sursis à quelques mois de prison ferme, avisa l'avocat.

Il s'éloigna, pressé de rencontrer ses autres clients qui attendaient.

Le juge était trop loin pour que Farba puisse distinguer son visage. Il prenait un à un les dossiers des prévenus, relatant brièvement les faits qui leur étaient reprochés. Le substitut du procureur et l'avocat, chacun dans son rôle d'accusateur ou de défenseur, essayaient de gagner la partie. C'était un spectacle dramatique, long et pénible, où se succédaient des cas de violences conjugales, de voleurs à la sauvette, d'arnaqueurs... Presque tous, apeurés, se disaient innocents et qu'ils n'avaient rien fait de répréhensible. Les jugements étaient rapidement expédiés, sauf pour de rares cas où la personne revenait sur ses déclarations faites à la police. Presque tous furent libérés, avec ou sans conditions particulières.

Quand ce fut le tour de Farba et de son ami de se présenter à la barre, le procureur prit encore davantage la parole pour formuler ses accusations, vouant aux gémonies les deux malheureux confrères. Farba fut sidéré de voir avec quelle aisance un procureur pouvait requérir la condamnation de personnes sans même prendre le temps de connaître ceux qu'il poursuivait. L'avocat de la défense, le commis d'office, ne faisait pas le poids. Ce qu'il savait de l'affaire se limitait aux informations lues ou entendues. Ce n'était pas leur jour de chance, leur dossier ayant fait beaucoup de titres dans l'actualité pour qu'ils

soient relâchés aussi facilement. La décision du juge fut sévère, ordonnant une détention provisoire jusqu'à la fixation ultérieure de la date du procès. Cela impliquait un transfert immédiat en prison, une situation encore plus difficile que celle de la cellule de la division des Stupéfiants. Dans l'attente d'une clarification de leur dossier, le magistrat avait décidé de les envoyer à la prison de Thioker.

* *

*

Le pénitencier se trouvait à mi-chemin entre le palais de justice et la division des stupéfiants. Une heure avait passé et le choc émotionnel était toujours palpable. Éjectés brusquement du véhicule, en compagnie d'autres condamnés qui n'avaient pas pu échapper au verdict du tribunal, les deux amis d'infortune franchissaient la première grande porte de la maison d'arrêt de Thioker. Ils se retrouvèrent face à deux gardiens. Un gradé, le ventre bedonnant, et l'autre, plus jeune, qui l'assistait. Tous deux étaient alignés sur les traces d'une ligne jaune qui s'effaçait au sol. Habillés en tenue vert olive délavée, ils affichaient des expressions fermées et un air martial. Le plus jeune tenait dans la main une écritoire avec une liste de noms.

Sans autres formes de civilités, le chef vociféra :

— Ici on respecte les règles, vous n'avez aucun droit et vous faites ce qu'on vous dit. Reculez ! Vous voyez cette ligne jaune derrière vous ? Mettez-vous là-bas et rapidement !

Il avait un fort accent sérère. Un gars de la Petite Côte, certainement, se dit Farba. La dentition affectée par la fluorose, un enfant aurait pensé qu'il venait de manger du chocolat. Il poursuivit avec dédain une présentation sommaire du règlement intérieur de la prison.

Côtoyer quotidiennement les malfrats pendant des années avait sans doute déteint sur eux. Passant la majeure partie de leur temps derrière les barreaux, les gardiens se retrouvaient eux-mêmes prisonniers de ces murs. Avec le temps, ils en venaient à adopter des traits de caractère similaires à ceux des détenus sous leur surveillance.

Les nouveaux détenus, attentifs aux directives du directeur, affichaient une mine intimidée. En revanche, les habitués de l'établissement, loin d'être impressionnés, semblaient impatients de retrouver leurs vieux complices. À l'image des voyageurs aguerris qui négligent les instructions de sécurité en avion, ces récidivistes étaient pressés de regagner leur cellule familière, leur « chambre d'hôtel » sans frais. Dans ces murs, ils trouvaient un sentiment d'appartenance souvent plus fort qu'au sein de leur propre famille.

La prison était un monde à part, un lieu où le droit fondamental à la liberté était confisqué. Farba espérait que ce cauchemar n'allait pas durer, que ses parents allaient faire jouer leurs relations, que sa belle-

famille allait intervenir, que le ministère allait intercéder, que... et que...

— Enlevez vos habits pour la fouille, s'égosilla le chef.

Certains s'exécutèrent rapidement, d'autres regardèrent à gauche et à droite. Avant de se faire crier dessus :

— À poils j'ai dit ! invectiva à nouveau le chef au gros ventre pour ceux qui s'étaient arrêté au caleçon.

La séance de déshabillage se conclut par une fouille sommaire effectuée par l'adjoint du chef. Dépouiller le prisonnier était davantage une forme d'humiliation qu'une mesure de sécurité pour la prison. Les hommes en ressortaient dégradés, le moral encore plus bas, la fierté ébranlée.

Au pénitencier de Thioker, le prisonnier ne se voyait pas attribuer de tenue standard, comme on le voit souvent au cinéma. Il portait ses propres vêtements et tout objet considéré comme dangereux ou inutile était confisqué. Les chances que les objets saisis soient restitués à la sortie, en particulier pour les longues peines, étaient minces.

— Suivez-moi, je vais vous indiquer vos chambres.

Le groupe se mit en marche derrière le chef, jusqu'à la seconde grande porte de la prison, séparant la partie administrative de la zone de détention. Cette porte était immense, aussi imposante que les hauts murs barbelés de la maison d'arrêt correctionnel. Quatre gardes postés sur les miradors épiaient les faits et gestes des prisonniers. De l'extérieur, seul le ciel bleu traversé par des nuages épars était visible.

L'immense porte, ornée de l'insigne du pénitencier, s'entrouvrit juste assez pour laisser passer la dizaine de personnes recalées du tribunal. Derrière la porte, le spectacle évoquait un centre d'hébergement universitaire, mais cette fois avec des adultes de tous âges. Certains jouaient avec un ballon de football dégonflé, d'autres priaient avec ferveur, et d'autres se regroupaient pour tuer le temps en jouant aux dames. Les nouveaux venus découvraient la scène, les yeux grands ouverts, mais personne ne leur prêtait attention. Ils étaient blasés par l'arrivée constante de nouveaux détenus tout au long de la journée. Finalement, ils étaient indifférents à ce défilé.

— Allons, allons, suivez-moi ! interpella le chef avec un mouvement du bras pour réanimer ceux qui étaient hypnotisés par ce spectacle d'un autre monde.

Construite en 1920 par les colons français pour maîtriser les indigènes récalcitrants, la prison de Thioker dépassait largement sa capacité maximale d'accueil de 600 détenus. Elle était surpeuplée, accueillant plus de 2500 personnes dans des conditions indescriptibles. Les bâtiments formaient un cercle autour de la cour de promenade des prisonniers.

Les grands criminels, caïds et auteurs de crimes sanglants étaient entassés dans de grandes chambres mesurant environ dix mètres sur cinq pour trois mètres de haut. Conçues initialement pour 40 détenus, ces chambres en accueillait maintenant une centaine ou plus. Les plus chanceux disposaient de lits en plaques de fer fixées aux murs avec des nattes. La majorité des détenus se couchaient à même le sol, entassés comme dans un navire négrier. Il était impossible de dormir tous en même temps ; les plus faibles devaient attendre la sortie dans la cour pour pouvoir s'allonger. On les appelait « Paketas », une prononciation avec l'accent wolof du mot paquetage. De petites fenêtres grillagées servaient d'aération et de puits de lumière le jour, une seule toilette au fond était disponible pour tout le monde. Il n'y avait pas de réfectoire, tout se faisait dans les chambres, sauf la promenade.

Farba et Ndofen furent logés dans la même chambre, réservée aux délinquants à cols blancs, comprenant des fonctionnaires qui avaient détourné les deniers publics, des opposants politiques, et des coupables de délits douaniers. Ils étaient mieux lotis, logés dans des chambres d'une dizaine de personnes. Une boutade populaire dans le pays disait : « Si tu dois commettre un vol, que ce soit pour des milliards... car si tu finis en prison, autant que ce soit pour une somme qui justifie le risque, et tu y seras mieux traité ». Les voleurs à la sauvette étaient entassés avec d'autres criminels comme des sardines, alors que les grands voleurs de l'administration étaient traités comme des pachas en comparaison.

Dans les chambres réservées aux délinquants à col blanc, nul besoin de se soumettre à un chef de chambre, contrairement aux autres catégories moins bien loties. La télévision fonctionnait toute la journée, des ventilateurs étaient disponibles, ainsi qu'une théière, une machine à café, et ces privilégiés disposaient de lits en mousse assez confortables avec des moustiquaires apportées par leur famille.

À leur arrivée dans leur chambre, Farba et Ndofen furent néanmoins soumis à l'interrogatoire habituel de la part du chef de chambre auto-désigné pour savoir avec qui ils allaient partager la nuit. On n'est jamais trop prudent en milieu carcéral.

— Bonjour les jeunes, moi c'est El Gringo. Je suis le chef de la chambre. Qu'est-ce qui vous amène ici ?

El Gringo se tenait debout, une tondeuse manuelle à la main, occupé à couper les cheveux d'un codétenu. Un bon coiffeur malgré une calvitie dont il semblait fier. Son visage oblong était partiellement dissimulé par une barbe plus ou moins bien taillée qui tentait de masquer les joues creusées par des dents manquantes. D'apparence assez ordinaire, sa maigreur témoignait des rigueurs de son incarcération. En tant que détenu le plus ancien, il bénéficiait de

quelques petits privilèges. Il avait attendu son heure pour prendre la meilleure place de la cellule, il occupait l'emplacement le plus éloigné des toilettes et près de la fente d'aération grillagée.

— Nous sommes accusés de trafic de médicaments et nous sommes innocents, réplica calmement Farba.

— Ah, c'est donc vous cette affaire de médicaments dont on parle à la radio depuis hier. vous ne resterez pas longtemps ici. Vous sortirez dans la semaine quand cette affaire se tassera. Le problème est que tout le monde à Thioker dit qu'il est innocent. Courage !

Les autres détenus semblaient esquisser un sourire devant les visages défaits de leurs nouveaux arrivants, toujours sous le choc émotionnel. El Gringo poursuivit :

— Moi, j'ai été condamné à tort pour le détournement des bourses des étudiants. Il me reste trois ans à faire. L'autre là-bas, avec son journal, est ici pour offense au chef de l'État - il le pointa du doigt - il est là depuis 3 mois et n'a toujours pas été jugé... Le gars là-bas pour délit douanier sur l'importation frauduleuse de riz... Et l'homme que je coiffe a été condamné pour outrage à un policier dans la circulation qui voulait lui extorquer de l'argent. Je peux vous dire que vous n'avez rien fait comparé à la plupart d'entre nous. La justice ne s'intéresse qu'à attraper de petits fonctionnaires. Elle devrait aller à Lambaye, la Mecque du trafic de médicaments au Sénégal. Là-bas, les médicaments viennent de partout dans le monde. Il y a plus de pharmacies illégales que de pharmacies officielles. L'État n'ose pas intervenir, le pouvoir craint le marabout de Lambaye. C'est le lieu où se trouve le plus grand réseau clandestin de médicaments. Bienvenue, jeunes hommes !

El Gringo fit une courte pause pour tailler quelques touffes de cheveux. Avant de libérer les deux nouveaux venus, il leur lança pour terminer :

—J'oubliais, pour cette semaine vous allez vous occuper du nettoyage. Ah ! Ah ! Ah ! s'esclaffa El Gringo en donnant quelques coups de poigne.

* *

*

Passé le traumatisme des premiers moments, les dures conditions ne tardèrent pas à faire sentir l'inconfort carcéral. Il n'y avait pas que la perte de la liberté mais la sanction supplémentaire se trouvait dans tous les faits et gestes du détenu. La nourriture de la prison était infecte, d'ailleurs seuls ceux qu'i n'avaient pas d'autres alternative en mangeaient. Le personnel du pénitencier se servait d'abord sur la ration alimentaire destinée au détenu avant de laisser le reste à l'intendance qui manquait de tout. Les cuisiniers, des détenus, faisaient avec les moyens du bord. Les plats de riz n'étaient quasiment

pas cuits, la viande ou le poisson étaient inexistants. Ce monde était contraint à un véritable régime végétarien ! Arame, comme beaucoup d'autres épouses faisaient parvenir ses repas et des draps propres pour améliorer l'ordinaire. Les cols blancs ne pouvaient pas trop se plaindre en comparaison de ce que vivaient les autres humains d'à côté qui vivent un supplice dans les « Paketas ».

Dans l'antre de l'infirmerie, l'air était imprégné d'une odeur antiseptique, qui se mêlait aux murmures étouffés des patients, révélant une réalité encore plus triste de la prison. Les étagères n'offraient que de maigres secours : du paracétamol pour les esprits lucides, luttant contre les maux quotidiens, et des barbituriques, ces pilules de l'oubli, destinées à apaiser les tourments des crises de démence.

Farba était en cellule avec Ndofen, son présumé complice. Les pénitenciers ne les avaient pas séparés afin d'éviter toute entente qui pourrait renforcer leur défense face aux accusations. Il faut dire que la place manquait, et ce n'était pas vraiment une préoccupation pour les geôliers. Les lits superposés de Farba et Ndofen étaient situés près des toilettes. Ils s'adaptèrent rapidement aux odeurs des toilettes, qui, bien entretenues pour une prison, contrastaient avec la cellule de la division des stupéfiants.

À la tombée de la nuit, lorsque les lumières s'éteignirent, les deux compères prirent place sur la couchette inférieure, murmurant des confidences dans l'obscurité enveloppante. Leur conversation, un murmure discret pour ne pas éveiller leurs voisins endormis, contrastait avec les ronflements théâtraux qui emplissaient déjà l'espace. Ensemble, ils tissaient des scénarios et de conjectures, se perdant dans un labyrinthe de questions sans fin :

— Comment peut-on faire sortir tout ce stock de Fentanyl, procéder à son remplacement et disparaître dans la nature ? s'interrogeait Farba.

— Des complicités de haut niveau sont prévues, répliqua Ndofen. Je n'étais pas le seul à avoir les clés, la Direction détient aussi les clés et les scellés. L'absence inopinée du gardien est troublante et depuis lors nous sommes sans nouvelle de lui.

— Des zones d'ombre planent sur cette affaire. Les scellés apposés sont identiques à ceux utilisés par l'agence, et tant que ce vigile restera introuvable par les forces de l'ordre, nous serons loin d'avoir démêlé ce nœud. Je suspecte qu'il soit impliqué. Tu sais, Ndofen, ma plus grande préoccupation est l'idée que le Fentanyl puisse infiltrer le marché noir.

— Le pays ne peut pas consommer toute cette quantité, je n'ai entendu de trafic de Fentanyl dans ce pays. Sûrement, le plan de ce

cambrilodge est de le faire sortir du pays, rassura Ndofen.

Jusqu'à tard dans la nuit, les deux amis se lamentaient chaque jour sous l'odeur de la fumée des répulsifs anti-moustiques qui embaumaient la grande chambre.

Le jeudi, réservé aux visites des proches munis d'une autorisation du tribunal, marquait une journée cruciale pour Farba et Ndofen. Le retour du professeur Diallo dans le pays ravivait leurs espoirs. Avec ses nombreuses relations, il avait obtenu rapidement l'autorisation de leur rendre visite en prison. Ils plaçaient tous deux leur confiance en sa capacité à les sortir de cette situation délicate, conscients de son influence et de sa réputation irréprochable. Respecté à tous les niveaux, y compris par le ministre lui-même, le professeur Diallo était un homme aux relations étendues, couvrant tous les secteurs.

Le rendez-vous au parloir était prévu pour 10 heures. Bien que leur séjour dans les chambres de la prison fût bref, le parloir offrait une atmosphère radicalement différente. La propreté impeccable des carreaux et la blancheur de la peinture donnaient à la pièce un aspect presque hospitalier, contrastant vivement avec le reste de l'établissement pénitentiaire. Sous le regard attentif des gardes, un long muret surplombé d'une épaisse plaque de verre séparait les visiteurs des détenus.

La salle de parloir était baignée de lumière, mais le brouhaha des conversations était assourdissant, à peine atténué par les petites ouvertures des verres trempés. Les pales des ventilateurs, suspendues au plafond, contribuaient à cette cacophonie ambiante. Assis sur des chaises en bois, Farba et Ndofen attendaient avec impatience l'arrivée du professeur Diallo.

Celui-ci se présenta finalement, dix minutes après l'heure convenue, en costume gris et chemise bleue impeccable, légèrement essoufflé et couvert de sueur. Ce retard était inhabituel pour lui. D'un pas vif, il parcourut la pièce à la recherche de ses jeunes collègues, avant de les repérer enfin, assis sagement, leurs regards perdus dans l'attente.

— Ah ! Bonjour docteur Farba, docteur Ndofen... Désolé pour le retard, je viens d'une réunion au ministère que j'ai dû d'ailleurs écourter. Je n'ose pas vous demander si vous allez bien. J'imagine que c'est difficile !

— Pour des innocents, la prison, c'est encore plus dur professeur ! répondit brièvement Farba.

— Au sortir de cette visite, je vais voir le régisseur pour que vous soyez dans les meilleures conditions. Vous n'avez n'êtes pas des délinquants pour qu'on vous jette de la sorte en prison.

— Être dans de meilleures conditions en prison n'est pas notre vœu. Nous souhaitons simplement sortir, réagit Ndofen.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire. Je ferai tout mon possible

pour que votre séjour ne soit pas prolongé. En attendant votre jugement, vous devez être bien traités.

Les deux amis ne savaient plus quoi dire. Pendant ce silence, le professeur Diallo, prit un mouchoir de sa poche intérieure de sa veste grise d'une main et de l'autre il enleva ses lunettes pour essuyer la sueur de son front puis la buée de ses lunettes ensuite les replaça sur son nez avant de continuer :

— Tant que nous ne mettrons pas fin au marché illicite, ces cambriolages ne finiront jamais. La police gagnerait à se rendre dans la ville de Lambaye où se fait le recel de médicaments. Imaginez-vous que chaque mois, il y a au moins trois officines de pharmacies cambriolées. Mais où vont tous ces médicaments ? Cela va de soi que c'est le marché illicite en est le receleur. Dites-moi, avez-vous pris un avocat ?

— Nous avons pris un avocat à nos frais, réagit Ndofen.

— Oui j'imagine. L'État ne peut pas vous fournir un défenseur puisque le ministère de la santé a aussi déposé une plainte contre x au procureur de la république. Quand allez-vous revoir le juge ?

— Demain normalement, nous allons voir l'avocat tout à l'heure pour préparer le procès.

Le professeur était mal à l'aise de voir ses anciens étudiants et actuels collaborateurs croupir en prison sans qu'il ne pût faire grand-chose. Il continuait à suer de plus belle et à s'essuyer inlassablement avec son mouchoir. Les ventilateurs au plafond ne pouvaient pas remplacer la climatisation de son bureau.

Avec le professeur, une discussion ne s'arrêtait jamais même si vous vous taisiez. Il avait toujours quelque chose à dire :

— J'ai des amis au tribunal et je connais le doyen des juges. Ne vous inquiétez pas je lui parlerai de votre cas. C'est très malheureux que des personnes qui ont tout donné à leur pays, au système de santé soient traitées de la sorte.

Le professeur aimait la discussion, il pouvait parler pendant des heures même si ses interlocuteurs n'étaient pas prolixes. Il resta avec eux plus d'un quart d'heure à parler de tout et de rien jusqu'à la fin de l'heure de visite.

« Ding ding ding ... »

Une vieille clochette électrique retentit pour marquer la fin de la session pour les visiteurs présents. Le brouhaha de la salle s'estompa. Les autres novices se retournaient pour regarder la clochette tandis que les habitués se levèrent pour partir. Assurément, le professeur n'était pas à sa première visite. Il se leva au déclenchement de la sonnerie, en disant :

— Tenez bon, on va vous sortir de là !

— Merci de la visite professeur, dit Ndofen, ne nous oubliez pas.

— Ne t'inquiète pas fiston ! répondit-il en remisant sa cravate de soie.

Le professeur leur tourna le dos pour disparaître derrière la porte.

Les deux gardiens qui surveillaient le parloir évacuèrent rapidement la salle. Farba, Ndofen et d'autres détenus restèrent sur place pour voir leurs avocats. Le nouvel avocat a été recruté par les épouses de Farba et de Ndofen. Il était aussi la connaissance de leur ami Wagane. L'avocat devait être accompagné de leurs épouses. Il n'était pas un ténor du barreau mais un modeste avocat dans un cabinet de la ville.

Quand la lourde porte de la salle de visite s'ouvrit, l'avocat arriva seul à la grande déception des deux compères. Il était supposé venir avec les épouses de Farba et de Ndofen. De teint noir foncé, lèvres charnues et joufflu, c'était une personne ronde qui avait une tête sympathique. Cartable en cuir marron à la main, il vint s'asseoir à coté de ses clients :

— Bonjour, vous devez être Farba et Ndofen ? Maître Mbissane, avocat, se présenta l'homme justice.

Les deux collègues le fixèrent un moment puis acquiescèrent tour à tour d'un signe de la tête sans un mot.

— Ok, les gars. J'ai compris. Vos femmes n'ont pas eu le permis de visite. Le temps était un peu juste pour obtenir les permis. L'autorisation ne sortira que la semaine prochaine.

— Quoi ? demanda Ndofen. La semaine prochaine ? Pourquoi tout le monde pense qu'on sera ici la semaine prochaine ? Je n'ai pas l'intention de rester plus longtemps au cas où tu ne le saurais pas, ton rôle est de nous décrocher une liberté provisoire demain.

Farba toujours silencieux écoutait les échanges entre Ndofen et l'avocat. Plus compréhensif, accepta qu'ils ne pussent tout avoir de l'avocat. Ce dernier avait raison, le temps était trop court.

— Oui je suis au courant, pour obtenir cette liberté, il faudra me faire confiance, répondit l'avocat avec un peu d'assurance.

— Maître, tu nous inquiètes. Tu te présentes sans nos épouses, tu n'es même pas capable d'obtenir les permis de visite. Je me demande si tu pourras nous faire libérer demain ?

— Faites-moi confiance. Vous avez de bonnes chances, j'en ai vu des dossiers plus compliqués que les vôtres.

L'avocat avait l'intention de plaider en faveur de la relaxe en raison de l'absence de preuves. Il poursuivait :

— Rien ne plaide contre vous, si ce n'est que des suppositions. Le procureur a cédé à la pression médiatique et le juge vous a placé en détention provisoire en raison de la mystérieuse disparition du vigile. Nous allons exploiter cette disparition pour jeter le doute. De plus, les trafiquants de drogue sont prêts à tout pour récupérer le stock. Nous devons semer le doute dans l'esprit du juge. Après tout, en tant que médecins respectés, comment auriez-vous pu commettre un tel acte, sachant que vous seriez rapidement appréhendés ? La police n'a aucune preuve de votre implication dans le détournement des médicaments.

— Au moins, vous êtes convaincu de notre innocence, c'est un bon point, ironisa Ndofen.

Maître Mbissane ne se laissait pas démonter.

— La police n'avance pas dans cette affaire, il n'y a rien de nouveau. Nous allons demander la relaxe pure et simple ou à défaut la liberté provisoire et de ce fait si le jugement est reporté, vous pourrez quand même sortir de prison.

Maître Mbissane avait réussi à redonner un peu d'espoir à Farba et Ndofen. La perspective de retrouver leur liberté était en train de se dessiner. Contrairement à l'avocat commis d'office, il semblait plus compétent. Avec un regain de confiance, Farba et Ndofen retournèrent dans leur cellule, se sentant plus forts en attendant le verdict du lendemain.

— Prions que le procès du vendredi ne soit pas reporté, dit Farba.

Le jour du procès, Farba attendait avec impatience les premières lueurs de l'aube. Dès l'aurore, Ndofen et lui furent extraits de leur cellule pour être embarqués dans le pick-up « cage de pigeons ». Pour une fois, le véhicule prit la route sans aide extérieure, mais la fumée noire et âcre ne manqua pas d'envahir l'habacle. Ils étaient conscients de l'importance capitale de cette journée, qui allait sceller leur sort. L'enjeu du procès était immense. L'esprit de Farba était tourmenté par la crainte du verdict, une décision qui risquait de bouleverser son existence, impactant non seulement sa propre vie mais aussi celle de sa famille et de ses enfants.

Au palais de Justice, le procès médiatique attirait du monde. La salle était trop petite pour contenir la foule curieuse. L'agencement des lieux obéissait à une rigoureuse symétrie. Au centre, le siège du juge trônait comme un autel, séparant les deux rangées du public par un

couloir étroit. De chaque côté de ce couloir, le procureur et le greffier faisaient face aux parties en présence. Seuls les accusés étaient relégués à l'écart, sur un banc inconfortable. Farba balaya du regard l'assistance et y reconnut des visages familiers : sa femme Arame, qui lui fit signe timidement de la main, ses parents qui affichaient une mine sombre, la stagiaire de l'entrepôt Fanta et surtout Latyr et Wagane, ses amis de toujours. Il se sentait un peu moins seul.

Mamby, le journaliste, avait pris place à un endroit stratégique, prêt à observer attentivement la scène. Il feuilletait ses notes, revivant les faits et les témoignages collectés au fil des mois. Ses idées prenaient vie dans son carnet, des mots choisis avec soin pour son futur article. Il avait conscience de la sensibilité du sujet et de son attrait pour le public. Il était déterminé à être à la hauteur, à rapporter les événements avec précision et élégance. Les mots étaient son terrain de jeu, Mamby le journaliste, aimait jouer avec eux, les faire résonner, les faire vibrer.

Maître Mbissane Ngom, cette fois-ci en robe d'avocat paraissait encore plus crédible que lors de la prise de contact dans le parloir. Assis et plongé dans ses dossiers, il donnait l'impression d'un élève qui révise sa leçon jusqu'à la dernière minute, juste avant d'entrer en salle d'examen. Maître Mbissane avait une grande responsabilité sur ses épaules, une plaidoirie mal préparée pouvait faire condamner ses innocents clients. Les choses sérieuses commencèrent quand le greffier annonça avec solennité : « Toutes les personnes présentes dans la salle d'audience, veuillez-vous lever, le juge arrive ! ». Tout le monde se leva et se rassit après le juge., le silence se fit, Farba pouvait entendre les battements de son cœur.

Au cours de ce procès, le procureur changea son discours qui devint plus nuancé. Il parut moins insensible que lors de la première audience. Le magistrat évoqua une négligence tout insistant sur la gravité des faits, semant ainsi un doute délibéré. C'était comme s'il jouait avec les émotions de Farba et Ndofen, alternant entre moments d'espoir et instants d'angoisse insoutenable. Au fil de son discours, le procureur soufflait le chaud et le froid, plongeant les accusés dans une spirale d'incertitudes. À certains moments, ils avaient l'impression que la clémence serait de mise, que la justice pourrait enfin reconnaître leur innocence. Puis, brusquement, le vent tournait et la menace d'une condamnation planait à nouveau sur eux, leur arrachant des sueurs froides.

Finalement, comme pour ajouter de la complexité de cette affaire, le procureur demanda un report du procès. Il affirmait avoir besoin de rassembler davantage de preuves, d'obtenir des éléments probants avant de poursuivre. Cette décision fit l'effet d'un coup de massue pour les prévenus. Un renvoi signifiait un retour à la case départ, un retour

en prison, loin de la liberté tant espérée. Les deux amis avaient l'impression que le sol se dérobaît sous leurs pieds, que leur lutte pour prouver leur innocence allait se prolonger, semée d'embûches et d'incertitudes.

Lorsque vint le tour de l'avocat Maître Mbissane, la salle du tribunal plongea dans une atmosphère à la fois solennelle et théâtrale. D'un geste lent et délibéré, il s'avança vers le centre de la salle, captant l'attention de l'assemblée. Ses pas résonnaient sur les carreaux, créant un rythme presque hypnotique. Tout en prenant la parole, Maître Mbissane maniait les artifices du barreau avec virtuosité. Sa voix, tantôt douce et persuasive, tantôt puissante et accusatrice, oscillait habilement pour créer une atmosphère de suspense. Chacun de ses gestes, de ses regards, étaient minutieusement calculés, il jouait sa partition.

Le juge et le public, tous étaient pendus à ses mots. Il tissa un récit captivant, ponctué de révélations au bénéfice de ses clients. Il remit en question chaque accusation, semant ainsi le doute dans l'esprit de tous.

L'avocat parvint à ébranler les certitudes, à faire vaciller la logique implacable de l'accusation. Il évoqua les zones d'ombre, les manquements de l'enquête, la disparition du vigile, les mobiles incohérents. Avec une maîtrise impressionnante du verbe, il instilla une lueur d'incertitude au cœur même de l'audience.

À un moment pendant la plaidoirie de son avocat, Farba se surprit à avoir un peu de compassion pour le vigile absent pour se défendre. « Pauvre vigile », se dit Farba mais les absents ont toujours torts. Sa disparition était très suspecte.

L'attente de la décision du juge ne fut pas longue, à peine cinq minutes lui avaient suffi. À l'arrivée du juge fit lever la salle à nouveau. Le juge se prononça avec solennité sur l'affaire.

— En accord avec le réquisitoire du ministère public, nous avons opté pour le renvoi de l'audience afin de laisser le temps aux services de police de mener à bien les investigations nécessaires et de localiser le gardien en fuite. Nous faisons également droit à la requête des avocats des accusés pour leur remise en liberté sous contrôle judiciaire. Ils devront remettre leurs documents de voyage et se rendre deux fois par semaine au commissariat ou à la brigade la plus proche.

La salle réagit diversement à cette décision par un gros brouhaha, ce qui obligea le juge à user de son maillet pour faire régner le silence. Un sentiment de soulagement gagna Farba et Ndofofen. Ils allaient pouvoir rentrer enfin chez eux. Farba, un grand sourire au visage glissa à l'oreille de Maître Mbissane, venu les féliciter sur le banc des accusés :

— Merci Maître ! Vous avez fait du bon travail.

— Ce n'est pas encore fini, il faudra être prêts la prochaine fois, mais il faut trouver le vigile sinon vous risquez d'être l'agneau du sacrifice. Il leur faut absolument des coupables, termina l'avocat.

— Peut-on rentrer chez nous ? demanda Ndofen tout excité.

— Il faudra retourner à la maison d'arrêt, le temps de permettre au juge de signer la levée d'écrou. Nous sommes vendredi aujourd'hui, souhaitons que le juge signe rapidement l'ordre de libération sinon vous risquez d'y passer le week-end.

— Faites tout votre possible pour nous faire sortir rapidement, supplia Ndofen.

— Oui je comprends mais ça ne dépend pas de moi.

Malgré cette victoire partielle, Farba fut tout de même très heureux de la décision du juge même le soleil était en accord et semblait plus radieux. La journée s'annonçait sous de meilleurs auspices, enfin, il allait retrouver bientôt son foyer, sa chambre, un lit douillet, une bonne douche, un repas digeste et particulièrement ses chers enfants. Le bonheur est très souvent simple, ce sont les gens qui sont insatiables.

De retour en cellule, Farba et Ndofen apprirent par l'intermédiaire du régisseur qu'ils allaient être libérés. Maître Mbissane avait fait preuve d'une efficacité remarquable, s'occupant de tous les papiers nécessaires à la libération de ses clients avec célérité.

— Je vous avais dit que vous n'alliez pas rester longtemps, jubila El Gringo, le chef de chambre, tout heureux.

Ndofen et Farba, souriants, excités et impatients, attendaient que le gardien vienne ouvrir la lourde porte métallique de leur cellule pour les libérer. Les autres détenus, mélancoliques à l'annonce de cette nouvelle, ressentaient un mélange de joie pour les jeunes et de tristesse pour eux-mêmes. « À quand notre tour ? Quand retrouverons-nous aussi nos familles ? » se demandaient-ils, enviant ces deux chanceux tout en se réjouissant de les voir quitter ce milieu carcéral, inadapté à tout être humain. Cette libération insufflait un brin d'espoir pour une future libération de tous les occupants de la chambre.

Pour Farba, la joie de s'échapper de ce piège était indescriptible, mais elle était parfois tempérée par l'appréhension de l'inconnu qui l'attendait dehors : la famille, les amis, les voisins et les collègues, ainsi que son travail. La liberté provisoire était telle une épée de Damoclès suspendue au-dessus de sa tête, prête à s'abattre à tout instant.

Sans le moindre regret, Farba quitta ses compagnons de cellule, avec qui il avait partagé des prières. Bien qu'innocent, il avait enduré une semaine d'incarcération qui lui avait semblé une éternité. À sa sortie, il se sentit perdu, ses affaires à la main. Ndofen, parti quelques

minutes plus tôt, avait disparu rapidement, comme s'il voulait échapper à toute possibilité de retour en prison.

Arame, la femme de Farba, attendait impatiemment devant la prison. Elle avait compté chaque heure depuis que son mari avait été enfermé injustement. Elle était là pour le récupérer, ainsi que pour retrouver un peu de normalité dans leur vie. Lorsque son mari sortit enfin, elle courut vers lui en pleurant et l'étreignit très fort. Ils se tenaient l'un à l'autre comme s'ils ne voulaient plus jamais se séparer.

Il déclara avec amertume :

Je ne remettrai plus jamais les pieds dans cette prison.

— Chut, tout est fini maintenant, répondit la femme, en le regardant fixement.

Farba sourit :

— Je suis tellement heureux de vous retrouver, toi et les enfants.

— Oui, ils sont impatients de te voir aussi.

Bras dessus, bras dessous et débordant de joie d'être enfin réunis, ils se dirigèrent tous ensemble vers la voiture stationnée non loin.

En chemin, Arame conduisait paisiblement, donnant à son mari l'occasion de se remettre de sa semaine éprouvante. Arrivés au rond-point des Mamelles, ils prirent à droite, en direction du monument de la Renaissance africaine, puis vers l'étendue marine. Au bout de la route, ils laissèrent la voiture pour suivre un sentier sinueux qui les mena directement à la plage en contrebas. Le spectacle qui s'ouvrit à Farba était saisissant : une plage splendide, encadrée de roches basaltiques, s'étendait devant lui. Les deux collines volcaniques de Ouakam, évoquant des mamelles par leur forme conique, se dressaient fièrement, dominantes. Un vieux phare, au sommet cylindrique, veillait sur la capitale depuis l'une d'elles. Le ciel, d'un bleu presque immaculé, et le vent marin caressaient ses sens, remplissant son cœur du bonheur de la liberté retrouvée. Malgré les nombreuses fois où il était passé par là, jamais il n'avait pris le temps de s'arrêter pour admirer cette plage déserte.

Sans qu'Arame n'ait à le lui suggérer, Farba ressentit le besoin impérieux de plonger dans l'océan pour un bain rituel de purification. La croyance populaire prêtait à l'eau salée le pouvoir de laver les malédictions et de repousser le mauvais œil. Il s'immergea dans les flots, désireux d'effacer les stigmates de son épreuve, comme pour se délester de l'humiliation et des malédictions potentielles qui auraient pu s'abattre sur lui.

Farba rentra chez lui discrètement, tard dans la soirée, pour échapper à la curiosité des voisins. Il fut comblé de bonheur en voyant ses enfants chéris se précipiter vers lui dès son arrivée :

— Papa, est revenu ! cria le benjamin.

— Oui papa est de retour.

— Tu as maigri, papa ! soutint sa fille chérie.

— Les camarades de ma classe disent que tu es un trafiquant de drogue mais je leur ai dit que ce n'est pas vrai, tenta de se rassurer l'aîné.

Le cœur de Farba se fendit, il se garda bien de lâcher une larme devant ses enfants. Il se mit à genoux et enlaça ses enfants fermement autour de ses bras. Comment expliquer à ses enfants l'origine de son absence ? Cette séparation avec sa famille était une souffrance supplémentaire à sa privation de liberté, un fardeau alourdi par les médisances racontées à ses enfants.

—Tu as bien raison, mon fils.

La conversation avec ses enfants s'éternisa jusqu'à ce que la fatigue finisse par se faire sentir. Farba promit de poursuivre les retrouvailles le lendemain matin pour continuer leur discussion. La nuit tomba lentement sur la ville, enveloppant tout d'une obscurité profonde.

* *

*

Après une nuit de sommeil réparatrice, Farba ralluma son téléphone, éteint depuis un moment. Il fut aussitôt submergé par une vague d'appels incessants. Ses amis, ceux qui avaient le courage de le contacter, se succédaient à l'autre bout de la ligne. Les plus discrets, soucieux d'éviter les indiscretions, manifestaient leur soutien par des messages empreints de compassion. Loin de s'en offusquer, Farba accueillait ces appels avec gratitude. Marqué par l'épreuve qu'il venait de traverser, il éprouvait le besoin de communiquer, de chasser les pensées sombres qui l'assaillaient dans l'inaction. Il se devait de parler pour se libérer de cette expérience traumatisante, pour alléger le poids du stress qui persistait et pour démontrer sa résilience à ceux qui l'entouraient.

Parmi la multitude d'appels, celui de Wagane, son ami, arriva promptement.

— Boy, j'espère que tu récupères bien ?

— Oui ça va, mais il me faudra un peu de temps pour m'en remettre.

— Je regrette de ne pas avoir pu te rendre visite, faute d'autorisation.

— Ne t'en fais pas pour ça, heureusement que ça n'a pas duré plus d'une semaine !

— Tu sais, une atmosphère d'inquiétude s'est installée chez tous les grossistes du pays.

— Inquiétude ?

— Lorsque toi et Ndofen étiez détenus, nous nous demandions qui serait le prochain sur la liste. La police a inspecté nos entrepôts et m'a questionné sur d'éventuels stocks restants de Fentanyl. D'après

eux, seuls les grossistes-répartiteurs pharmaceutiques auraient la capacité logistique de dissimuler et de revendre facilement les produits disparus.

— C'est regrettable que la police tâtonne encore. S'il n'y a rien de nouveau, cela ne prédit rien de bon pour ma situation, répondit Farba.

— J'ai suggéré qu'ils enquêtent à Lambaye, où opèrent les trafiquants de faux médicaments sous la protection de lobbies politico-religieux.

— Tu leur demandes l'impossible, ils sont très limités dans leurs actions. C'est désespérant.

— Je suis vraiment soulagé de savoir que tu es chez toi avec ta famille. Je n'arrêtais pas de m'inquiéter, c'était un fardeau très lourd pour moi !

Lorsque son épouse pénétra dans la chambre, Farba répondait inlassablement aux messages empreints d'inquiétude, de prières et de soutien. Certains se distinguaient par leur émotion particulière. Visiblement préoccupée, elle lui tendit son téléphone avec empressement.

— Papa, il y a quelqu'un qui voudrait te parler sur mon téléphone, il n'a pas dit son nom mais il assure que c'est pour ton bien. Il pense que tu es innocent !

— C'est qui ? demanda Farba quelque peu troublé.

— Je te dis que je ne sais pas. Il a l'accent d'un toubab^[6] en tout cas.

La voix au téléphone, familière dans son ton, inspirait une sensation de proximité. L'intonation de cette voix avait une qualité qui semblait déjà connue, peut-être dans une vie antérieure. L'expression verbale, teintée d'une douceur réconfortante, créa un échange immédiatement chaleureux et cordial :

— Salut Farba, tu peux enregistrer ce numéro et m'appeler sur messagerie cryptée Telegram par mesure de sécurité, je pense que ton téléphone est probablement sur écoute de la police pour les besoins de l'enquête.

— À qui ai-je l'honneur ? demanda-t-il un peu troublé.

— Tu le sauras. À tout à l'heure, j'attends ton appel ! C'est pour ton bien.

L'inconnu qui lui voulait du bien raccrocha. Il y eût un long silence dans la chambre. Cette voix ne lui était pas inconnue, il essaya de se souvenir mais rien. Le timbre de cette voix, bien que familier à ses oreilles, semblait échapper à sa mémoire en cet instant précis. Il fit appel à tous les recoins de son esprit pour tenter de se remémorer l'origine de cette intonation si particulière, mais rien ne lui vint à l'esprit. Le mystère restait entier, laissant place à une étrange perplexité qui s'empara peu à peu de lui. Peut-être était-ce là l'un de

ces moments où l'on est saisi par une impression fugace de déjà-vu, où les souvenirs semblent flotter dans les limbes de la conscience, hors de portée de l'entendement ? Quoi qu'il en soit, cette voix bien que rassurante l'intriguait aussi au plus haut point et il aurait tout donné pour en percer le mystère.

Après que l'inconnu qui lui voulait du bien eut raccroché, un silence pesant s'installa dans la chambre. La voix au téléphone, étrangement familière, défiait sa mémoire. Il fouilla les profondeurs de son esprit, cherchant à identifier cette intonation singulière, mais en vain. Le mystère demeurait, plongeant Farba dans une perplexité grandissante. Peut-être était-ce un de ces instants fugaces où l'on croit reconnaître, sans pouvoir saisir, un souvenir qui se dérobe à la conscience. Cette voix, à la fois rassurante et intrigante, attisait sa curiosité au plus haut degré. Il aurait tout donné pour identifier le mystérieux.

—Rappelle-le pour voir ce qu'il te veut, insista Arame.

Comme une décharge d'adrénaline, le cœur battant, Farba décida de rappeler l'auteur de l'appel mystérieux. Il sauta du lit et quitta la chambre, suivi de près par son épouse, pour trouver refuge dans le calme de son bureau, où les bruits des enfants jouant et des voitures circulant dans la rue ne parvenaient pas.

L'homme ne répondit pas lors de sa première tentative d'appel, peut-être à cause d'une connexion internet instable. Après la troisième tentative, Farba abandonna, ce qui désespéra sa femme, laquelle lui demandait une nouvelle tentative. Soudain, l'homme mystérieux rappela. Farba jeta un regard à sa femme, prit une profonde inspiration, puis s'engagea dans la conversation :

— Vous m'avez demandé de vous rappeler sur ce numéro tout à l'heure.

Farba pouvait sentir son sourire au bout du téléphone

— À qui ai-je l'honneur ? s'enquit Farba.

— Peut-être que vous m'avez oublié, je ne vais pas vous dire mon nom au téléphone mais nous nous sommes connus à Genève, je suis le propriétaire de la vieille Volkswagen combi pourrie, vous vous rappelez ?

— Ah oui, je me souviens, dit Farba le sourire aux lèvres.

— Vous êtes seul ?

— Oui je suis seul, dit Farba en regardant sa femme.

Arame voulut quitter le bureau pour le laisser seul, mais son mari lui fit signe de rester.

— Comment ça va ? Ça fait un bail.

— Ça ne se passe pas trop mal de mon côté contrairement à toi.

— En effet, ces temps-ci n'ont pas été de tout repos pour moi.

— Avec mes camarades, nous avons mené une enquête

approfondie sur les événements récents qui ont secoué le Sénégal en lien avec le Fentanyl. Nous avons étudié avec attention les développements survenus à travers le monde en matière de retrait des lots de Fentanyl produits par la compagnie pharmaceutique GoldPharm. Cependant, le cas sénégalais a suscité un intérêt particulier chez nous, d'autant plus que nous avons été informés de manière anonyme qu'un événement majeur allait survenir, sans plus de détails. Cette révélation a attisé notre curiosité et notre inquiétude et nous nous sommes engagés à éclaircir la situation de manière approfondie afin de comprendre les enjeux sanitaires et les implications pour le gouvernement sénégalais et la communauté internationale.

Farba et son épouse étaient assis là, écoutant avec une ferveur quasi religieuse la voix envoûtante de cet homme qui se faisait appeler Arnaud, « l'anarchiste ». En ce moment précis, ils se sentaient comme guidés par une main invisible, car pour eux, rien n'arrive par hasard en ce monde. L'arrivée de cet étrange personnage dans leur vie n'était pas le fruit d'une simple coïncidence, mais plutôt d'une intervention divine qui avait envoyé cet ange gardien pour les aider dans leur périple tumultueux. Farba était suspendu aux lèvres d'Arnaud, accroché à chaque mot, conscient qu'il venait de recevoir une bouée de sauvetage inestimable dans cet océan de troubles qui était devenu son quotidien. Avec l'aide de cet anarchiste providentiel, il sentait qu'il allait pouvoir affronter toutes les tempêtes qui se dressaient devant lui, avec courage et détermination.

— Est-ce que tu peux être un peu plus clair, Arnaud ?

— Crois-moi, tu n'es pas sorti d'affaire. Il y a sans doute des puissants qui te haïssent et qui veulent te faire payer ton audace. Ils vont mobiliser tous leurs moyens pour te renvoyer derrière les barreaux.

— Qui sont ces gens ? coupa nerveusement Farba.

— C'est tout ce que je peux te révéler. Il faut que je raccroche, je t'ai transmis un dossier ! J'attends de toi que tu authentifies certains documents en notre pouvoir.

— J'avoue que je suis dans le flou, tu me prends au dépourvu, je n'y comprends rien.

— Cher Farba, tu vas faire ce que je te demande, sinon tu risques fort de te retrouver derrière les barreaux pour une durée conséquente lors de ta prochaine comparution. Adieu, mais j'espère te revoir bientôt.

Arnaud raccrocha. Un long silence s'ensuivit jusqu'à ce que madame demandât :

— Qui est cette personne ?

— C'est une personne qui travaille pour une ONG.

— Est-ce qu'il est digne de confiance ?

— Je ne sais pas exactement. On verra bien. Répondit Farba, le regard dans le néant.

— Au point où tu en es, tu n'as rien à perdre. Tu as besoin de personnes comme lui pour t'en sortir. Ce n'est pas en restant cloîtré dans la maison que les choses vont se décanter d'elle-même.

— Tu penses ? réagit Farba d'un air défiant.

— Absolument ! Tu n'as rien à perdre à vérifier les documents qu'il demande.

Farba alluma l'ordinateur du bureau pour vérifier ses courriels. Il y avait des centaines de courriels non lus, qu'il n'avait pas l'intention d'ouvrir. Il chercha directement un message de Arnaud, le dernier, dans sa boîte de réception.

Cher Farba, tu trouveras ci-joint un billet d'avion à destination de Paris, valable pour une durée de 15 jours à partir de ton départ de Nouakchott. Étant donné l'urgence de la situation, il est préférable que tu l'utilises dans les meilleurs délais. Nous avons besoin de ta présence ici, en toute confidentialité. Amicalement, Arnaud.

Pour Farba, les choses étaient plus sérieuses qu'il ne l'imaginait, des personnes œuvraient de tout leur possible pour le mettre à l'ombre pendant un certain temps.

— Qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? questionna Arame.

— Je ne sais pas exactement. Le juge m'a interdit de sortir du territoire. J'ai toujours avec moi mon passeport de service avec un visa Schengen en cours de validité. Dois-je violer la loi ou laisser me faire conduire à l'abattoir ? Je n'ai plus le choix, l'enquête n'avance pas, je ne sens pas le soutien du ministère et je crois que le belge est impliqué dans cette manigance. Tu viens de me le dire, il faut que je me bouge pour nous sortir de ce guêpier. En restant ici jusqu'à la prochaine audience au tribunal, je serai en prison et ces gens pourront opérer tranquillement.

Sur la route qui menait à Saint-Louis du Sénégal, ville étape de son long voyage vers la Mauritanie, le pick-up double cabine de Farba fendait l'obscurité comme une flèche. Il était accompagné de ses fidèles amis Wagane et Latyr, qui ignoraient tout de son dessein secret : s'envoler pour la France depuis l'aéroport international Oumoutounsou de Nouakchott. Farba n'avait confié à aucun d'eux son projet audacieux, car il savait qu'il devait se montrer prudent et discret.

Sous le voile épais de la nuit, Farba et ses amis avançaient d'une allure soutenue jusqu'à ce qu'ils atteignent la lisière de la ville de Saint-Louis aux alentours de 5 heures du matin. En cette période de l'année, l'obscurité était encore présente. Il était alors plus sage de faire une halte à la station-service située à l'entrée de la ville pour se dégourdir les jambes et faire le plein de gasoil. En effet, après Saint-Louis, la qualité du carburant n'était plus assurée et il serait malencontreux de tomber en panne à une telle distance de Dakar. Si une telle mésaventure devait arriver, Wagane aurait du mal à trouver des excuses, lui qui avait pris un véhicule de service sans autorisation.

La Toyota s'arrêta à la première station-service à l'entrée de la ville. À l'arrière, Latyr se réveilla et s'étira machinalement avant de demander :

— Nous sommes arrivés à Saint-Louis ?

— Nous sommes à l'entrée de la ville, répondit Farba. Lui aussi s'était quelque peu assoupi.

Saint-Louis était plus connue pour son île qui se trouvait au cœur de l'embouchure du majestueux fleuve Sénégal, qui, après un long périple de 1750 kilomètres, finit par se fondre dans les eaux de l'Atlantique tout en séparant les terres du Sénégal de celles de la Mauritanie. Cette cité, la plus ancienne du pays, avait autrefois été le point de départ de la colonisation française de l'Afrique subsaharienne. Malheureusement, depuis qu'elle a passé le flambeau de capitale du Sénégal à Dakar en 1957, Saint-Louis avait graduellement perdu de son éclat. Désormais, la cité vivait au rythme du tourisme pittoresque et des activités de la pêche artisanale. La vie y coulait à la cadence douce du fleuve Sénégal.

À la station-service, un homme qui avait observé la voiture se stationner s'approcha d'eux. Apparemment le gardien des lieux, il avançait d'un pas hésitant, trahissant un réveil récent.

— Salam aleykhoum. Que voulez-vous ? leur demanda-t-il.

— Nous voulons faire le plein de carburant, répondit Wagane sans réel espoir.

— Il est trop tôt pour prendre du carburant. L'équipe du matin arrive plus tard. À cause des cambriolages, les stations-services ont décidé de ne plus ouvrir à certaines heures de la nuit. Ici la distribution de carburant ne démarre qu'à partir de 7 heures 30.

Puis, le vigile retourna sur ses pas comme il était venu, laissant les amis toujours assis dans la voiture.

— Qu'est-ce qu'on fait maintenant ? demanda Wagane.

— On va sur l'île de Saint-Louis, proposa Latyr.

— Traverser le pont aller et retour sans but précis ? Nous ne sommes pas des touristes. Je préfère attendre que la station-service rouvre pour faire le plein de carburant, prendre un petit café corsé et un paquet de bouteilles d'eau pour tenir la route.

— Mon cousin est employé à l'Hôtel de la Poste ; leur petit-déjeuner est tellement copieux qu'il nous calera pour la journée. Et avec un peu de chance, grâce à lui, on pourrait même ne rien avoir à payer, ajouta Latyr avec enthousiasme.

Il était certain de faire mouche. Wagane et Farba n'avaient pas pris le temps de dîner et comme lui leurs ventres criaient famine.

La Toyota prit donc le chemin du pont qui menait à l'île en direction de l'Hôtel de la Poste. Le pont Faidherbe était l'unique point de passage vers l'île de Saint-Louis du Sénégal, il enjambait le fleuve. Le pont, une construction métallique de 500 mètres donnait un air de Tour Eiffel couchée. De nombreux mythes concernant la construction du pont Faidherbe existent et sont décrits dans certains guides touristiques. La construction du pont était parfois attribuée à tort à Gustave Eiffel.

L'Hôtel de la Poste se situait à la sortie du pont juste à côté des services postaux. À l'image des bâtiments de l'île, c'est un édifice de style colonial avec ses balcons ornés de grilles en fer forgé. C'est un lieu chargé d'histoire et de charme, situé au cœur du centre-ville historique de Saint-Louis. C'est dans cet établissement mythique de l'Aéropostale que séjournaient les pionniers de l'aviation comme Saint-Exupéry, Jean Mermoz ou Guillaumet, lors de leurs escales entre l'Europe et l'Amérique du Sud. Leurs portraits trônaient encore sur les murs de l'hôtel. Ces hommes courageux et audacieux ont marqué l'histoire de l'aviation commerciale par leurs exploits et leurs drames, en acheminant le courrier à travers l'Atlantique Sud au péril de leur vie.

Ils retrouvèrent le cousin de Latyr dans le restaurant le Flamingo, une dépendance-terrasse de l'hôtel aux bords du fleuve avec une vue imprenable sur le pont encore illuminé par la lumière jaune soufre des projecteurs.

Dans le restaurant, le personnel s'affairait à effacer toutes traces de la soirée musicale autour de la piscine pour remettre en place tables et

chaises. Le restaurant n'était pas prêt à démarrer le service mais vu l'urgence, le cousin serveur rendit possible le service du petit-déjeuner bien avant l'heure et les installa à la meilleure place du restaurant. Une table fut dressée pour les trois amis et ils furent servis royalement.

La lumière de l'aube, prémices du lever du soleil, révélait les eaux limoneuses du fleuve qui charriait des débris vers l'océan après une course de près de deux milles kilomètres à travers la Guinée, le Mali, la Mauritanie et le Sénégal. La saison des pluies était finie, cependant le fleuve était encore vigoureux et gardait une grande partie de son lit. Le fleuve constituait la frontière naturelle entre la Mauritanie et le Sénégal. Ils avaient à rejoindre le point de traversée du fleuve qui se trouvait à une centaine de kilomètres, la localité de Rosso.

Attablés sur les bords du cours d'eau, les trois complices, songeurs ou engourdis, regardaient ce spectacle immuable en silence sur la terrasse magnifique qui surplombait le fleuve. Moment de quiétude que Wagane ne tarda pas à rompre :

— Latyr, tu prendras le volant, je suis fatigué et le sommeil me guette. En principe, la traversée doit se faire avec le bac de Rosso mais on risque de se faire contrôler. Je pense qu'il vaut mieux prendre un autre point pour faire la traversée.

Farba intervint :

— Je ne pense pas qu'il y ait un contrôle strict des passeports du côté Sénégalais à Rosso. Pour éviter de me faire arrêter, je peux prendre une pirogue et vous prenez le bac avec la voiture. On se retrouvera après la traversée de l'autre côté, je me suis déjà renseigné.

Ses amis ne réagissant pas, il poursuivit :

— Personne d'entre nous n'est déjà allé à Rosso. S'il y a un contrôle des personnes à la sortie du territoire, je vous laisse prendre le bac avec la voiture et moi je négocie la traversée avec un piroguier.

— Je ne crois pas que ton nom soit au niveau de tous les postes frontières actuellement, tu te fais des idées pour rien, lui répondit Latyr.

— Si je m'enregistre au poste frontière, je serai rapidement retrouvé en Mauritanie en cas de recherche de la police.

— Attendez, nous faisons trop de suppositions. J'appelle mon cousin, peut-être que lui en sait quelque chose ?

Le cousin hôtelier mit un peu de temps avant de venir auprès des trois amis. Il paraissait très occupé avec son petit carnet de commandes. Les clients qui avaient passé la nuit à l'hôtel commençaient à s'installer à tables.

— Nous sommes à quelle distance de Rosso ? demanda Latyr.

— Une centaine, la route est bonne...Une heure de route à vive allure suffira pour faire le trajet. La route est bonne et il y a un bac qui

fait la traversée du fleuve pendant la journée.

— Notre ami, dit Latyr en indexant Wagane, n'a pas de passeport, est-ce qu'il pourra faire la traversée ?

Le cousin comme interloqué, hésita un peu, gloussa avant de répondre en souriant :

— Quel passeport ? Ce n'est pas obligatoire pour les Sénégalais. À moins que vous vouliez un tampon souvenir sur votre passeport, il y a un poste de police que la population locale ignore royalement. Les familles se trouvent de part et d'autre du fleuve. La frontière n'existe que sur le papier. Vous allez à Nouakchott non ?

— Nous voulons y arriver avant la nuit, répondit Farba.

— Pourquoi vous ne passez pas par Diamana ? Il y a un pont sur Diamana et avant d'y arriver pour traverser un paysage magnifique.

— Diamana ? La route est bonne ? interrogea Farba.

— À cette période de l'année, vous pouvez la faire sans trop de soucis avec votre véhicule tout-terrain. Le pont du barrage de Diamana se trouve à 32 kilomètres. C'est plus proche mais faites attention de ne pas écraser les animaux sur les pistes.

Quel soulagement d'apprendre l'existence de ce pont à Diamana qui en plus va leur épargner une centaine de kilomètres de route. Le cousin recula d'un pas de la table pour opérer un demi-tour et s'éloigner de la table des copains.

Wagane se tourna vers Latyr :

— Pourquoi tu m'as choisi parmi tous comme celui qui n'a pas de passeport ?

— Tu as une tête de quelqu'un qui n'a jamais quitter son pays, lui répondit-il en riant.

— J'ai mon passeport avec moi et même plusieurs passeports dans mon coffre. Ils sont tous pleins avant leur expiration. Sur celui que j'ai avec moi, il y a un visa Schengen pour deux ans multi-entrées et même celui pour les États-Unis.

— Oh ! Nous tous nous l'avons, il n'y pas de quoi parader répondit Latyr. N'est-ce pas Farba ?

Il ne donna pas suite, les deux amis constatèrent que Farba avait l'esprit ailleurs.

— Hey boy ! Tu es toujours avec nous ? interpella Wagane.

Après quelques secondes, il sortit de son voyage cérébral et son esprit revint sur la table du restaurant :

— Je songeais à tout ce que j'abandonne en prenant ce chemin. La dernière fois que je suis venu à Saint-Louis, j'étais dans ce même hôtel pour une mission d'inspection. Je ne me serai jamais imaginé revenir ici, quelques mois après, dans ces circonstances aussi dramatiques.

— Pourquoi tu dois te rendre en Mauritanie pour une histoire qui

se passe au Sénégal ? Nous pouvons toujours rebrousser chemin, rassura Latyr.

— Je dois partir...Après ce que j'ai vécu, c'est la prison qui m'attend à nouveau. En prison, je n'ai aucune chance de prouver mon innocence.

Latyr le réconforta en lui tapotant l'épaule :

— Va en Mauritanie le temps qu'on oublie cette histoire, disparaît de la circulation. D'ici peu de temps, personne ne se souviendra de cet événement. Je connais un ami qui avait détourné de l'argent d'une société, il a émigré en Italie pendant quelques temps, actuellement il vient en vacances comme si de rien n'était.

* *

*

Au départ de Saint-Louis, les rayons du soleil levant se projetaient dans le ciel. Les lampadaires étaient maintenant éteints, la ville se réveillait. Les ventres avaient fait le plein, mais l'addition fut salée contrairement aux déclarations de Latyr qui leur avait fait miroiter un petit-déjeuner gratuit. La voiture aussi avait fait le plein de carburant. Après Saint-Louis, c'était l'inconnu pour ces trois voyageurs.

La voiture prit la direction du barrage de Diama, la route était très bonne comme cela avait été affirmé par le cousin de Latyr, mais par endroits des déviations de quelques kilomètres de travaux routiers les firent descendre de la route bitumée pour prendre une piste latéritique poussiéreuse prévue à cet effet par les entreprises du génie civil. La végétation annonçait l'approche du désert. Les arbres se faisaient plus rares laissant la place à des arbustes et des épineux sur lesquels des chèvres debout sur leurs deux pattes arrière brouaient les rares feuilles naissantes.

Latyr au volant, le pied au plancher, le trajet de Saint-Louis au point de passage du barrage de Diama fut bouclé en un tour d'horloge. Il aurait pu faire plus vite si ce n'était les ralentissements de camions, d'engins agricoles et de charrettes qui l'obligeaient à appuyer sur la pédale de frein.

Le pont de Diama est un barrage mobile long d'environ 900 mètres. En période de crue, il s'ouvrait pour assurer l'écoulement normal du fleuve et en période d'étiage, il se fermait pour empêcher la remontée des eaux salines. Une écluse de navigation permettait le passage des bateaux. Lorsqu'ils pénétrèrent en la commune de Diama une animation grouillante régnait. Des marchands de devises leur proposaient des Ouguiyas, monnaie de l'autre rive du fleuve. Des femmes leur vendaient des marchandises qu'elles portaient sur la tête, fruits du trafic avec la Mauritanie : des bols en nickel pleins de sucre, des étoffes, du pain de mil, des remèdes miracles, des biscuits de mer. Des médicaments visiblement contrefaits pour l'œil averti de Farba

étaient également vendus. La Mauritanie ne faisait pas preuve d'une réglementation rigoureuse en matière de médicaments. Nul besoin de diplôme pour ouvrir une officine de pharmacie. Les autorités de ce pays ne maîtrisaient point tous les circuits d'importation de ces produits, laissant la porte ouverte aux trafics illégaux. Et les frontières, vastes et poreuses, laissaient passer sans peine des cargaisons illégales. Ainsi se faisait le commerce entre les deux pays, au mépris de la santé et de la morale.

À la douane, les officiers ne prêtèrent guère attention à la Toyota qui avait aucun intérêt particulier à leurs yeux, ils s'affairaient sur les véhicules chargés des marchandises en provenance de l'autre côté du fleuve.

Lorsqu'ils franchirent la frontière, ils enfreignirent la loi, un acte aux graves répercussions. Pour Wagane et Latyr, la situation était tout aussi périlleuse, conscients que leurs informations pourraient être transmises aux autorités mauritaniennes à tout moment. Leur seul espoir résidait dans une traversée discrète de la frontière, sans attirer l'attention. Ils avaient initialement prévu de ne montrer que leurs cartes d'identité plutôt que leurs passeports, mais savaient que le contrôle de la police mauritanienne pouvait leur être fatal.

Au milieu du pont de Diama, le drapeau vert et jaune du poste-frontière flottait au loin. Leurs cœurs battaient avec frénésie. Pour minimiser les risques, ils décidèrent de se présenter un par un devant l'officier chargé des frontières. Farba se porta en premier. Il ressentit le regard de l'officier pesant sur lui, lui tendit sa carte d'identité tout en espérant que son visage ne soit pas remarqué. L'officier consigna quelques informations sur un vieux registre, puis lui demanda la raison de sa visite et l'adresse de sa destination. Farba inventa un prétexte, prétendant qu'il allait rendre visite à des amis. L'officier hocha la tête et lui restitua sa carte d'identité, ce qui fit pousser un soupir de soulagement à Farba.

Wagane et Latyr adoptèrent la même tactique. Ils répondaient aux questions de l'officier sans laisser paraître la moindre inquiétude. À ce stade, ils pensaient être hors de danger, mais ils se trompaient lourdement. Avant de quitter le poste, on leur imposa de payer une assurance locale pour leur véhicule, ainsi qu'une somme de 3 000 ouguiyas, sans fournir la moindre justification ni remettre de reçu. Et ce n'était pas la fin des mauvaises surprises : un individu leur tendit un billet qui représentait une taxe communale. Prudemment, ils décidèrent de ne pas protester et de s'acquitter de la somme demandée. Une fois cette formalité réglée, Farba et ses amis quittèrent la zone frontalière à toute vitesse, comme s'ils venaient d'échapper à un péril imminent. Le soulagement fut palpable lorsqu'ils virent les bâtiments frontières s'éloigner dans le rétroviseur. À cet instant,

l'anxiété de se faire arrêter s'évaporaient pour laisser place à la route vers Nouakchott.

Farba avait pris le volant dès leur départ du poste frontalier, dans l'espoir de se changer les idées. Le pick-up avait du mal à avancer, même si Farba parvenait habilement à naviguer à travers les bosses et les creux de la route. La voie était une succession de nids-de-poule, ce qui ralentissait considérablement leur progression. Par endroits, la route était en bon état permettant de rouler à vive allure. Le vent soufflait fort, faisant danser le sable sur la route goudronnée. Un vent soufflait latéralement, déviant légèrement la trajectoire du véhicule. Quelques dromadaires, des troupeaux de chèvres et de moutons venaient rompre la monotonie du paysage constitué principalement de dunes mouvantes. Les paysages désertiques étaient à couper le souffle, avec des dunes mouvantes qui s'étendaient à perte de vue. Les animaux errants ajoutaient une touche de vie à un environnement autrement stérile.

Le trajet vers Nouakchott s'est déroulé sans trop d'encombres. Ils arrivèrent un peu avant le soir, pris dans les embouteillages de la capitale mauritanienne, qui ne faisait pas exception à cette plaie commune aux grandes villes. Les rues étaient bondées de voitures et de camions, avec en prime une multitude de Mercedes et de gros véhicules tout-terrain aux vitres teintées.

Le voyage depuis Dakar a été long et difficile, mais ils avaient finalement atteint leur destination, Nouakchott.

Épuisés par les kilomètres de route, ils entrèrent dans la première auberge sur la route dans la périphérie du centre-ville. L'auberge du Ténéré, était une grande demeure d'un étage transformée en lieu d'hébergement. À leur entrée dans le hall, le réceptionniste, un jeune maure jovial fut très hospitalier. Sans qu'ils n'aient à dire l'objet de leur venue, le concierge avec un grand sourire alla à leur rencontre et les installa sans un petit coin de salon mauresque. Il leur offrit du thé à la menthe servi sur un plateau d'orfèvrerie locale. Farba décida de prendre une chambre sans même avoir visité les lieux. Dans le vestibule qui faisait office à la fois de salle de réception et de restaurant, nos trois compagnons décidèrent de satisfaire leur appétit en commandant un repas bien mérité. Le mets choisi était une viande de mouton grillée, d'une qualité exquisite qui, ajoutée à la faim dévorante de nos valeureux routiers, promettait un festin des plus délectables. À peine les plats furent-ils servis que nos amis se jetèrent dessus, tels des affamés, ne laissant derrière eux aucune miette ni la moindre trace de leur passage. Ils engloutirent chaque bouchée avec une avidité sans pareille, se délectant de la saveur délicieusement rassasiant qui leur était offerte. Au terme de ce festin requinquant, il était arrivé l'heure de se séparer :

— Bon ! Il est temps de rebrousser chemin. C'est à mon tour de reprendre le volant, déclara Wagane en sirotant goulument son verre de thé à la menthe bien sucré.

Cependant, Latyr, tel un joueur d'échecs cherchant la meilleure stratégie, changea subitement d'avis :

— Et si nous prenions le temps de passer la nuit ici, pour repartir dès l'aube ? proposa-t-il avec conviction. Nous sommes épuisés et nous avons toute la journée de dimanche pour rejoindre Dakar.

Farba acquiesçant d'un signe de la tête :

— Oui, c'est plus sage. Il serait imprudent de prendre la route de nuit. Vous n'êtes pas engagés dans le rallye « Paris-Dakar ». Si vous partez maintenant, vous arriverez à la frontière tard dans la nuit, risquant ainsi de passer une nuit à la belle étoile en attendant que les fonctionnaires commencent leur travail à 9 heures du matin, au poste frontalier de Diama.

La réalité était indéniable. Ils n'avaient jamais entrepris un tel voyage et leur plan initial se révélait désormais irréalisable. Les arguments persuasifs de leurs compagnons et la fatigue persistante eurent raison des dernières réticences de Wagane. Il accepta, résigné et décida de prendre la dernière chambre disponible dans l'auberge, suscitant un sourire radieux sur le visage du concierge.

Ainsi, nos intrépides amis se préparèrent à se plonger dans les bras de Morphée, dans l'attente des nouvelles péripéties qui les attendaient dès l'aurore.

« Quand tout va bien on peut compter sur les autres, quand tout va mal on ne peut compter que sur sa famille ».
Proverbe chinois

— Toc, toc, toc...

À peine plongé dans un sommeil profond, Farba fut tiré de son repos par de légers tapotements répétés à la porte de sa chambre. Il sembla à Farba que ses paupières venaient tout juste de se refermer, tant l'heure du départ de ses compagnons de route semblait soudainement avoir sonné. L'aube naissante tamisait la lumière et il pouvait à peine distinguer les contours de la pièce. S'attendant à cette visite matinale, il ouvrit les yeux et se leva d'un bond. C'était Latyr, fidèle à leur rendez-vous convenu, prêt à partager un dernier petit-déjeuner avant de se séparer.

Dans un geste machinal, il consulta la montre qui ornait toujours son poignet. Peine perdue, il faisait encore sombre. Les minutes s'étaient écoulées sans indulgence, emportant avec elles la précieuse ration de sommeil dont Farba avait besoin pour recouvrer ses forces. Le temps, capricieux et implacable, ne lui laissait guère le loisir de savourer les délices d'une nuit qui s'effaçait déjà.

Rassemblant ses esprits en brique, Farba se hâta de répondre à l'appel de Latyr. Il était temps de se lever, d'affronter une nouvelle journée d'incertitudes et de défis. La lumière pâle qui filtrait à travers les rideaux annonçait le début d'une aventure encore inconnue, dans laquelle les épreuves et les triomphes se mêleraient tels les fils tissés par le destin lui-même.

Ainsi, dans la quiétude matinale, Farba quitta la chaleur douillette de sa couette et se prépara à retrouver Latyr et Wagane pour ce dernier repas partagé. Les heures précédentes semblaient avoir été effacées par le rythme effréné de leurs péripéties. L'aube était le témoin silencieux de leur détermination renouvelée, prête sans doute à illuminer les sentiers qui s'ouvraient devant lui. Tel un protagoniste des récits épiques, Farba se tenait prêt à affronter l'inconnu avec une bravoure indomptable. Les heures s'écoulaient, insensibles à son besoin de repos, mais elles ne sauraient entraver sa volonté de poursuivre sa quête de retrouver son honneur bafoué.

Farba trouva ses deux amis engagés dans une conversation, assis sur la grande table commune du restaurant. Un silence s'abattit sur la table au moment où ils remarquèrent sa présence, comme s'ils avaient été pris en flagrant délit de parler de lui. Il les rejoignit à la table sans dire un mot, fatigué au plus haut point. Farba se contenta de rester là, laissant reprendre les murmures indéchiffrables de ses

camarades flotter dans l'air.

Un dernier repas partagé, composé de café dégusté jusqu'à la dernière goutte, accompagné de jus d'orange rafraîchissant, de yaourt crémeux et de dattes sucrées comme dessert, clôturait leur communion matinale. Ces instants de communion, bien qu'emplis de simplicité, étaient empreints de cette amitié indéfectible qui avait lié leurs destins et renforcé leur détermination.

C'est alors que Wagane, rompant le silence, s'adressa à lui d'une voix empreinte de sincérité, tout en dégustant son yaourt au lait de chamelle, un mets exotique réputé pour sa fraîcheur et sa douceur.

— Nous sommes désolés de t'avoir réveillé si tôt. Nous devons reprendre le chemin du retour, s'exprima Wagane d'une voix calme et solennelle, comme s'il pesait chaque mot avec soin, conscient de la portée de leur séparation.

La réponse de Farba fut marquée d'une gratitude profonde teintée d'émotion. Il ne pouvait pas les laisser partir sans exprimer ses sentiments les plus sincères, sans témoigner de son appréciation pour leur dévouement et leur présence inestimable :

— Vous avez bien fait de me réveiller, vous ne pouviez pas partir sans que je ne vous dise au revoir et ne vous remercie. Vous avez été plus que formidables. Je suis pleinement conscient de la manière dont je vous ai impliqués dans cette histoire. Mais sachez que jamais je n'oublierai ce que vous avez fait pour moi, confessa-t-il, la voix sincère.

Un moment de silence s'installa, comme pour laisser les paroles de Farba pénétrer l'atmosphère, imprégnant l'espace de gratitude et de reconnaissance. Les yeux de ses compagnons trahissaient une curiosité mêlée d'une pointe de tristesse, cherchant à percer le mystère de ses projets en Mauritanie. C'était d'ailleurs le sujet de leurs messes basses :

—Tu ne veux rien nous dire sur tes projets en Mauritanie ? demanda Latyr d'une voix empreinte de curiosité et de préoccupation, cherchant à saisir les raisons qui motivaient leur cher ami à garder le silence.

Une lueur de tristesse passa dans les yeux de Farba alors qu'il répondait d'une voix mêlée de résignation :

—Non, mes amis. Je ne veux pas vous impliquer davantage. Vous avez déjà fait bien plus que ce que j'aurais osé espérer. Je ne peux qu'implorer Dieu de vous protéger et de vous accompagner sur votre chemin de retour. Rentrez chez vous, embrassez vos femmes et vos enfants. Profitez des joies simples de la vie tant qu'elles sont à portée de main. Quant à moi, laissez-moi affronter ma solitude et puiser dans les dernières ressources qui me restent pour revenir un jour dans mon pays, auprès des miens avec dignité.

Un silence solennel enveloppa la pièce, comme si les mots de Farba se propageaient dans l'air, créant une atmosphère empreinte de respect et de profonde reconnaissance. Chacun des compagnons était conscient de l'ampleur des défis auxquels Farba devait faire face, des sacrifices qu'il devait consentir pour préserver sa dignité et retrouver un jour le foyer qui lui manquait tant.

Farba raccompagna ses amis jusqu'à leur véhicule sur le parking de l'auberge. La poussière soulevée par le vent du désert, la veille et la rosée du matin avaient conféré à la voiture tout-terrain une allure robuste, digne d'un baroudeur des pistes sahariennes. Latyr et Wagane prenaient place à l'intérieur du véhicule, prêts à entamer le voyage de retour.

Les adieux sur le parking furent brefs, imprégnés d'une affection silencieuse, comme si les mots ne pouvaient exprimer la profondeur de leur amitié. « Nous t'appellerons dès que nous arriverons », furent les dernières paroles prononcées par Wagane, avec la promesse de rester en contact malgré la distance qui allait les séparer.

Le regard de Farba suivit un bon moment la voiture qui s'éloignait dans l'horizon lointain, fixant la trajectoire de la Toyota blanche qui s'éloignait vers le sud. Farba resta immobile, toujours les yeux fixés sur l'horizon qui avalait peu à peu la silhouette de ses compagnons d'aventure, savourant ces précieux instants de camaraderie et de gratitude qui s'enracineraient à jamais dans son cœur.

Profondément touché par le dévouement indéfectible de ses amis, il réalisa que les liens qui les unissaient étaient bien plus que des liens de sang. Wagane et Latyr étaient sa famille, une famille forgée à travers les épreuves partagées et les souvenirs inoubliables.

Le départ de ses amis replongea Farba dans ses pensées interminables. Il pensa à Ndofen son compagnon d'infortune, espérant qu'il comprendra sa décision. La solitude rendait la situation plus pesante, maintenant il était seul face à son destin. Lui qui n'avait pas encore vécu la vie qu'il rêvait, allait-il devenir un paria, un fugitif le temps que la prescription arrive ? Mais intérieurement, il se convint qu'il avait bien fait de partir, d'échapper à cette justice enragée qui voulait un coupable à tout prix. Il s'échappait de la justice mais pas de sa fuite qui risquait de résumer son existence sur cette terre. Il était loin des siens, de sa femme, de ses enfants, ses parents et amis. Il ne savait pas où cela finirait. Le mince filet d'espoir qui lui restait était son ami Arnaud qui lui avait demandé de le rejoindre en France. Au moins là-bas, si tout ne se passait pas comme il le voulait, il pourrait y demeurer comme un exilé « sans-papier ». N'être plus rien après avoir porté tant d'espérances. Être ni père, ni mari, ni citoyen, sans aucun droit. Il se convint également que les événements ne lui avaient pas

laissé le choix.

Quelques heures s'étaient écoulées lorsque vint le moment pour lui de quitter l'auberge en direction de sa véritable destination. Il devait s'assurer de rendre sa chambre avant l'heure fatidique de 11 heures, afin d'éviter de s'acquitter d'une journée supplémentaire. Prudent en matière de dépenses, il veillait à ne pas laisser l'argent filer entre ses doigts. Celui qui part à l'aventure ménage sa bourse.

L'auberge était située à environ vingt minutes de l'aéroport. Un taxi l'y conduisit rapidement, jusqu'aux portes de l'aéroport international de Nouakchott-Oumtounsy. Cet édifice moderne répondait aux plus hauts standards internationaux, créant un contraste saisissant avec le reste du pays qu'il avait traversé. On racontait qu'il représentait le plus grand chantier entrepris par l'État depuis son accession à l'indépendance. En ces premières heures, l'aéroport était désert, figé dans une tranquillité matinale.

Dès son arrivée à l'aéroport, Farba se hâta de se rendre au bureau d'information, où il fut aimablement orienté vers l'agent de la compagnie Atlas Airlines. C'était là qu'il devait confirmer sa réservation pour le premier vol de la journée à destination de Paris. Son soulagement fut palpable lorsqu'il entendit, de la voix bienveillante de l'hôtesse au sol, la confirmation tant attendue de la validité du billet réservé spécialement pour lui par Arnaud.

— Donc, ce n'était pas une plaisanterie, murmura-t-il entre ses lèvres.

Un billet pour Paris, avec un transit à Casablanca au Maroc. Le vol était prévu à 17 heures, en attendant l'heure fatidique, il pouvait tenter de roupiller un peu sur les bancs de cet aéroport peu fréquenté le jour mais bondé la nuit.

* *
*

Alors qu'il somnolait sur les bancs de l'aéroport, Farba n'avait pas remarqué la présence d'un agent de police debout devant lui. Un policier de l'aéroport, à l'accent mauritanien, l'interpella d'une voix ferme :

— Monsieur... Monsieur, fit-il en tapotant l'épaule de Farba.

Surpris, Farba sursauta violemment sur le banc voyant debout devant lui un policier sortit de nulle part pour exiger son passeport.

— Pourquoi me demandez-vous mon passeport ? questionna-t-il, encore allongé sur le banc.

— Monsieur, donnez-moi votre passeport. Il s'agit d'un simple contrôle, insista le policier de l'aéroport.

Finalement, Farba se releva de sa position allongée pour s'asseoir. Des doutes envahirent son esprit. Le juge avait-il été informé de son

départ ? Avait-on signalé sa présence à l'aéroport à l'hôtesse de la compagnie Atlas Airlines ? Était-il pris au piège ? Tous ses efforts étaient-ils vains ?

L'agent se tenait debout devant lui, tandis que Farba fouillait ses poches à la recherche de son passeport. Un bref instant, il envisagea de bousculer le frêle agent et de fuir en direction de la sortie, mais il se ressaisit vite. Il tendit son passeport de service au policier qui le prit en feuilletant les pages du document.

— Vous êtes officiel sénégalais ? Donnez-moi votre billet d'avion ! exigea le policier d'un ton beaucoup moins autoritaire. À la vue du passeport officiel avait tempéré son ardeur.

Farba s'exécuta en lui remettant son billet d'avion, qu'il observa attentivement.

— Monsieur, votre vol est prévu dans sept heures. Vous n'avez pas d'endroit où vous reposer ? Les bancs de l'aéroport ne sont pas faits pour dormir, déclara le policier.

— Je suis désolé, mais j'ai toujours vu les voyageurs faire ainsi sans être dérangés. Je préfère attendre mon vol ici, à l'aéroport, répondit Farba, maintenant bien réveillé.

L'agent lui rendit ses papiers avec une certaine condescendance, puis s'en alla sans un mot de plus. Farba prit une profonde inspiration. Même s'il était peu probable que la police mauritanienne ait été alertée à son sujet, cette paranoïa ne le quitterait pas jusqu'à ce que la dernière roue de l'avion quitte cette terre dans quelques heures.

L'avion salvateur, en provenance de Dakar eût un léger retard, avait fait escale dans les capitales le long de la côte africaine atlantique avant de se diriger vers Casablanca. À bord, il remarqua bon nombre de ses compatriotes se rendant vers diverses destinations depuis la plateforme aéroportuaire de correspondance de Casablanca. Après une brève escale et un changement d'avion vers Paris, qui se révéla moins bruyant et plus confortable, enfin il put étendre ses jambes, rembourser sa dette chronique de sommeil.

*

*

*

Farba sortit de l'avion qui venait de se poser à Roissy-Charles de Gaulle, sous un ciel gris et pluvieux. Il frissonna en sentant le vent glacial lui fouetter le visage. Cela faisait un an qu'il n'avait pas mis les pieds en France, lorsqu'il avait participé à un colloque sur la lutte contre les faux médicaments, organisé par l'agence française de sécurité des Médicaments. Il avait alors défendu les intérêts de son pays face à des experts du monde entier et des militants associatifs. Il avait aussi profité de son séjour parisien pour revoir quelques amis. Parmi eux, il y avait Arnaud, surnommé « l'anarchiste », qui l'avait

invité à revenir en France en lui offrant le billet d'avion. C'était lui qui l'attendait à l'aéroport, avec un large sourire.

Arnaud avait presque soixante ans, des cheveux gris, mais il gardait une allure jeune et dynamique. Son visage rayonnait d'un hâle permanent, même en hiver, où ses mèches rebelles et sa barbe naissante lui donnaient un air d'anarchiste assumé. Sa silhouette fine témoignait de son mode de vie végétarien, qu'il suivait avec rigueur et vigilance. Il ne tolérait aucun produit d'origine animale dans son assiette et vérifiait scrupuleusement la traçabilité de ses aliments. Il ne tolérait aucun produit d'origine animale dans son assiette et vérifiait scrupuleusement la traçabilité de ses aliments. Il s'autorisait cependant quelques exceptions à son régime stricte, à l'occasion. Arnaud portait toujours les mêmes vêtements, sans se soucier de la mode : une chemise à carreaux, une veste en cuir, un jean et des chaussures de montagne. Pour rehausser sa tenue, il nouait autour de son cou un keffieh palestinien rouge et noir, symbole de sa révolte.

Arnaud était un chevalier des causes perdues, qui parcourait le monde pour défier l'ordre établi. Il avait le feu sacré de la contestation et ne ratait aucune occasion de manifester contre les gouvernements qu'il jugeait injustes. Il se réclamait d'une gauche radicale et se passionnait pour le militantisme écologiste. Il se battait sans relâche pour les idéaux qui lui tenaient à cœur et était connu comme un opposant redoutable au « Système ». Il éprouvait une aversion profonde pour le capitalisme qui l'entourait et se transformait en un adversaire acharné des grands groupes pharmaceutiques, qu'il accusait de dominer le monde de la santé. Il faisait de sa lutte contre les pratiques obscures et autoritaires des firmes multinationales sa priorité absolue, comme un chevalier affrontant les dragons de la cupidité et de la corruption.

Farba avait rencontré Arnaud pour la première fois il y a quelques années, lors d'une mission à Genève, au siège de l'Organisation Mondiale de la Santé. Après une journée de travail, Farba attendait son bus pour rentrer à son hôtel. L'arrêt du bus se situait sur la route des Morillons, derrière le bâtiment principal, après le parking de l'organisation. Ce jour-là, comme presque tous les jours de l'année, il y avait en face de lui, sous une pluie fine et froide, une poignée de manifestants assis sur des chaises pliantes au coin de la rue. Il apprit plus tard que cet endroit leur était « attribué » pour leur sit-in. Parmi les manifestants silencieux, il y avait Arnaud, tenant un parapluie à côté de pancartes plantées sur l'herbe et les arbres. Il y avait plus de pancartes que de manifestants, elles étaient disposées à côté d'eux, sur le sol ou sur les buissons. Des pancartes plastifiées, pour résister à l'humidité, avec des slogans écrits au feutre :

« ONUSIDA doit se réformer - OMS sous l'influence de Bill Gates - Vaccination = Danger »

Ils étaient là, assis calmement, munis de leurs revendications mais sans faire de bruit pendant toute une journée par ce temps maussade. Ils ne manquaient pas un jour ou au moins un volontaire venait tenir le siège. À force, le sit-in faisait partie du paysage, au point que même les employés de l'OMS n'y faisaient plus attention.

À l'opposé de l'arrêt du bus, il y avait donc le petit groupe de manifestants. Farba était seul, face au petit groupe et il ignorait la nature très pacifique des protestataires. L'écran de l'arrêt indiquait que le bus arriverait dans neuf minutes. Cela lui semblait trop long, il décida alors de changer d'arrêt pour prendre une autre ligne de bus. Farba se leva et se dirigea vers l'autre arrêt du bus, en cachant dans sa veste son badge-visiteur de l'OMS, qui pendait encore à son cou. Quand il passa devant eux, son regard se balada sur les messages des pancartes tout en continuant sa marche. C'est à ce moment que Arnaud se leva de sa chaise pliante et sans se déplacer, il interpella calmement en anglais avec un fort accent français :

— *It's unfortunate, the world would be healthier without the WHO* [7]. Lança-t-il comme s'il voulait entamer une discussion forcée mais pacifique.

— Pourquoi vous affirmez cela ? lui répondit Farba en français en tournant la tête toujours sans s'arrêter.

— Avez-vous une minute, je vous explique ?

— Euh....

— Je ne vais pas vous manger, ironisa Arnaud avec un grand sourire.

Farba arrêta sa marche par politesse et pour aussi ne pas donner l'impression de les fuir.

— Vous travaillez dans quel domaine ? Dites-moi je vous donne un exemple de cirque de cette organisation.

— Je suis ici pour une réunion sur l'accessibilité des médicaments essentiels, répondit-il.

Arnaud, lui aussi su à l'accent de Farba et son regard ahuri qu'il était un africain francophone de passage à l'OMS Genève. Alors, il choisit l'Afrique comme plan d'attaque :

— L'OMS demeure inerte face aux populations africaines qui périssent de tuberculose, de SIDA, de diarrhées et du paludisme. Ces affections, qui ravagent les vies de tant de personnes, ne sont rien de plus que des sources lucratives pour les multinationales pharmaceutiques. Connaissez-vous le coût exorbitant du traitement contre l'hépatite C ?

— Pas exactement, dit Farba, l'air un peu désabusé par cet enchaînement verbal.

— Je comprends parfaitement votre situation, monsieur. En Afrique, vous ne disposez pas des ressources nécessaires et il est compréhensible que d'autres priorités occupent votre esprit. Le traitement en question coûte la somme exorbitante de 41 000 euros pour une cure de trois mois. Le laboratoire GenTek, qui le fabrique, s'oppose farouchement à toute tentative de copie de cette molécule et de vente à un prix abordable. Récemment, un laboratoire indien qui produisait des génériques de ce médicament a été traîné en justice par ce même laboratoire. Trouvez-vous cela acceptable que des patients meurent simplement parce qu'ils ne disposent pas de cette somme d'argent ?

Après un petit silence, gêné par la cruauté des faits, Farba se reprit. Ce n'était pas le moment pour se faire avoir par un inconnu dans son domaine :

— Je ne sais pas exactement pourquoi mais certainement le laboratoire a investi beaucoup d'argent dans la recherche et le développement de ce médicament, il faut plus d'une dizaine d'années pour qu'un laboratoire trouve une nouvelle molécule à mettre sur le marché et quelquefois même plus. Des sommes folles sont engagées, le laboratoire doit recouvrer ses investissements et faire des bénéfices. Il appartient aux États de rendre accessible le traitement à la population.

Arnaud jamais à court d'arguments continua :

— Cher ami, ces politiciens sont à la solde des grands patrons de l'industrie pharmaceutique et de la bourse. Les firmes agissent à leur guise, actuellement le prix des médicaments innovants n'est pas facturé par rapport aux prix de revient mais il est facturé par rapport au coût de la maladie qu'il est censé traiter.

Farba semblait un peu perdu. Notre ami reprit de plus belle :

— Je vous ai exposé un cas manifeste d'hépatite C, cette maladie cruellement mortelle. Le coût du traitement, comprenant chirurgie, greffe hépatique, salle d'opération, congé maladie et médicaments, était exorbitant. Or voilà qu'un nouveau médicament émergé récemment sur le marché permet d'éviter une intervention chirurgicale. Normalement, le prix de vente devrait se fonder sur les coûts de production et les bénéfices espérés. Mais savez-vous ce que font ces laboratoires ? Ils fixent le prix de ce médicament en se basant sur le coût qu'aurait représenté une intervention chirurgicale, le congé maladie et les médicaments nécessaires pour le patient. Les privilégiés des pays occidentaux, bénéficiant d'une couverture maladie, tant mieux pour eux, ils ne se soucient guère du prix puisque cela ne leur coûte rien. Mais que deviennent alors ceux qui, dans les contrées lointaines d'Afrique ou du Bangladesh, ne disposent pas d'une telle protection ? Comment pourront-ils se procurer ce médicament vital ? Les multinationales pharmaceutiques les condamnent à la mort, sans

le moindre remords.

Farba éprouvait un malaise face à cette personne qui apparemment en savait beaucoup. Il se trouvait en face de quelqu'un qui avait toutes les réponses prêtes et ce monsieur avait acquis une grande aisance dans les débats verbaux, après avoir passé de nombreuses heures à échanger. Il se sentait ainsi pris au piège.

La discussion était si captivante que Farba était complètement absorbé et il ne remarqua même pas que son bus venait de passer derrière lui :

— La discussion est intéressante mais je dois y aller.

— Eh bien, votre bus vient de filer, vous savez ! Mais ne vous inquiétez pas, je peux vous déposer quelque part. D'ailleurs, il est temps pour moi aussi de rentrer. Dites-moi donc, où est-ce que vous résidez ? interrogea Arnaud.

Farba hésita un instant :

— À l'hôtel Lotus près du Palexpo, j'y suis pour la semaine.

— Je réside à l'hôtel Voltaire Ferney, juste après la frontière française. J'y séjourne également pour toute la semaine. Si vous le souhaitez, je peux sans aucun souci vous déposer là-bas, déclara-t-il.

Arnaud poursuivit :

— Par ailleurs, nous pourrions poursuivre notre discussion. J'ai l'intention de me rendre au Sénégal pour visiter la ville de Lambaye. Il se dit que c'est un haut lieu du commerce illicite de médicaments dans le pays.

Farba sursauta :

— Comment savez-vous que je suis sénégalais.

Avec un sourire malicieux, Arnaud lui lança :

— Votre adresse est griffonnée dans la languette de votre sac à dos, si je ne me trompe pas.

Arnaud avait garé son fourgon tout près, un véhicule mystérieux qui intriguait Farba. Que pouvait-il bien contenir ? Peut-être était-ce en fait sa maison sur roues ? Cela ne l'étonnerait pas, car il avait l'air de dormir à la belle étoile plutôt que dans un hôtel douillet.

Il s'agissait d'un combi Volkswagen blanc, dont la carrosserie était rafistolée, avec des retouches ici et là. La peinture de la carrosserie avait clairement besoin d'être refaite, ce qui la faisait dénoter dans les rues de Genève, où les berlines et les véhicules utilitaires de luxe étaient monnaie courante. Avec le froid ambiant, la voiture peina à démarrer, nécessitant plusieurs tentatives avant de la voir rugir enfin.

Arnaud connaissait Genève comme sa poche et il conduisait son fourgon dans les rues de la cité internationale, en direction de l'hôtel Lotus Budget, sans avoir besoin de la navigation assistée des voitures modernes.

Il raconta à Farba qu'il était professeur d'histoire-géo dans des

lycées, mais qu'il avait mis sa carrière entre parenthèses pour se consacrer à ses engagements militants. Il avait pris une disponibilité sans imaginer qu'il ne reviendrait jamais devant un tableau noir. Son premier grand combat fut celui contre le Médiator, un médicament des laboratoires Servier, vendu depuis 1976 comme un coupe-faim aux diabétiques obèses. Mais le Benfluorex, sa substance active, pouvait provoquer de graves lésions cardiaques et une hypertension pulmonaire fatale. Les laboratoires Servier, au courant des dangers, continuèrent à commercialiser le produit jusqu'à ce que le scandale éclate. Jacques Servier, l'ex-PDG du groupe décédé en 2014, fut poursuivi pour tromperie aggravée, homicides et blessures involontaires. Cinq millions de personnes avaient pris du Médiator et entre 1000 et 2000 morts lui seraient attribués, rien qu'en France. La mère d'Arnaud en ferait partie.

Arnaud fut anéanti par la disparition de sa mère. Il réalisa alors que le monde était injuste, qu'il fallait se battre pour changer les choses, mais qu'il y avait trop peu de combattants. Cela faisait quinze ans qu'il avait abandonné les cours pour rejoindre les cortèges de rue, tantôt pacifiques, tantôt violents. « On ne sait jamais comment ça finit, une manif », dit-il presque pour s'excuser.

« L'Homme était devenu une menace pour lui-même », soutenait-il. Pour sauver l'espèce humaine en danger, Arnaud avait fondé une organisation appelée Humanus avec quelques compagnons de lutte. Leurs combats étaient divers et variés, allant de la préservation de la forêt amazonienne au soutien des sans-abri à Paris. L'accès aux médicaments de qualité pour tous était l'un de leurs combats prioritaires. Cette ONG recevait des fonds de généreux donateurs du monde entier. Leur association ne possédait pas un siège social officiel, ce qui ne leur était pas nécessaire. Humanus était comme une armée de fantassins sur le terrain, la bureaucratie n'y avait pas sa place. Farba, quant à lui, pensait qu'Arnaud était seul dans son organisation.

Arnaud déposa Farba devant son hôtel, puis poursuivit sa route. Ils se retrouvèrent plusieurs fois au même endroit tout au long de la semaine et la conversation continuait à s'animer. La présence d'Arnaud à Genève, siège de l'OMS, était plutôt inhabituelle. Il y passait une à deux semaines chaque trimestre, inscrites dans son « plan de travail annuel ». Quant à Farba, il se rendait à Genève pour des missions professionnelles au gré des missions. Le destin avait fait croiser leur chemin de vie.

*

*

*

À cette heure de la journée, l'aéroport de Paris était bondé. Toutes les minutes, les avions déversaient des flots de passagers venus des quatre coins du monde. Farba mit une demi-heure pour passer les services de l'immigration et alla rejoindre son ami Arnaud à la sortie. Arnaud était habillé comme d'habitude, keffieh rouge toujours de mise.

— Salut Farba ! s'exclama-t-il avec enthousiasme en serrant vigoureusement sa main, affichant un large sourire.

— Je suis absolument ravi de te voir, malgré toutes les péripéties qui se sont abattues sur toi.

— Heureux de te revoir cher ami et merci pour tout. Sans toi et tes amis je n'aurais pas pu organiser seul ce voyage.

Farba vit un gros bandage sur le poignet de la main gauche de son ami.

— Mais qu'est ce qui t'es arrivé au bras ?

— Oh, ce n'est rien du tout comparé à toi. Quelques blessures de guerre derrière des barricades lors des affrontements contre le projet d'aéroport à Nantes-Notre-Dame-des-Landes. Je te raconterai tout ça en chemin. Allez, viens !

Arnaud se saisit de la petite valise trolley de Farba et tous deux se dirigèrent vers le parking de l'aéroport. Dehors, la nuit tombait, accompagnée d'un froid glacial qui picotait les joues. La vieille Volkswagen combi était toujours présente, sa carrosserie était d'un blanc immaculé après avoir été repeinte. Malgré le kilométrage affiché au compteur, la voiture se mit à filer à vive allure en direction de l'hôtel Jeanne d'Arc. Le trajet dura environ une heure, couvrant une quarantaine de kilomètres. La densité de la circulation sur le périphérique de Paris avait ralenti la progression du véhicule. Farba s'était assoupi pendant une bonne partie du trajet.

L'hôtel Jeanne d'Arc se trouvait à une centaine de mètres de la Porte d'Orléans. Il s'agissait d'un établissement de petite taille, fréquenté principalement par des touristes et des hommes d'affaires en déplacement à Paris. C'était un endroit que Farba avait l'habitude de fréquenter lors de ses missions en France. Cet hôtel présentait l'avantage d'être situé à quelques arrêts de bus seulement de « Paris Expo » à la Porte de Versailles, le plus grand parc d'expositions français. De plus, les tarifs pratiqués par l'hôtel étaient plus abordables, sans pour autant être bon marché.

Une fois les formalités remplies à la réception de l'hôtel, Farba alla vite dans sa chambre pour y ranger ses affaires. Bien qu'il soit fatigué, il choisit de retourner dans le hall pour rejoindre Arnaud. Celui-ci l'attendait dans un coin, plongé dans la lecture d'un journal fourni par l'hôtel.

— Eh bien, pas trop épuisé, camarade ? Tu te laisses tenter par

quelque chose ? interrogea Arnaud le visage se fendant d'un large sourire.

— Non, merci. J'ai grandement besoin de repos pour me ressourcer et retrouver mes esprits. Après deux jours sans une bonne nuit de sommeil, je suis un zombie.

— C'est bien normal ! Je ne vais pas t'occuper longtemps, laisse-moi simplement te mettre au courant de nos avancées concernant nos enquêtes sur le Fentanyl et te présenter ce que nous avons prévu de faire cette semaine. Je suis conscient de ta fatigue après le périple que tu viens de vivre.

—J'ai toute la nuit pour me reposer et reprendre des forces, alors dis-moi tout !

Arnaud, prenant un air mystérieux, baissa subitement la voix et adopta un ton confidentiel, laissant planer un suspense palpable dans l'air :

— Écoute bien, mon ami. Nos investigations à la suite du scandale de la disparition du Fentanyl dans votre pays, ont révélé quelque chose d'incroyable, de presque inimaginable ! Ce n'est pas une première et c'est arrivé dans plusieurs pays auparavant. Le Fentanyl, cette substance dévastatrice, se volatilise comme par enchantement dans des réseaux obscurs. Oui, d'énormes quantités de Fentanyl ont tout bonnement disparu.

Farba, assommé par la fatigue, ne réagit pas, tandis qu'il continuait son monologue :

— Cette fois-ci, nous avons été mis au courant, à la suite de l'alerte mondiale sur le retrait du Fentanyl de GoldPharm, que des réseaux mafieux saisiraient à nouveau cette occasion en or pour s'emparer de quantités importantes de cette substance, en particulier dans les pays où la traçabilité des médicaments laisse à désirer. Cependant, nous ne connaissions pas précisément le pays qui serait touché par cette sordide manœuvre.

— Des mafieux tu dis ? s'étonna Farba, maintenant revivifié.

Les allées et venues des clients de l'hôtel contraignaient Arnaud à parler à voix encore plus basse, suscitant une grande attention de la part de Farba.

La conversation fut interrompue par un serveur du restaurant, un jeune homme en complet noir, arborant un badge avec son nom épinglé. Il leur demanda ce qu'ils souhaitaient prendre. Tous deux déclinèrent rapidement afin de reprendre rapidement le fil de leur discussion. Une fois que le serveur s'éloigna, Arnaud reprit le fil de la discussion :

— Ah oui où en étais-je ?

— Le réseau mafieux...Il faudrait faire attention alors. C'est du sérieux, c'est la mafia italienne ? demanda Farba soucieux de son

intégrité physique.

— Il n'y a pas qu'en Italie il y a la mafia. À mes yeux, chaque fois qu'il y a association de malfaiteurs en groupe d'intérêts occultes privés usant des moyens illicites et même de la violence, pour moi, c'est une mafia aux ramifications internationales.

— Tu as raison. Mais qui sont les personnes derrière cette disparition du Fentanyl ?

— Non nous ne savons pas encore, nous avons des soupçons mais ça ne saurait tarder. Ce qui est évident, c'est qu'il s'agit de trafiquants de toutes sortes qui se sont reconvertis vers le trafic de médicaments. Ce commerce est aussi lucratif que celui de la drogue, mais beaucoup moins risqué. Les polices ne se sentent pas aussi concernées, elles sont concentrées sur le trafic de drogue et elles y mettent beaucoup de moyens pendant que les médicaments passent facilement les frontières. Quand ces criminels sont pris la main dans le sac, ils s'en sortent avec des peines légères quel que soit le montant de la marchandise saisie.

— J'ai lu dans l'avion un article dans un journal qui titrait : « Une activité extrêmement lucrative ». L'auteur écrivait que le trafic de médicaments intéresse de plus en plus les réseaux criminels. Imagine-toi un cachet de Subutex qui vaut 2 € euros en pharmacie peut se monnayer jusqu'à 400 € dans une prison de Finlande où il est considéré comme stupéfiant. Le mode opératoire est très bien rôdé, il y a un réseau de collecteurs qui se met en place en utilisant de fausses ordonnances avec de fausses cartes de Couverture Maladie Universelle qui leur permet d'acquérir gratuitement ces produits. Ces derniers sont ensuite rassemblés auprès d'une tête de réseau bénéficiant de moyens logistiques importants pour livrer la marchandise partout dans le monde.

— Et ce n'est que le début. Les enquêteurs sont aujourd'hui confrontés à une nouvelle menace qui les inquiète grandement : le trafic de médicaments destinés au traitement du cancer. Notre organisation a mis au jour l'existence de marchés illicites où ces précieux médicaments sont vendus à des prix exorbitants, oscillant entre 1500 € et 15 000 € par boîte. Une situation qui témoigne de la sophistication croissante des groupes criminels, capables désormais de s'attaquer à des produits à forte valeur ajoutée, qu'ils acheminent vers des pays en proie à des pénuries d'approvisionnement ou dépourvus d'un système d'assurance maladie adéquat. Ce qui est encore plus alarmant, c'est que ces réseaux criminels mafieux n'hésitent pas à falsifier les médicaments anti-cancéreux, en les coupant parfois avec d'autres substances, à l'instar des pratiques observées dans le commerce de la cocaïne. À l'échelle mondiale, le chiffre d'affaires annuel engendré par ce trafic de médicaments est estimé à deux cents

milliards de dollars. Nous sommes face à un phénomène d'une ampleur colossale, en constante expansion, qui représente une menace sérieuse pour la santé publique.

— J'imagine les conséquences pour les malades désespérés qui vont se ruiner pour des anticancéreux inefficaces. Ça nous est arrivé aussi que des médecins se plaignent de la qualité de certains anticancéreux. Ils avaient constaté simplement que les malades ne perdaient pas leurs cheveux pendant la cure. Ils finissaient tous par perdre leur combat contre la maladie.

— C'est triste et criminel.

Arnaud jeta un coup d'œil à sa montre bracelet pour terminer la discussion :

— Je dois partir, un peu de repos te fera du bien, camarade. Nous nous retrouverons demain à la foire d'exposition pharmaceutique. Là-bas, nous y rencontrerons une personne qui dit détenir des informations cruciales sur cette mystérieuse disparition de Fentanyl. Il s'agit d'un ancien employé de GoldPharm qui commercialise le produit et il préfère garder l'anonymat.

— Un ancien employé de GoldPharm, tu dis ? J'ai rencontré leur patron qui m'a proposé de reprendre le produit mis en quarantaine. Je ne serais pas surpris de son implication dans la disparition du Fentanyl.

Farba partagea son inoubliable rencontre nocturne avec Fabien Laetner et cette révélation ne sembla nullement étonner Arnaud, qui possédait une connaissance approfondie de GoldPharm, tout en évitant d'entrer dans les détails concernant cette entreprise pharmaceutique.

Sans prolonger inutilement la conversation, Arnaud estima qu'il avait partagé suffisamment pour la journée et conseilla à Farba de prendre un peu de repos.

— Au fait, une dernière chose Farba. Demain, il va falloir que tu évites de te faire remarquer à la foire. Beaucoup de tes compatriotes présents dans les parages de l'exposition pourraient te reconnaître. Des lunettes et un bonnet feront l'affaire.

Farba acquiesça de la tête.

— À demain 9 heures. Repose-toi bien, l'hôtel est à nos frais.

Farba raccompagna son ami jusqu'à la porte tournante de l'hôtel qui laissait entrer le vent froid du dehors. Il demanda sans conviction d'avoir une réponse de la part d'Arnaud :

— D'où tiens-tu toutes ces informations sur ces trafics de médicaments ?

Arnaud déploya un sourire, froissant sa peau de manière à faire émerger un réseau supplémentaire de rides sur son visage :

— J'ai mes contacts, les officiels et les moins officiels. C'est un

genre de partenariat à double sens, tu vois... Mais peu importe, c'est un sacré bazar. À demain, alors !

— D'accord, je saisis !

Arnaud se volatilisa une fois que les portes tournantes automatiques de l'hôtel se furent refermées derrière lui. Farba retourna à sa chambre, l'esprit embrumé par les mystères d'Arnaud. Qui était-il vraiment ? Farba ne le connaissait que trop peu. Était-il un activiste radical, un fervent écologiste, ou un agent secret, peut-être même un agent double travaillant pour les agences de renseignement françaises ? Ces spéculations tourbillonnaient dans l'esprit de Farba, mais il ne pouvait pas se permettre de se laisser emporter par ces suppositions. Les enjeux de son voyage étaient bien trop graves. Pour l'instant, Arnaud était son unique corde jetée dans le puits sans fond de l'incertitude, un espoir dans cette obscurité oppressante.

1.

Paris Lyon

« Le mensonge donne des fleurs mais pas de fruits ».
Proverbe africain

Les nuits de sommeil paisible semblaient désormais un lointain souvenir, des étoiles éteintes dans la galaxie du repos. L'épuisement avait pris racine profondément en lui, les interrogatoires cruels, la froideur de la cellule, le voyage interminable jusqu'en Mauritanie. Au matin suivant, il s'extirpa avec peine de la douillette couette. La confusion l'assaillit encore, ses souvenirs s'étaient dispersés dans l'obscurité de la nuit. Il tarda à réaliser qu'il était toujours dans sa fuite et se trouvait dans un hôtel à Paris. Le téléphone affichait imperturbablement 9 heures et quart.

Le son de la voix de sa femme, remplie d'inquiétude dans un message vocal, le tira de sa torpeur matinale. Une douce mélodie dans cette brume épaisse.

Il se précipita pour l'appeler, mais l'émotion le submergea, nouant sa gorge et laissant ses mots prisonniers de son silence. À la place, il envoya un message vocal, feignant un moral d'acier : « Je suis bien arrivé. Ne te fais aucun souci, je suis bien installé. Bientôt, ce cauchemar sera derrière nous. Donne-moi de tes nouvelles dès que tu le pourras. Nous parlerons plus tard. »

Une hésitation, puis il ajouta, la voix soudain teintée d'urgence : « N'oublie pas d'effacer tous les messages après les avoir lus. C'est crucial. À bientôt. »

Il prévint son ami Arnaud qu'il n'arriverait pas à l'heure. Il devait le retrouver à la foire pharmaceutique, dans la salle d'exposition. Arnaud devina, à son ton, qu'il sortait tout juste du lit.

— Ne te hâte surtout pas. Le premier jour de l'exposition, tout n'est pas encore en place. Ton badge t'attend à la réception. Les participants viendront plus tard, d'ailleurs certains exposants n'ont pas encore fini leur étalage.

— J'arrive dans une heure tout au plus !

— N'oublie pas de prendre un bon petit-déjeuner avant de sortir.
Rendez-vous à l'espace 74B.

Farba quitta l'hôtel une demi-heure plus tard et se dirigea vers l'arrêt de tramway, situé à quelques rues de là. Les nuages gris enveloppaient le ciel, occultant les rayons du soleil et leur chaleur réconfortante. Des arbres dénudés, des visages blêmes et des vêtements sombres semblaient accentuer la teinte morne et délavée qui imprégnait la ville. Ce Paris hivernal, propice à la mélancolie des âmes, n'offrait guère un cadre pour remonter le moral de quelqu'un confronté à une situation aussi sombre. Ses pensées s'envolèrent vers le soleil ardent de Dakar, à l'époque où il se sentait libre et insouciant, loin des préoccupations quotidiennes. Il se revoyait flâner sur les plages de sable fin, bercé par le murmure des vagues et le cri des mouettes. L'odeur épicée des marchés et les éclats de rire de ses enfants surgissaient dans sa mémoire, lui rappelant la chaleur humaine et la joie de vivre qui baignaient chaque instant passé dans cette ville effervescente, renforçant sa détermination à résister et à ne jamais céder. « *Ala athiou, dem ba diékh*^[8]. »

D'un pas pressé, il rejoignit l'arrêt du tramway après une courte marche, espérant ainsi échapper aux morsures du vent glacial qui fouettait son visage.

Afin de se fondre dans la masse du centre des expositions, il avait arboré une panoplie d'hiver : lunettes, écharpe et bonnet, luttant contre le froid mordant de la matinée.

Le Paris Convention Centre, immense au cœur de la cité, s'étalait sur 20 hectares, ses tentacules d'exposition s'étendant à travers divers pavillons et accueillant plus de 400 entreprises. À l'accueil, Farba avait obtenu un sésame au nom de l'ONG Humanus, un laissez-passer qui ne servirait qu'à ouvrir les portes. Les vérifications de sécurité, plus strictes en ces temps de menaces terroristes, se passèrent sans encombre pour lui, le propulsant dans un hall démesuré saturé de stands. Les géants pharmaceutiques rivalisaient d'ingéniosité pour captiver l'attention des visiteurs, leur offrant une kyrielle d'opportunités. Malgré les pancartes et les bannières qui clamaient les noms des multinationales, Farba se sentait comme un naufragé dans cette forêt d'expositions. Après une consultation rapide du plan remis à l'entrée, il se dirigea vers la salle indiquée, le point de rendez-vous avec son ami Arnaud.

La salle, un cube préfabriqué où pouvaient tenir une cinquantaine d'âmes, s'élevait à l'opposé de l'entrée du grand hall. Quand il y entra, elle était déjà fourmillante de monde, une bulle d'obscurité à

l'exception de l'estrade éclairée où les orateurs se préparaient. La surprise de Farba fut monumentale lorsqu'il distingua Arnaud à la tribune, orateur en chef de la session. Plongé subitement dans le noir, Farba était aveugle à sa recherche d'une place libre, un coup du destin auquel il n'aurait pu s'attendre.

Arnaud animait une session sur l'accès aux médicaments antituberculeux de seconde ligne en Afrique, face aux situations de résistance bactérienne au traitement classique. Le traitement standard de la tuberculose consistait en une prise quotidienne d'une association d'antibiotiques pendant six mois. Malheureusement, le bacille de Koch responsable de la maladie devenait résistant dans beaucoup de cas aux traitements standards administrés à tous les malades. Des malades mouraient par manque d'accès à des thérapies plus efficaces. Les causes étaient multiples : mauvaise observance du traitement, médicaments sous-dosés ou infection par une souche multirésistante pour les moins chanceux. L'accès aux médicaments de seconde ligne, plus efficaces, était la dernière chance de survie pour les malades atteints par un *Mycobacterium* multirésistant aux antibiotiques classiques.

La session fut riche en échanges, particulièrement avec les participants qui semblaient encore animés par leur mission de sauver les malades plutôt que leurs intérêts financiers. Farba se plongea dans cette discussion, momentanément oubliant sa condition de fugitif.

Après les applaudissements discrets, la salle se vida progressivement, mais Farba resta assis à sa place. Arnaud rangea son micro, ses notes et quitta la tribune pour se diriger vers un homme assis discrètement dans un coin de la salle. Salutations échangées, il prit place à ses côtés. Pendant un court moment, Farba les observa en train de discuter et de gesticuler avant de se décider à les rejoindre.

Son nom était Éric Marco. C'était un homme grand et costaud d'une cinquantaine d'années. Le visage ovale souligné par des lunettes rondes à verres épais. Ses cheveux étaient en désordre sur sa tête volumineuse. Il portait une chemise blanche et un costume noir qui, malheureusement, faisaient ressortir les pellicules tombées sur ses épaules. Le résultat était négligé, un homme sans raffinement.

— Voici l'homme dont je t'ai parlé hier, il va nous révéler ce qu'il sait. Il a travaillé pour GoldPharm.

Lorsque Arnaud présenta Éric Marco à Farba, une rencontre empreinte d'une certaine intrigue se déroula. La poignée de main, bien que banale en apparence, dévoila un pan essentiel de la personnalité d'Éric. Molle et dénuée de fermeté, elle contrastait fortement avec les poignées de main franches et chaleureuses typiquement africaines auxquelles Farba était habitué. Ce simple geste en disait long sur

l'homme.

Le regard d'Éric fuyait brièvement le leur, et sa voix, semblable à un murmure, semblait vouloir se faire discrète. On eût dit qu'il portait un fardeau invisible, une histoire ou des expériences qui le poussaient à maintenir une certaine distance. Sa voix, à peine audible, trahissait une profonde réserve, comme si la crainte de laisser transparaître sa vulnérabilité par ses mots le hantait.

L'attitude d'Éric Marco éveillait sa curiosité. Il se demandait ce qui se cachait derrière cette réserve et ce détournement du regard. Quels événements avaient pu rendre cet individu si méfiant ? Farba était résolu à percer le mystère qui entourait Éric Marco, à révéler la véritable nature de cet homme énigmatique :

— Arnaud n'a parlé un peu de vous ! Libérez-vous, dites-nous tout ce que vous savez. Nous sommes confrontés à un nœud gordien avec cette disparition de Fentanyl, nous ne savons pas par quel bout commencer.

Après un instant d'hésitation, Marco se libéra :

— Mon entrée dans l'entreprise s'est faite alors que je n'étais encore qu'un jeune homme, fraîchement diplômé de l'université. J'ai été nommé chef du département Export-Afrique de GoldPharm, une société qui, à l'époque, appartenait à un homme nommé Frédérick Goldman. Ce dernier était bien plus qu'un simple homme d'affaires. Il se distinguait par sa philanthropie et son souci éthique en matière de commerce.

Malheureusement, l'entreprise commençait à rencontrer des difficultés financières. La santé de M. Goldman, en déclin avec l'âge, ne faisait qu'accentuer les soucis financiers qui s'accumulaient. Conscient de la situation critique, il devint impérieux pour lui d'ouvrir le capital de la société à de nouveaux actionnaires, afin de trouver des solutions pour relancer la compagnie.

C'est à ce moment-là que Fabien Laetner fit son apparition. Il était l'un des nombreux investisseurs envisagés pour l'ouverture du capital. Tout d'abord, il était perçu comme un actionnaire important parmi tant d'autres, sans que l'on puisse imaginer l'impact qu'il aurait sur notre destinée. Son arrivée était comme une pièce d'un puzzle complexe, dont les contours se dessinaient progressivement.

Monsieur Laetner était un homme d'affaires énigmatique, dont les intentions réelles restaient voilées. Son parcours professionnel et sa réputation étaient sujets à spéculations et cela attisait les rumeurs parmi les employés de l'entreprise. Certains le percevaient comme un opportuniste avide de pouvoir et de richesse, prêt à tout pour atteindre ses objectifs. D'autres, plus optimistes, voyaient en lui un sauveur potentiel, capable de redresser les finances de GoldPharm et de lui redonner sa gloire passée. Certains encore disaient qu'il n'était

qu'un prête nom d'un richissime industriel indien ou chinois qui voulait entrer dans le marché européen. Monsieur Laetner en était le cheval de Troie.

Cependant, personne ne pouvait réellement deviner la véritable nature de monsieur Laetner. Son apparence était celle d'un homme charismatique et sûr de lui, mais son regard trahissait parfois une lueur d'ombre, une part de mystère. Il était clair que ce personnage était bien plus complexe qu'il n'y paraissait.

L'arrivée de monsieur Laetner dans la vie de l'entreprise allait marquer le début d'une nouvelle ère. Personne ne pouvait se douter des bouleversements qu'il allait provoquer, ni des conséquences profondes que cela aurait sur nos vies et nos destins. L'histoire de GoldPharm et de ses employés était sur le point de prendre un tournant décisif et Fabien Laetner en serait le catalyseur.

— Comment est-il arrivé à posséder GoldPharm ? interrogea Arnaud.

— Au fil du temps, Fabien Laetner s'empara du pouvoir de façon insidieuse, devenant peu à peu le seul maître à bord de GoldPharm. Ses manœuvres étaient d'une discrétion telle que personne ne pouvait prédire les conséquences dévastatrices qu'elles engendreraient. Il commença par racheter subrepticement les parts détenues par les autres actionnaires de l'entreprise, mettant ainsi en marche un plan visant à évincer complètement M. Goldman et sa famille de leur propre entreprise. Une fois cette prise de contrôle accomplie, il n'y avait plus personne en mesure de l'arrêter.

Monsieur Laetner, tel un prédateur implacable, élimina méthodiquement tous les autres actionnaires et cadres supérieurs de GoldPharm. Sa soif de pouvoir était insatiable, sa détermination à remodeler l'entreprise selon sa vision était sans limites. Pour ce faire, il décida de vendre tous les actifs de l'entreprise, y compris la précieuse usine de production en Belgique, qui était le symbole de la fierté et de la qualité de GoldPharm. Dans une volonté de sous-traiter la fabrication en Asie, il sacrifia l'héritage de l'entreprise sur l'autel des profits.

Les conséquences de cette décision furent dévastatrices. Fabien Laetner licencia presque la totalité du personnel de la production, réduisant GoldPharm à une coquille vide, à une entité réduite à sa plus simple expression : un simple bureau, perdu dans un appartement bruxellois. Toute la production avait été externalisée. Les temps étaient durs et nous en fûmes les témoins privilégiés.

Dans le département Export-Afrique, qui était autrefois florissant, nous n'étions plus que deux : moi et une assistante. L'Afrique était devenu notre unique marché, puisque les contrôles sont moins stricts et les normes de qualité basses. C'était le dernier bastion de

GoldPharm.

C'était une époque sombre de ma vie à GoldPharm, mais nous étions convaincus que la lumière finirait par percer les nuages.

— Si comme vous le dites, GoldPharm est une coquille vide, sans usine, dans quels pays étaient fabriqués vos médicaments ? demanda Farba.

— Bof, un peu partout en Asie, nos bureaux sont à Bruxelles et c'est cette adresse qui figure sur l'emballage des médicaments. Je vous l'ai dit, GoldPharm n'a plus d'usine depuis sa venue, nous contractons avec des façonneurs au meilleur prix. Il a vendu les machines, les bâtiments et tout le foncier de GoldPharm à coup de centaines de millions.

— Venons-en au Fentanyl...dit Farba.

Marco inspira profondément avant de poursuivre :

— Le Fentanyl..., c'est un de nos fabricants en Inde qui en avait produit en grandes quantités, initialement destinés pour des pays Européens et américains. L'usine avait perdu sa certification avec la FDA^[9] des États-Unis après une inspection de Bonnes Pratiques de Fabrication. Les inspecteurs avaient décelé des problèmes dans la production de Fentanyl. L'usine s'est tournée vers GoldPharm pour le commercialiser dans des pays dont la réglementation est moins contraignante ou qui sont incapables de contrôler la qualité. Nous en avons commandé une partie et ils nous les ont emballés avec notre label. Toute la production devait être normalement détruite vu que la qualité n'y était pas. La dose efficace et la dose létale étant très étroite, il n'était pas question pour un laboratoire sérieux d'acheter la production. Fabien Laetner, un homme d'affaires qui n'a aucune éthique, a récupéré le stock au nom de GoldPharm puis falsifié les documents pour le proposer à la vente dans les pays sous-développés où les hôpitaux qui font des appels d'offres et toutes les structures qui n'avaient pas les capacités techniques de contrôler la qualité.

Farba regardait Marco parler avec une légèreté déconcertante compte tenu de la gravité des faits. Lui n'était pas un homme d'affaires, il était aussi un professionnel de la santé assermenté qui n'avait rien fait pour dénoncer les fraudes de GoldPharm dans ses basses manœuvres pendant qu'il y était encore.

Farba, sans trace d'émotion ou de désapprobation le relançait :

— Dites-nous, c'est en France que l'on a découvert le problème de qualité. Le Fentanyl de GoldPharm a-t-il été disponible en France comme dans mon pays ?

— Non pas exactement, le Fonds Global Santé qui finance les programmes de santé dans les pays africains exige que les pays contrôlent les produits. Le Niger a voulu tester les produits en envoyant des échantillons dans un laboratoire indépendant en France.

Les autres pays n'ont pas voulu reconnaître les limites techniques de leurs laboratoires nationaux. Le laboratoire indépendant français contracté par le Niger, compte tenu de la gravité de la menace, a transmis les résultats d'analyses à l'Agence Sanitaire Française des Médicaments même s'il n'était pas l'ordonnateur.

Financièrement, c'était une excellente affaire pour la compagnie, des millions d'euros de chiffre d'affaires. Cela nous changeait du paracétamol et de l'aspirine qu'on avait l'habitude de vendre. Il y a peu de laboratoires capables de fournir du Fentanyl et la demande était plus forte que l'offre.

Pendant qu'ils discutaient, une dame entra pour préparer la salle pour la prochaine séance prévue dans quinze minutes. Ce qui ne dérangerait pas outre mesure Marco qui continua de plus belle à déballer sur son ancien employeur. Arnaud avait les oreilles rouges. Ce qu'il avait entendu lui hérissait les poils. Néanmoins, il garda son calme quand il demanda :

— Au Sénégal, tu es au courant que le stock de Fentanyl a disparu. Nous pensons que Fabien Laetner, ton ancien patron est impliqué.

— Je n'en suis pas sûr à cent pour cent, mais Fabien avait des fréquentations louches. Je ne voulais pas avoir affaire à ces gens. J'ai su plus tard que c'étaient des trafiquants de pilules sédatives comme le Lexomil. C'était beaucoup plus lucratif, pas besoin de licence ou d'autorisation et si tu te fais « choper » les peines sont très légères. Il s'agit de médicaments et pas de drogues dures selon la réglementation.

— D'où venaient ses clients et fournisseurs ? interrogea Farba.

— Ça en revanche je n'en sais rien, c'est sur internet que les commandes se font sur le darknet, où l'on vend tout ce qui est illégal. Les commandes sont expédiées dans les maisons par courrier postal bien dissimulées dans des objets pour faire diversion.

Prenant conscience de l'incompréhension qui se lisait sur les visages de ses interlocuteurs face au concept du darknet, Marco se sentit investi d'une fierté indomptable et s'élança avec assurance dans une série d'explications éclairantes.

— Le darknet, c'est un internet anonyme, c'est-à-dire que les adresses ne sont pas dévoilées publiquement et les utilisateurs peuvent donc communiquer sans grande crainte d'immixtion de la part de gouvernements ou d'entreprises. Pour ces raisons, les darknets sont souvent associés à la communication de type dissidence politique et aux activités illégales comme la cybercriminalité. Le darknet, cet univers secret de l'internet, évoque une dimension mystérieuse et obscure où les règles de la société en surface semblaient ne plus s'appliquer. Cependant, le darknet est aussi un territoire de tous les

dangers, une terre fertile pour les activités illégales et les âmes corrompues.

— Revenons au Sénégal, où le stock que nous avions fait retirer a disparu comme par enchantement du pays. Nous sommes curieux de savoir ce qui s'est passé ?

— C'était sans doute pour Fabien un problème qu'il fallait transformer en aubaine. Le Fentanyl étant très contrôlé, il ne pouvait pas avoir une opportunité pareille, une si grosse quantité à vendre dans le marché nord-américain. Il y gagnait doublement, d'abord il évitait les pertes et revendait au prix fort aux trafiquants des médicaments déclarés comme détruits. Fabien a fait remplacer les flacons de poudre Fentanyl par l'ampicilline périmé, je ne connais pas le mode opératoire mais il y a eu des complicités dans le pays. Des gens haut placés ont permis la substitution la veille.

— Où se trouve le stock détourné ? interrogea Farba.

— Il est certain que les produits illicitement détournés ont emprunté un itinéraire bien défini, partant du Sénégal à destination du Maroc, bénéficiant ainsi de documents administratifs en règle délivrés par les autorités compétentes. Dans cette affaire, les camions marocains, qui transportent habituellement des marchandises à destination du Sénégal, ne reviennent pas les mains vides dans leur pays d'origine. En effet, l'un de ces camions a pris en charge les produits illicitement acheminés depuis le Sénégal pour les livrer au Maroc.

Une fois au Maroc, le passage de la Méditerranée s'effectue rapidement, que ce soit à l'aide des vedettes rapides « go fast », usuellement utilisées pour le trafic de haschich, ou par le biais d'un ferry à destination de l'Espagne. De là, ces produits se sont dispersés à travers la France, se propageant rapidement dans le monde entier, notamment aux États-Unis, où cette drogue engendre des ravages dans les rues de certaines grandes villes.

— As-tu les preuves de ce que tu avances ? demanda Farba.

Un regard significatif s'échangea entre Éric Marco et Arnaud, semblant communiquer silencieusement le message suivant : demande à ton ami Arnaud. Cette brève mais éloquente expression oculaire témoignait d'une certaine entente préalable entre Éric Marco et Arnaud, suggérant que Farba devrait s'adresser à ce dernier pour obtenir des éclaircissements. C'était comme si les mots se dissimulaient derrière les regards, suggérant une histoire profonde et complexe qui se déroulait dans les coulisses de leur relation.

— Effectivement, il m'a envoyé un courriel tout à l'heure. Je n'ai pas eu le temps de fouiller les documents. Je te l'ai envoyé je ne m'y connais pas trop en informatique.

— Ah ! ah ! ah... Éric gloussa avec un mouvement saccadé de

tout son corps.

Farba trouva ce rire déplacé compte-tenu de la gravité des propos qu'il venait de tenir. Il s'arrêta de glousser et reprit sa retenue.

— Faites vite alors, le lien de téléchargement va expirer dans la journée. Il est essentiel qu'il ne tombe pas entre de mauvaises mains, car il renferme une mine d'informations confidentielles. Avant de partir, j'ai consciencieusement rassemblé des centaines de courriels et de documents. Je suis convaincu que vous saurez les exploiter avec une expertise supérieure à la mienne. Parmi ces précieux fichiers, vous trouverez également les documents administratifs du Sénégal, des éléments essentiels qui ont permis de faciliter le transport du Fentanyl et de franchir les frontières en toute discrétion.

Pendant qu'ils continuaient la discussion, des personnes prenaient progressivement place dans la salle. La session suivante allait bientôt débiter. Il était temps pour Marco de prendre congé. Il se leva rapidement et du haut de sa grande taille, il termina par :

— Bonne chance, dans ce monde de pourris. Éliminez ce cancrelat, c'est un dangereux criminel. Et n'oubliez pas que le lien de téléchargement des documents expire bientôt.

Il baissa la tête, replaça ses lunettes rondes et prit le chemin de la sortie de la salle, laissant Farba et Arnaud toujours scotchés et abasourdis par ce récit.

À son départ, Farba sortit son smartphone et arrêta l'enregistreur sonore qui était en état de marche.

— Tu l'as enregistré, tu sais que c'est illégal au moins, avertit Arnaud.

— Ouais, c'est un moindre mal après tout ce qu'il fait de sale et ça pourra toujours nous servir. Envoie-moi le lien qu'il t'a envoyé, puisque tu sembles ne pas trop t'y connaître.

— Tu peux compter sur moi.

La petite salle continuait de se remplir, signe qu'il était temps de prendre la tangente. Farba savait qu'il devait se faire discret, le risque de tomber sur des connaissances venues pour la foire médicale était bien réel. Heureusement, son bonnet, ses lunettes de soleil et son écharpe lui fournissaient un avantage précieux pour éviter d'être repéré. D'un geste concerté, ils se sont éclipsés de leurs sièges, émergeant de la pénombre de la salle pour se faufiler dans les allées lumineuses du hall. Alors qu'ils se frayaient un chemin, leurs regards croisèrent brièvement celui de Marco à son stand. Il conversait avec les visiteurs, tout semblait normal, comme si de rien n'était.

— Pourquoi fait-il tout ça ? demanda Farba.

Arnaud, pendant qu'ils marchaient dans l'allée, évitant d'autres visiteurs qui venaient en contre-sens de l'allée, répondit en haussant les épaules :

— À mon avis, Marco cherche à se donner une satisfaction morale, mais il ne fait aucun doute que la vengeance est également en jeu. Après des années d'oppression et d'humiliation de la part de Fabien, Marco voit ici l'occasion de régler ses comptes et, par extension, d'éliminer un rival potentiel sur le marché. La vengeance peut être un mets exquis lorsqu'on le déguste avec finesse et intelligence. Cependant, il convient de réfléchir aux conséquences profondes de nos actes et de considérer si ce goût amer qui résulte de l'exercice de la vengeance ne laisse pas de traces indélébiles sur notre propre être. Sans compter le fait qu'il a participé honteusement à de basses besognes. Mais enfin, il se prend pour un lanceur d'alerte.

Les deux amis arrivèrent au stand de l'ONG d'Arnaud « Humanus » situé dans un recoin de la foire, à l'extrémité du hall, très peu fréquenté par les visiteurs. Il n'y avait pas grand monde, quelques personnes perdues dans l'immense hall venaient visiter avec curiosité et étonnement le stand burlesque altermondialiste dans cet environnement capitaliste. On pouvait raisonnablement se demander par quel stratagème, ils avaient pu obtenir un emplacement dans ce temple des « big pharma ». Une organisation qui avait pour principale activité de dénoncer les travers de ces multinationales pharmaceutiques. Le kiosque coûtait moins d'argent, raison pour laquelle l'ONG avait opté pour ce choix, il n'avait rien de financier à gagner.

La présence de Farba, en ces lieux, ne dura que quelques minutes, le temps pour Arnaud de déballer quelques cartons de prospectus et de faire quelques arrangements pour rendre plus présentable son exposition.

Arnaud venait de recevoir un message sur son téléphone, quand subitement, il abandonna son kiosque en le laissant ouvert pour les visiteurs qui voulaient se servir en poster et brochures :

— C'est du self-service, ironisa-t-il avec le sourire. Allons voir quelque chose, en tirant le bras de Farba.

Après quelques minutes de marche en se faufilant dans la foule des allées du hall, ils se retrouvèrent en plein milieu de la foule visiteurs.

— Tiens, regarde là-bas ! fit Arnaud indiquant la direction à observer d'un signe de la tête.

Farba aperçut, à une trentaine de mètres droit devant eux, l'emplacement de GoldPharm avec son logo jaune poussin flanqué dans un drapeau qui surplombe l'espace.

— Regarde bien qui est à l'intérieur, reprit Arnaud.

Farba ne vit rien de particulier, il y avait bien une foule de personnes d'origine africaine. C'était compréhensible, GoldPharm avait comme marché principal les pays de l'Afrique subsaharienne.

— Regarde le gars en costume jaune citron.

— Ah oui... C'est bien c'est lui !

Farba reconnut l'inoubliable Fabien Lucifer, sapé comme un clown et très sollicité, qui s'affairait avec ses hôtes africains. Il y avait apparemment un cocktail en l'honneur de ses visiteurs en grande majorité des africains.

— Et ce n'est pas tout regarde bien.

Arnaud l'intriguait encore plus, lui qui en avait assez vu pour la journée. Farba d'une vox légèrement nerveuse demanda :

— Qui y a-t-il encore à voir ?

— Observe attentivement les convives, il y a une autre personne qui doit susciter ton intérêt, souligne-t-il.

Farba avait du mal à détacher son regard de Fabien Laetner, son visiteur nocturne, qui lui avait porté un très lourd préjudice. Ils étaient tous les deux immobiles dans l'allée et gênaient quelque peu la mobilité des visiteurs qui étaient obligés de les contourner pour continuer leur progression. Loin de la scène, Farba se trouvait dans l'incapacité de dévisager quelqu'un à cette distance, d'autant plus avec les lunettes de soleil qui limitaient son acuité visuelle.

Soudain, tel un éclair transperce le ciel obscur, l'homme dont Arnaud faisait mention apparut sous ses yeux ébahis.

— Ce n'est pas possible, c'est le professeur Diallo que je vois là ! cria Farba.

Le directeur de l'agence du médicament était bien là. Très à l'aise donnant des poignées de mains chaleureuses par-ci, par-là, une tasse de café à la main gauche. Farba, désarçonné, avait voulu prendre encore de la distance, reculant de quelques pas. Mais c'était inutile, il était assez éloigné pour ne pas se faire remarquer.

— Qu'est-ce qu'il fait là ? se demanda-t-il.

Il se rendit bien compte de sa naïveté, de sa confiance facile donnée à son professeur. Lui, qui semblait ne pas connaître le directeur de GoldPharm. Son comportement montrait qu'il ne se souciait pas de ses collègues en mal à la justice dans une affaire de Fentanyl. Pire, il ne se souciait pas de ses compatriotes qui faisaient présentement face à une pénurie d'anesthésiques.

— Le lâche ! Même quand on croit avoir tout vu, tout entendu, la vie nous réserve toujours des enseignements tout au long de notre existence. C'est bon, Arnaud. Nous pouvons partir, nous bloquons le passage. J'en ai assez vu pour aujourd'hui. Je vais retourner à l'hôtel pour voir les documents d'Éric Marco.

*

*

*

Dans l'intimité de sa chambre d'hôtel, Farba, assis devant son ordinateur portable, appela sa femme, tandis que la télévision annonçait les prochaines grèves des syndicats sur l'allongement de

l'âge de la retraite. Les nouvelles du pays n'étaient pas bonnes, mais à travers la ligne téléphonique, la douce voix de sa femme se déversa tel une source apaisante, baignant son être tourmenté :

— Je souhaite ardemment que tout se déroule sans encombre en France. Aujourd'hui était le jour où tu devais te rendre à la gendarmerie. Jusqu'à présent, personne n'est au courant de ton départ. Je crains, il ne faudra que peu de temps avant qu'ils ne remarquent ton absence.

— La gendarmerie ne saurait tarder à se lancer à ma recherche mais quoiqu'il arrive ne dit rien.

— Wagane et Latyr sont bien rentrés à Dakar. Ils demandent de tes nouvelles. Ils ont essayé plusieurs fois de te joindre à ton auberge en Mauritanie sans succès, m'ont-ils dit. Ils sont au courant que tu as quitté l'endroit. Ils sont inquiets pour toi.

— Eux aussi, laisse-les dans le flou. Je les recontacterai le moment venu.

Un court instant, la discussion s'arrêta comme s'ils n'avaient rien à dire, Farba tenta d'étouffer cette tristesse :

— Parlons de choses positives... Aujourd'hui j'ai rencontré une personne qui va beaucoup nous aider dans ma recherche. Il faut qu'on garde espoir.

— Gardons espoir, Dieu nous viendra en aide. J'oubliais, l'avocat et Ndofen essayent de te joindre. Je ne sais plus quoi leur dire.

— Garde le silence à mon sujet, souviens-toi que tu ignores où je me trouve.

Les nouvelles n'étaient pas bonnes et la discussion ne faisait qu'accentuer leur tristesse. Chacun aspirait simplement à entendre la voix de l'autre, une présence qui les rassurait d'une certaine manière. Son objectif était d'apaiser sa femme quant à sa situation à l'étranger et de lui faire espérer un retour triomphant dans son pays bien-aimé.

Le téléchargement des documents de Marco avait pris un temps considérable. Les fichiers étaient d'un volume imposant, la connexion à l'hôtel n'était guère à la hauteur. Ces dossiers renfermaient une multitude de fichiers par pays, qui retraçaient les activités illégales de GoldPharm. Marco avait dû préparer son plan avec minutie pendant des années.

De véritables crimes pharmaceutiques avaient été recueillis et soigneusement conservés : trafic de médicaments contrefaits, diffusion de fausses informations thérapeutiques, manipulation des rapports d'essais cliniques avec la complicité de chercheurs malhonnêtes, et fabrication de faux certificats de bioéquivalence. Ils reconditionnaient également des médicaments acquis quelques mois avant leur date de péremption, en leur attribuant une nouvelle date d'expiration. Avec l'introduction du Fentanyl dans leur pipeline, ils étaient passés à la

vitesse supérieure en s'impliquant dans le trafic de stupéfiants.

Le dossier électronique était un véritable dédale de milliers de documents : copies de correspondances, documents administratifs du ministère de la Santé, copies de passeports. Éric Marco avait sauvegardé tous ses courriels et documents des dix dernières années, voire davantage. Habituellement, les entreprises suppriment les données plus anciennes de leurs serveurs pour libérer de l'espace.

La quantité de documents était bien trop importante pour que Farba puisse s'en occuper seul. Un tel travail lui aurait pris au moins un mois pour tout examiner en détail et le temps était son ennemi. Il décida donc de solliciter l'aide d'Arnaud, à qui il envoya les documents, espérant qu'il puisse trouver de l'assistance pour trier et analyser cette montagne d'informations. Pour mettre les atouts de son côté, il appela Mamby, son ami du journal « Avenir » pour lui confier ces documents. Ce dernier ne décrocha pas son téléphone du premier coup, il insista pour que celui-ci prit enfin son téléphone :

— Allo, Mamby ? C'est Farba, de l'agence du médicament.

— Ah oui, chuchota-t-il. Comment vas-tu, docteur ?

— Je ne sais pas trop mais ça pourrait aller mieux.

— Je suis actuellement en réunion de rédaction, mais patiente un instant que je quitte de la salle.

Après quelques secondes de silence, Mamby reprit la conversation :

— C'est bon, nous pouvons parler, je t'écoute.

— Je t'appelle pour que tu me donnes un coup de main. J'ai à ma disposition une grande quantité de documents confidentiels sur des crimes pharmaceutiques de GoldPharm et certains nous intéressent particulièrement. Ils sont relatifs à la disparition du Fentanyl au Sénégal. Personnellement, c'est le dossier du Fentanyl qui m'a valu de répondre devant la justice qui m'intéresse. Après, tu pourras creuser sur les autres abominations de ce laboratoire en Afrique. Il n'en manquera pas.

— Tu peux compter sur moi. Tu peux me les faire parvenir à la rédaction ou si tu préfères je peux récupérer ces documents. Ne t'inquiète pas ! Je ne divulgue pas mes sources. Bien sûr si tu es toujours à Dakar.

Farba feignit de n'avoir pas entendu la raillerie de Mamby.

— Je peux t'envoyer un lien de téléchargement où tu pourras accéder aux dossiers, ce sera plus simple comme ça.

— Ok, fais comme tu veux. Une dernière chose, d'après les informations vous ne vous êtes pas présenté à la gendarmerie comme le juge l'avait demandé et de source sûre, il y a un avis de recherche qui va être lancé contre toi dans la journée ou demain au plus tard. Je peux connaître le motif ?

Farba se sentit offusqué :

— Mamby, je te remercie pour l'information. Je n'y suis pour rien dans cette histoire. Peut-être qu'il y a eu négligence de ma part mais je n'ai pas le temps de te répondre.

— Bon d'accord, je m'arrête là puisque tu ne veux pas répondre. J'attends les documents par courriel ! Je dois retourner à la réunion. Nous devons alerter l'opinion publique de la crise sanitaire qui se profile avec la pénurie de Fentanyl dans ce pays. En ce qui concerne tes documents, j'ai une équipe de confiance qui pourra m'aider à les épilucher.

— D'accord, je compte sur toi, c'est une affaire de grande corruption. Tu tiens là l'article qui pourrait marquer ta carrière, renchérit Farba pour le motiver encore plus.

Depuis la fenêtre de sa chambre d'hôtel, Farba observait la ville de Paris, ses yeux se perdant parmi les toits alors que la nuit s'installait lentement, drapant la ville dans son manteau hivernal. Après de longues heures d'attente, le téléchargement des documents touchait enfin à sa fin. Il déclencha la machine à café avant de se plonger dans son écran. Avec une détermination sans faille, il s'apprêtait à explorer les archives de GoldPharm. Sa principale préoccupation était de rester éveillé pour scruter minutieusement les documents d'Éric Marco.

Face à son écran, il s'apprêtait à plonger dans un océan de correspondances internes, de notes confidentielles, de pièces comptables et de comptes rendus de réunions. La recherche par mots-clés lui permettait d'extraire les documents pertinents, réduisant ainsi considérablement leur nombre. En tapant les mots-clés « Fentanyl », « Sénégal » et « agence médicament », l'ordinateur afficha une liste de fichiers parmi lesquels figuraient des autorisations portant l'en-tête de l'agence du médicament, ainsi que des courriels émis ou reçus par celle-ci.

Le temps s'écoulait, les minutes filaient puis les heures s'envolaient. La caféine imprégnait peu à peu l'organisme de Farba, tandis que ses yeux se fatiguaient devant l'ampleur des documents à examiner. Bien que de nombreuses informations incriminaient GoldPharm, rien ne permettait de le disculper. Il s'accorda une dernière heure, accompagnée d'une ultime tasse de café, espérant trouver dans ces documents quelque chose de plus stimulant que la caféine, afin de pouvoir rester éveillé toute la nuit.

Pendant que les fichiers défilaient sur son écran, un document administratif attira soudain son attention. Farba y reconnut sa propre signature, apposée sur un document de l'agence du médicament portant le titre « Autorisation d'exportation de Fentanyl ». Il se souvenait d'avoir signé ce document lorsqu'il assurait l'intérim du directeur. La date concordait et, en bas de page, se trouvait bel et bien

sa signature. Une douche froide ! Estomaqué, il ne parvenait pas à se remémorer avoir eu ce document entre les mains, mais il ne pouvait nier l'évidence de sa propre signature. D'un geste lent et naturel, il passa sa paume sur son visage, comme pour se réveiller. Il ne faisait aucun doute que cette signature était bien la sienne. « Pourvu que Mamby ne tombe jamais sur ce document », pria-t-il intérieurement.

Il ne fallut pas attendre longtemps pour qu'il reçoive un message de Mamby avec le document en référence joint. Il demandait à Farba de le contacter dès que possible. Ce qu'il fit sans attendre :

— Bonsoir docteur, tu n'es pas encore au lit ? demanda-t-il d'une voix exténuée.

— J'ai vu ce courrier concernant le document d'autorisation d'exportation....

Mamby le coupa net :

— Oui, il me semble que vous l'avez signé durant votre période d'intérim du directeur de l'agence. Avez-vous une explication à donner ?

— Je ne comprends pas, je n'ai pas souvenir de ce document. C'est un faux ! se défendit Farba.

— En tout cas, il ne faudrait pas que cela tombe entre les mains de la justice. Ce n'est pas bon pour toi. Mais ...Je crois en ton innocence.

Farba sursauta de sa chaise :

— Ah oui comment ça, tu me crois innocent ? demanda Farba.

Il était soulagé qu'il ne refasse pas les gros titres des journaux papier et de la presse en ligne.

— En faisant bien attention dans les documents, cette autorisation a été envoyée à un certain Fabien Laetner de GoldPharm en Belgique au moment où l'alerte a été lancée, en pleine controverse médiatique.

— Je peux savoir qui a envoyé ce document ?

— Tu ne devineras jamais.... Madame Fall l'assistante du professeur Diallo directeur de l'agence.

— Non ce n'est pas vrai ! dit Farba ahuri.

— Tiens-toi bien, le directeur lui-même est impliqué dans cette affaire. Observe attentivement les adresses des courriels, il a été mis en copie tandis que tu as été exclu de cette correspondance. Normalement, tu devrais être informé de toute communication te concernant. J'ai également cherché des échanges entre toi et GoldPharm, mais il n'y en avait aucun, à l'exception d'une réunion visant à convoquer les représentants du laboratoire afin de décider du retrait total des stocks du pays. Et l'histoire ne s'arrête pas là, nous avons retracé toutes les correspondances révélant de généreux cadeaux de la part de GoldPharm au professeur et à d'autres

personnalités du pays.

Mamby et Farba passèrent un bon moment à échanger sur leurs découvertes. Dans cette multitude de documents, Mamby fit une découverte d'une importance capitale. Il mit la main sur des échanges préliminaires concernant une rencontre d'une extrême gravité. Un événement d'une importance capitale était sur le point de se produire. Une réunion prévue dans les deux jours à Lyon, en France, entre le professeur, Fabien Laetner et un individu énigmatique répondant au nom de Mukesh Kapoor. Le caractère imminent de cet événement leur dictait qu'il ne pouvait être subi passivement, mais qu'il devait être anticipé avec le plus grand sérieux. Ainsi, il devenait impératif d'éclaircir le rôle exact de Mukesh Kapoor, cet homme avec qui le Professeur et Fabien Laetner avaient rendez-vous à Lyon, au cœur même d'une centrale d'achat spécialisée dans l'exportation de médicaments.

Pour tous les deux, la messe était dite, rien ne pouvait plus disculper le Professeur Diallo dans ce complot. Leur complicité était trop évidente, alors qu'il prétendait ne pas bien connaître GoldPharm. Il était parfaitement au courant des agissements de Fabien Laetner.

Mamby était aussi excité que Farba. Le journaliste, perché sur son nuage, réfléchissait déjà à la publication de son article et l'impact qu'il aura. Il exigeait désormais un journal plus prestigieux que l'Avenir, qui n'avait qu'une portée locale. Mamby songeait à New Africa Magazine, au Monde ou à Médiapart et pourquoi pas à traduire son article en anglais et à le diffuser sur un grand site en ligne. Sans avoir encore écrit une seule ligne de son article, Mamby rêvait déjà du prix Pulitzer sans l'exprimer ouvertement. Mais Farba le ramena à la réalité. Il devait rester lucide tant que les coupables n'étaient pas arrêtés.

Mamby et Farba poursuivirent leurs échanges pendant plus d'une heure, tard dans la nuit, avant de se donner rendez-vous ultérieurement.

Malgré l'heure tardive, Farba n'hésita pas à réveiller Arnaud pour lui faire part de ses découvertes. Arnaud était particulièrement intrigué par Mukesh Kapoor et le rendez-vous de Lyon. Il allait aussi mener sa petite enquête sur cette personne.

Peu de temps après avoir raccroché, avant qu'il ne soit trop tard, Farba n'hésita pas à appeler sa femme pour lui rendre compte :

— Bonjour chérie, désolé de ne pas t'avoir appelée plus tôt, avec le décalage horaire...

— Non, ce n'est pas grave. L'important est que les choses se dénouent.

— Comment vont les enfants ?

— Ils vont bien. Ils te demandent. Je leur ai dit que tu partais tôt et que tu rentrais tard, quand ils sont déjà au lit.

— Ne t'inquiète pas, tout rentrera bientôt dans l'ordre. Je ne peux pas t'en dire plus, mais ne fais confiance à personne !

— Au fait, j'ai reçu un appel de la gendarmerie. Tu as jusqu'à demain pour te présenter, ils vont certainement lancer un avis de recherche.

— Ne t'en préoccupe pas. Je reviendrai quand j'aurai toutes les preuves de mon innocence. J'ai des informations qui démontrent l'implication du directeur, de sa secrétaire et du conseiller technique dans cette magouille. Une fausse autorisation a été utilisée dans le système douanier pour faire sortir le Fentanyl du pays en toute légalité. Reste à savoir comment les produits ont été récupérés de l'entrepôt. Ce que nous savons, c'est que le jour de la substitution, Ndofen Ndiaye, le chef de l'entrepôt, avait un souci avec le vigile qui devait se rendre dans son village en raison de la maladie de sa mère.

La communication terminée, Farba se sentit léger comme une plume. Un fardeau oppressant semblait sur le point de s'envoler, mais il était encore trop tôt pour crier victoire. Avant de se plonger dans son lit, son téléphone portable reçu un dernier message d'Arnaud : « Rendez-vous après-demain à 9h30 à la gare de Lyon à Paris. Il faut savoir ce qui se trame à Lyon.

1. Avis de recherche

« Le brave n'a pas pris la fuite, il est parti chercher du renfort ».
Citation sénégalaise

À Dakar, l'affaire du Fentanyl, une histoire qui n'en finissait pas, continuait de tenir le devant de la scène, monopolisant les gros titres des journaux. Elle alimentait les conversations dans les familles, au bureau, sur les marchés, bref, partout où se réunissaient les gens. La mystérieuse disparition de l'un des protagonistes clés, Farba, avait injecté une nouvelle dose de passion dans cette affaire déjà épineuse.

Dès le début, les réseaux sociaux avaient été submergés par un flot incessant d'informations, propageant les moindres détails à la vitesse de l'éclair. Chacun y allait de son propre jugement. Certains, d'un ton catégorique, affirmaient que les deux jeunes sont coupables, soutenant même que la fuite de l'un d'entre eux équivaut à un aveu de culpabilité.

Toutefois, d'autres observateurs, plus prudents, défendaient une perspective bien différente. Pour eux, il est tout à fait plausible qu'ils soient innocents, à moins d'être d'une incroyable imprudence pour se mêler à une telle substance et ils n'étaient que des boucs émissaires. Les véritables coupables se tapissaient dans l'ombre. Cette affaire avait évolué pour devenir l'équivalent moderne et tropical de l'affaire Dreyfus, enserrée dans un débat qui ne semblait jamais s'éteindre.

Les chancelleries des États-Unis et du Canada, deux pays durement touchés par la toxicomanie liée au Fentanyl, surveillaient de près cette affaire. Elles sollicitaient des rapports réguliers sur l'évolution du dossier, reflétant ainsi l'ampleur de son impact.

L'ambassade de Mauritanie, quant à elle, s'était trouvée dans l'embarras quand elle avait d'abord affirmé qu'une enquête était en cours pour confirmer ou infirmer la présence de Monsieur Farba Sarr sur son sol. La confirmation officielle arriva un jour plus tard par le biais d'un communiqué officiel signalant son passage à Diama et à l'auberge du Ténéré.

* *
*

Ce matin-là, à 6 heures, les gendarmes vinrent frapper à la porte de la résidence de Farba. C'était l'heure légale à laquelle les forces de l'ordre étaient autorisées à procéder à des perquisitions domiciliaires. Il semblait évident qu'ils avaient surveillé discrètement la maison pendant la nuit.

Les enfants, encore engourdis par le sommeil, s'éveillaient lentement, tandis qu'Arame s'appliquait dans sa routine matinale de maîtresse de maison, préparant ses enfants pour une nouvelle journée d'école.

Le petit-déjeuner était prêt et les enfants attablés quand la sonnerie de la porte retentit suivit de coups répétés et d'une voix hurlante qui répétait :

— Ouvrez, c'est la gendarmerie !

De là où ils se trouvaient, les enfants pouvaient voir leur mère tentant de retenir les gendarmes derrière la porte entrouverte, répétant avec anxiété : « Je ne sais pas où il est ».

L'irruption des gendarmes à l'intérieur de la maison, terrorisa les enfants, réveillant le traumatisme en dormance. Ils étaient trois gendarmes en civil qui forcèrent le passage, fouillèrent la maison de fond en comble pour dénicher l'absent dans tous les recoins de la demeure, ouvrirent le plus petit tiroir comme s'il cherchaient d'autres indices à défaut de trouver la personne qu'ils recherchaient.

Après une demi-heure, les gendarmes se trouvèrent tous dans l'espace familial du rez-de-chaussée haletant devant des enfants effrayés. Puis l'un d'eux se dirigea vers les enfants à table, qui avaient suspendu toute activité, pour leur demander sur un ton faussement gentil :

— Vous savez où est votre père ? C'est pour son bien qu'on le cherche. Dites-moi, votre père vous parlé récemment au téléphone ? Où est-ce qu'il se trouve ? Je vous donnerai des bonbons pour la récréation à l'école.

— Les enfants ne pipèrent mot, ils étaient jeunes mais ils avaient bien conscience que ces personnes ne voulaient pas du bien à leur cher papa.

— Laissez-les tranquilles ! cria la maman.

Découragés, les trois gendarmes demandèrent à Arame de les

suivre :

— Avez-vous un mandat d'arrêt ?

— Nous n'en avons pas besoin, c'est une convocation à la section de recherche, vous devez nous suivre.

— Montrez-moi la convocation demanda-t-elle sèchement.

L'un des gendarmes sortit du fond de sa poche un bout de papier froissé.

— Et mes enfants, je ne peux pas les laissez tous seuls, la bonne n'est pas encore arrivée.

— Confiez-les à votre voisine, débrouillez-vous, vous devez venir sur le champ !

L'un des gendarmes, plu âgé, assurément le chef, fit preuve de compassion envers cette dame et ses enfants qui les regardaient ce triste spectacle.

— Bon, quand la femme de maison arrivera, rendez-vous à la section de recherche. Vous, au moins vous n'allez pas abandonner vos enfants.

Les enfants virent les gendarmes quitter la maison, honteux de leur geste malavisé, honteux d'avoir créé un tel boucan si tôt le matin, pour finalement ne saisir qu'un téléphone sous le regard de ces enfants traumatisés, pour rien.

Lorsque leur voiture démarra, le ciel s'était éclairci davantage. La mère, encore sous le choc, tremblait de nervosité. Les tasses de chocolat avaient refroidi et les appétits étaient perdus.

De manière synchronisée, une scène similaire se déroulait dans la maison des grands-parents, mais ces derniers, ne se sont pas laissés intimider. Ils ont riposté avec véhémence en utilisant leur langue, les qualifiant de tous les noms d'oiseaux. Les gendarmes semblaient peut-être complaisants ou peut-être étaient-ils paralysés par l'âge avancé de ce vieux couple. Malgré tout, ils quittèrent la maison sans avoir obtenu le moindre renseignement, laissant la famille plongée dans une détresse indescriptible. Ces grands-parents, eux aussi, ignoraient tout de la disparition de leur fils. Ce furent les gendarmes qui leur annoncèrent que Farba avait disparu et qu'ils étaient à sa recherche.

Après le départ des gendarmes, la mère de Farba appela Arame pour s'enquérir de la situation et demander où se trouvait son fils. Arame les tranquillisa sur l'état de santé de leur fils, mais elle ne révéla rien de l'endroit où il se trouvait.

* *

*

Ndofen commençait à apprécier sa liberté, même si elle n'était que temporaire. Il avait scrupuleusement respecté l'obligation de se présenter à la gendarmerie, mais un appel téléphonique qu'il avait

reçu l'avait informé de devoir revenir. Un sombre pressentiment l'envahit après cet appel, d'autant plus qu'il n'arrivait pas à joindre Farba depuis leur départ de Thioker et sa femme Arame ne lui avait pas fourni d'explications claires sur son silence. Pour lui, il était évident qu'il se passait quelque chose en son absence, dans son dos.

En retournant à la brigade, Ndofen jeta un dernier regard au ciel qu'il espérait retrouver rapidement une fois à l'extérieur, en toute liberté. La procédure de présentation ne devait pas durer plus de trois minutes. À l'entrée du bureau où il se présenta, l'agent sortit un grand carnet à couverture cartonnée, prenant note en silence de toutes les informations. La seule fois qu'il daigna ouvrir la bouche, c'était pour lui dire :

— Patienter à côté, en désignant un banc.

Son pressentiment allez se révéler juste quand un agent arriva avec un de ses supérieurs et ils entraînèrent Ndofen vers un bureau.

— Vous savez où se trouve votre collègue ?

— Non absolument pas je ne l'ai pas entendu ou vu depuis notre sortie de la prison.

— Il ne vous pas contacter entretemps ? Nous avons des informations qu'il serait parti en Mauritanie...

— Je n'en sais rien, c'est vous qui me l'apprenez. Je ne suis pas son tuteur. À moins que vous vouliez m'envoyer en Mauritanie pour que je vous le ramène ?

Ndofen ne rentra pas chez lui.

Ndofen demeura assis dans la brigade, sa patience mise à rude épreuve, tandis qu'il attendait d'en savoir plus sur son sort. Le temps semblait s'étirer à l'infini avant qu'il n'apprenne qu'il serait renvoyé à la prison de Thioker. El Paso était là pour l'accueillir de nouveau et cette fois-ci, Ndofen n'eut même pas à se présenter de nouveau. Le regard interrogateur d'El Paso le fixa avant qu'il ne pose la question qui lui brûlait les lèvres :

— Jeune homme, votre liberté n'a été qu'éphémère. Que s'est-il passé ?

Ndofen ne pouvait s'empêcher de ressentir une pointe de ressentiment envers Farba, son ami de longue date, pour avoir disparu et l'avoir ainsi laissé dans une situation plus précaire. Il était plongé dans une profonde mélancolie et se sentait trahi au plus profond de lui-même. Il se disait : « Je n'aurais jamais imaginé que Farba me ferait cela. Il aurait pu attendre le procès, puisqu'ils n'avaient rien fait de mal. Il y avait de bonnes chances qu'ils soient acquittés et tout cela aurait pu être évité... ».

La déception et le désarroi marquaient son visage alors qu'il se préparait mentalement à rester en prison un bon bout de temps, tout

en espérant que la justice finirait par faire la lumière sur cette sombre affaire.

* *

*

Quant à Arame, elle s'est présentée à la division de recherche vers 10 heures, armée de sa convocation écrite et en compagnie de Maître Mbissane Ngom, l'avocat que Ndofen n'avait même pas pensé à appeler lorsqu'il avait été convoqué.

— Dites simplement que vous ignorez où se trouve votre mari, mais reconnaissez qu'il est parti en Mauritanie ? conseilla l'avocat.

— Non ! Comment puis-je trahir mon mari de cette manière ?

— C'est de notoriété publique, les médias commencent à en faire écho et les gendarmes aussi en sont informé. Promettez-leur que vous ferez tout en votre pouvoir pour le convaincre de revenir dès que vous aurez eu de ses nouvelles. Que vous êtes malheureuse de cette situation. De cette manière, vous augmentez vos chances de rentrer en toute liberté.

— Comment cela ils veulent me mettre en prison ? Et mes enfants ? Je n'ai rien fait et mon mari non plus, renchérit la dame presque en pleurs.

— Si les gendarmes savent qu'ils ne peuvent rien tirer de vous, rien ne les empêcherait de vous mettre en garde-à-vue, ce qui, par la même occasion mettra la pression sur votre mari pour qu'il se rende.

Arame suivit les conseils de l'avocat, après 12 heures d'interrogatoire, rien que pour l'épuiser, la gendarmerie la laissa rejoindre ses enfants. Son téléphone saisit lui avant été au rendu. Elle n'était pas dupe, la gendarmerie avait analysé son contenu mais n'avait rien trouver. Et de toute façon, par précaution elle ne comptait plus l'utiliser.

Arame avait réussi à trouver un nouveau téléphone et joindre son mari. Elle fit le compte rendu de tout ce qui se passait au Sénégal.

— La police mauritanienne sera bientôt informée que tu as pris un vol vers la France. Interpol et mandat d'arrêt international s'en suivront.

À l'étranger, Farba ne pour pas avoir une réelle appréhension de l'effervescence de l'affaire du Fentanyl. Il écoutait attentivement ce que Arame lui racontait, elle qui vivait cette ébullition de toute part. Quand sa femme termina de lui conter qui lui était arrivé, il réagit en lui disant :

— Il va falloir qu'on fasse vite. C'est une course contre la montre.

—Oui, si un mandat d'arrêt international est émis, tu risques d'être arrêté par les autorités françaises.

— Ce qui m'inquiète, mais qui avait informé la gendarmerie de mon départ vers la Mauritanie ? Ils n'étaient que quatre personnes à être au courant du voyage : toi, Latyr, Wagane et Arnaud.

— Entre Latyr et Wagane quelqu'un a pu ébruiter l'affaire jusqu'à ce que la gendarmerie soit informé de mon départ vers la Mauritanie.

— Volontaire ou involontairement... ?

— Ça je ne saurais le dire.

Avant de finir l'appel, Arame lui transmis le message de l'avocat, qui remis en question sa décision de partir :

— Au fait, avant que j'oublie, Maître Mbissane vous encourage à rentrer, vous pouvez gagner ce procès.

* *

*

Le ciel gris de Paris servait de toile de fond à une tempête intérieure qui tourbillonnait dans l'esprit de Farba, installé devant la fenêtre de sa chambre d'hôtel. Les pensées se mélangeaient dans un cocktail dramatique, rappelant l'ambiance tendue à Dakar. Son cœur était lourd de tristesse pour ses enfants, choqué pour ses parents et empreint de gêne à l'égard de Ndofen. Avait-il pris la bonne décision en partant ainsi, en suivant Arnaud, un homme qu'il ne connaissait que très peu ?

Toutes ces interrogations se bousculaient dans sa tête, l'entraînant dans un tourbillon de doutes et d'incertitudes, jusqu'à ce que quelqu'un frappe à la porte de sa chambre. Un frisson de panique parcourut l'échine de Farba. Qui pouvait bien frapper à sa porte en silence ? La police ne pouvait pas être aussi rapide et il n'avait connaissance d'aucun mandat d'arrêt émis par son pays. Sans prononcer un mot, il se précipita pour se cacher dans l'armoire située juste à côté de la porte. S'il s'agissait de la police, il avait l'intention de les laisser entrer, puis de s'échapper furtivement derrière.

Soudain, la serrure se mit à tourner, signe que quelqu'un déverrouillait la porte de l'extérieur. L'angoisse grandit en lui alors qu'il entendait la porte s'ouvrir doucement, accompagnée d'un roulement de chariot. De sa cachette, il jeta un regard furtif à travers la porte entrebâillée de l'armoire et aperçut une femme de ménage qui pénétrait dans la pièce.

— Bonjour, c'est pour le ménage, dit-elle d'une voix calme, avertissant ainsi de sa présence et s'assurant qu'il n'y avait personne dans la chambre, car elle n'avait reçu aucune réponse à sa première tentative de frapper à la porte.

Le ridicule ne tuant point, Farba sortit de sa cachette inconfortable, laissant échapper un soupir de soulagement. Il se montra, suscitant l'étonnement de la femme de ménage.

— Excusez-moi monsieur, je pensais qu'il n'y avait personne. Je

peux revenir plus tard si vous le souhaitez ?

— Non, faites le ménage. Je vais prendre l'air, répondit-il avec un sourire nerveux, dissimulant les battements précipités de son cœur.

Les aiguilles de la grande tour de l'horloge, de la gare de Lyon, indiquait 9 heures et demie quand Farba descendit de son taxi. À présent ragaillardisé par les derniers développements, arriva bien avant Arnaud.

Une légère brume flottait dans l'air, ajoutant une touche mystérieuse à l'atmosphère. La gare résonnait de ces pas pressés de voyageurs emmitoufflés, du cliquetis des valises roulantes et des annonces sur les haut-parleurs vers des destinations diverses. L'odeur réconfortante du café matinal embaumait par endroit l'atmosphère, apportant la promesse d'une journée énergique. Farba acheta deux gobelets de ce breuvage chaleureux et il se dirigea vers le quai du TGV^[10]. Le billet que lui avait envoyé Arnaud dans son téléphone indiquait l'heure de départ 9 heures 57 minutes et l'arrivée à la gare Lyon-Part-Dieu était prévue un peu avant midi. Il ne restait plus que quelques minutes quand Arnaud franchit à son tour la grande porte centrale, il le repéra facilement de loin, grâce à son keffieh palestinien rouge et noir utilisé comme écharpe autour de son cou. Farba l'attendait au pied du train avec un gobelet de café chaud qui lui était destiné :

— Salut Arnaud, as-tu eu d'autres informations qui méritent ce déplacement imprévu à Lyon ?

— Merci pour le café chaud. J'espère qu'il provient d'un commerce bio-équitable.

Farba ne répondit pas à la provocation amicale.

— Le professeur et Fabien Laetner ont fait une réservation à destination de Lyon dans ce même train. Ils ont déjà pris place dans le train.

— Euh...Quoi ? Allons-nous les suivre ? bafouilla Farba

— On ne sera pas les seuls à les suivre. Montons vite dans le train, il va bientôt partir !

Ils prirent leurs sièges à quelques wagons de distance pour éviter de se faire remarquer. Le train de cette heure était bondé de monde. Les passagers s'affairaient à monter leurs lourdes valises, d'autres déjà assis lisaient leurs journaux ou pianotaient sur leur téléphone.

Installé en face de son ami, du côté de la fenêtre de la rame du train, Arnaud exposa ses recherches concernant le mystérieux Mukesh Kapoor. Il avait préparé et imprimé quelques pages dans une chemise cartonnée qu'il remit à Farba.

— Connais-tu cette personne ? demanda Arnaud à Farba qui avait entre ses mains une photo imprimée sur papier A4.

Après un regard prolongé sur ce portrait en noir et blanc. Il fit un signe négatif de la tête. Cet individu avait l'apparence typique d'un homme indien, avec une moustache et une chevelure noire abondante.

L'image semblait remonter à une vingtaine d'années environ.

— Mukesh Kapoor ! Un Britannique d'origine indienne âgé d'une soixantaine d'années, natif d'Aurangabad, une ville de l'État du Maharashtra, en Inde. C'est un « trader » de médicaments, il avait un curriculum vitae judiciaire aussi chargé qu'une encyclopédie. Kapoor avait été condamné à plusieurs reprises pour fraude douanière, fraude fiscale, trafic de faux médicaments et blanchiment d'argent à travers l'Europe. Sa dernière adresse connue se trouvait dans le quartier des millionnaires de Knightsbridge, à Londres. Il a une société écran au Luxembourg qui lui sert de boîte à lettres. De nationalité britannique, il avait renoncé à sa citoyenneté indienne à la dernière minute afin d'éviter d'être extradé et jugé dans son pays d'origine. Ce ne serait pas étonnant qu'il soit le financier de Fabien Laetner qui lui sert de couverture pour ses opérations.

— D'où tiens-tu ces documents ?

Arnaud feignant la personne innocente :

— Euh...On avait un dossier sur lui et sur d'autres personnes également. C'est vrai, c'est illégal de détenir des données personnelles mais on peut trouver ces informations sur internet aussi.

Farba n'insista pas pour éviter de le mettre mal à l'aise. Chacun avait ses petits mystères. Arnaud parcourait inlassablement ses documents. Farba n'était pas convaincu, Arnaud possédait trop d'informations, trop de contacts pour ne pas collaborer avec les autorités françaises. Était-il un espion, un policier, un informateur ? Rien n'était certain, mais il en savait bien trop pour un défenseur de l'altermondialisme et de l'écologie.

Le train à grande vitesse avait quitté le béton parisien, glissant gracieusement le long des câbles électriques suspendus pour atteindre sa vitesse de croisière dans la campagne française où défilaient des paysages variés. Hameaux, terres agricoles, cours d'eaux, forêts boisées se succédaient à vive allure. Par moments, le train réduisait sa course effrénée afin de marquer une halte dans de petites communes, permettant à quelques passagers de descendre avant de reprendre sa lancée fulgurante sur les voies ferrées.

—Tout à l'heure, tu faisais allusion au fait que nous n'étions pas les seuls à être dans les pas de Fabien Laetner et du professeur.

Sa bouche fit un sourire malicieux.

—J'ai pris soin d'informer la direction générale de la police. Ce fut une tâche ardue de les persuader avec les maigres indices dont nous disposions, mais j'ai réussi à leur faire avaler que quelque chose d'énorme se tramait. Ils ont pris la peine de creuser un peu et par un coup de chance inouïe, ils se sont aperçus ce que Mukesh Kapoor était déjà signalé sur plusieurs autres affaires douteuses mais il parvenait toujours à les filer entre leurs doigts.

Après plusieurs heures d'une folle chevauchée que l'on ne pouvait percevoir qu'à travers le paysage défilant, le TGV arrivait à sa destination, à Lyon. À quelques lieux de la gare, une voix féminine dans les haut-parleurs du train annonçait que « *Le train entrera dans un quart d'heure à la gare Part-Dieu. Ne descendez pas du train avant l'arrêt complet. N'oubliez pas vos bagages en descendant du train s'il vous plait !* ». La machine entamait sa longue décélération pour s'arrêter à la gare.

Dans la rame du professeur et de Fabien Laetner se trouvaient deux policiers, à l'image d'un couple en vacances, qui les suivaient de près. D'autres agents allaient prendre le relais à la gare et ce jusqu'à la centrale d'achat pharmaceutique où une équipe d'intervention était prête à passer à l'action. Il y avait de forts soupçons de fraudes sur cette société.

Farba, quoique rassuré, se laissait gagner par une certaine appréhension quant aux desseins de son compagnon, ce fervent militant altermondialiste. Dans ce monde où l'incertitude régnait en maître, il convenait d'être constamment sur ses gardes, prêt à faire face à toute éventualité. Ainsi, Farba jugea opportun d'informer sa chère épouse de ce voyage et lui dit qu'il se rendait dans une autre ville. Se levant subrepticement de sa chaise, il feignit d'éprouver le besoin de se rendre aux toilettes, espérant ainsi pouvoir s'éclipser discrètement. Toutefois, avant qu'il ne puisse s'éloigner davantage, Arnaud l'interpella d'une voix grave et pleine de mystère :

— Ce n'est pas le moment d'appeler au pays. Une seule erreur pourrait faire capoter toute l'opération. Aurais-tu la bonté de me laisser ton téléphone ? Après tout, tu n'en as pas besoin pour aller aux toilettes.

Farba hésita un instant, surpris de la requête. Il sortit son téléphone de sa veste en cuir et le posa sur la table qui séparait les deux sièges du train.

— Je voulais simplement prendre des nouvelles de ma famille sur une messagerie cryptée.

— Laissez-moi te dire que je ne suis pas convaincu que ce soit une sage décision. Vous savez, confier tous nos messages à ces applications de messagerie cryptée, c'est comme donner les clés de la maison au gouvernement et leur dire : allez, faites-vous plaisir, fouillez dans nos affaires ! Franchement, ces soi-disant messageries cryptées ne sont qu'une illusion de sécurité. On leur fait trop confiance. Je ne serais pas étonné si les gouvernements s'amusaient à décoder nos conversations en sirotant leur café, se bidonnant devant nos échanges privés. Ils sont partout. Prenons un instant pour nous demander si nos secrets sont vraiment en sécurité derrière ces prétendus murs de protection. Ne nous laissons pas bernier par ces outils qui nous font miroiter la confidentialité. Personnellement, je

préfère revenir à l'ancienne méthode, des pigeons voyageurs, des messages codés à la main, des signaux de fumée. Au moins, là, on sait à qui on a affaire !

— D'accord Arnaud ! Je peux quand même lire mes messages.

Sa femme, Wagane et Mamby lui avaient laissé des messages qui se signalaient dans les notifications de l'appareil :

« Bonjour Papa. J'espère que tu te portes bien. Je suis profondément inquiète car les événements s'accélèrent. Un avis de recherche international sera bientôt lancé à ton encontre. Aussi, ils ont mis la main sur le vigile qui avait disparu.

Wagane, appelle régulièrement et demande de tes nouvelles. Je ne le sens pas. Méfie-toi, on ne sait pas qui a informé la gendarmerie. Prends soin de toi. Arame. »

Le message audio de Mamby disait :

« Bonjour Docteur, je viens vous apporter des nouvelles qui, je l'espère vous seront utiles. Vous vous souvenez du vigile qui avait mystérieusement disparu ? Eh bien, nous avons enfin percé le mystère de sa disparition. La police a réussi à le retrouver dans la charmante ville de Lambaye. Lors de son interrogatoire, il a fait des révélations pour le moins surprenantes.

Il semblerait que notre vigile ait été impliqué dans une affaire de Fentanyl. Des individus sans scrupules lui auraient généreusement versé une somme d'argent pour qu'il s'évapore complètement, hors de toute trace. Mais le destin a pris un malin plaisir à s'acharner sur lui. En effet, il a été la victime d'une escroquerie de la part de l'un de ses propres frères, qui était impliqué dans une sombre histoire d'achat de terrain.

Malheureusement, les conséquences de ces manigances ont été désastreuses pour notre homme. Son propre frère, ne reculant devant aucune bassesse, l'a dénoncé aux autorités compétentes. Mais là où l'histoire prend une tournure des plus inattendues, c'est que notre vigile, acculé, a finalement choisi de collaborer avec la police. Il a dévoilé tous les détails croustillants de cette sombre affaire. Et, comble du suspens, il semblerait qu'un distributeur local soit également mêlé à cette affaire.

Voilà, Docteur, les derniers développements de cette affaire qui se révèle être bien plus rocambolesque que nous ne l'aurions imaginé. J'attends avec impatience de savoir comment cette intrigue évoluera dans les prochains jours. »

Le dernier message vocal était de son ami Wagane qui l'avait transporté jusqu'en Mauritanie avec la Toyota de Distripharmex :

« Salut Farba, J'espère que tu vas bien et que tu liras ce message. Nous avons plus de retour de nouvelle de toi...Ici, nous vivons des moments d'insomnie depuis l'incompréhensible disparition du Fentanyl. Les États-Unis ont exprimé leur demande officielle de clarifications et ils ont exigé une enquête approfondie afin de retrouver cette quantité de Fentanyl susceptible de se propager sur leur territoire. Ils ont donc brandi la menace

de sanctions à l'encontre de notre pays et de nos autorités. Les grossistes-répartiteurs de médicaments sont soumis à une intense pression exercée par les forces de l'ordre. À plusieurs reprises, nous avons été perquisitionnés. Ton choix de partir était judicieux. J'aurais dû te suivre ».

— J'espère que tu as de bonnes nouvelles à m'annoncer ? demanda Arnaud.

— Oui et non. Dites-moi quel est le nom de la centrale d'achat de Lyon où nos trois acolytes doivent se retrouver ?

Arnaud mit ses lunettes et feuilleta ses papiers pendant un instant.

— Distripharmex, répondit-il en relevant la tête en direction de son ami.

— Incroyable ! Il s'avère qu'ils possèdent une filiale au Sénégal et j'ai justement un ami qui travaille pour eux. Wagane ! Il m'a apporté son soutien pour quitter le pays jusqu'en Mauritanie, mais son attitude suscite désormais mes inquiétudes. Il vient de m'écrire, exprimant son regret. C'est très bizarre tout ça.

— Ah bon ? Tu penses qu'il est impliqué dans toute cette histoire ?

— Je n'ose pas y croire. Je ne sais pas, je ne sais plus.

Pendant que Farba était suspendu à ses pensées, Arnaud fouillait dans ses papiers pour lui montrer une copie d'une carte professionnelle d'un agent de Distripharmex. À sa grande surprise, il reconnut son ami d'enfance Wagane Sène.

— Laisse-moi te dire qu'il est fort probable qu'il soit bel et bien impliqué dans ce trafic. Dans les documents de Marco, nous avons retrouvé plusieurs échanges plus que suspect avec la maison mère lyonnaise de Distripharmex qui est en lien avec Mukesh Kapoor.

Au fil du temps, les révélations continuèrent à se succéder. Après le professeur, Madame Fall, sa fidèle secrétaire et le conseiller technique, voilà maintenant que Wagane, son ami de longue date, entrait dans la danse. Celui-là même avec qui il avait partagé sa chambre sur le campus et qui avait été son témoin de mariage. Le voilà désormais lui aussi mêlé à cette affaire.

— Arnaud, le temps te fait découvrir qui sont tes vrais amis !

— J'espère j'en fais partie, dit-il avec le sourire.

Le train finissait sa course pour entrer en gare à l'heure prévue. La verdoyante campagne avait cédé la place aux immeubles de la ville de Lyon.

— Va-t-on continuer à les suivre ? interrogea Farba.

— La police va prendre les choses en main. Nous nous rendons à l'hôtel de police et attendons. Ils auront besoin de toi pour effectuer des confirmations rapides et apporter ton aide lors des

identifications.

Ils prirent suffisamment de retard afin de laisser le professeur et Fabien prendre de l'avance sans courir le risque de les croiser en chemin.

* *

*

La gare de Part-Dieu située en plein cœur de Lyon grouillait de monde. Ils furent accueillis à la descente du train par un jeune policier en civil qui les identifia sans détour. D'un geste assuré, il leur indiqua de le suivre vers un véhicule soigneusement garé au parking souterrain. Ils trouvèrent dans la voiture le couple de policiers venus de Paris qui les avaient en visuel durant tout le trajet du train. Ils avaient fini leur mission, d'autres agents lyonnais avaient pris le relais.

En route, les policiers demeurèrent silencieux malgré leur promiscuité dans la voiture, serrés comme des sardines en boîte. Ils reçurent simplement l'information qu'ils seraient conduits auprès du commissaire divisionnaire qui les attendait. On leur recommanda de ne pas s'inquiéter, car le professeur et Fabien Laetner étaient étroitement suivis par les équipes de policiers, tant en voiture qu'en scooter.

La radio de la Peugeot banalisée, qui restait constamment branchée sur la fréquence de la police, était un peu plus loquace. De temps à autre, elle diffusait des bribes de communications codées, mais il était aisé de comprendre que la filature se déroulait sans encombre et que les deux comparses se dirigeaient vers le lieu de rendez-vous prévu avec le troisième protagoniste, Mukesh Kapoor.

Dans les locaux de la police lyonnaise, le commissaire divisionnaire Barthélémy les accueillit dans sa cellule de commandement. Le commissaire divisionnaire était une figure imposante, tant par sa prestance que par sa présence charismatique. À l'approche de la soixantaine, il dégageait une aura d'autorité naturelle qui en imposait à tous ceux qui se trouvaient en sa compagnie. Ses cheveux grisonnants, soigneusement peignés en arrière, encadraient un visage marqué par l'expérience et la détermination. Son regard perçant, d'un bleu acier, semblait pénétrer au plus profond des âmes, il lisait la nature humaine. Une légère ride s'étirait sur son front, témoignage des nombreux défis auxquels il avait fait face au cours de sa carrière. Il avait retiré sa veste et retroussé ses manches pour la revue de la stratégie.

Lorsqu'il parlait, sa voix grave et autoritaire captivait l'attention de tous ceux qui l'écoutaient. Chaque mot était prononcé avec une précision calculée, démontrant sa maîtrise du langage et son habileté à communiquer efficacement. Mais derrière cette apparence imposante

se cachait également une chaleur humaine. Le commissaire avait un sourire bienveillant, capable d'apaiser les esprits les plus agités. Son accent du sud, avec sa cadence chantante, ajoutait une note de chaleur et de convivialité à ses interactions.

La salle d'opération de la police était empreinte d'une atmosphère à la fois tendue et studieuse. Située dans un bâtiment sécurisé, elle était conçue pour être le cœur névralgique des opérations policières d'envergure. Les murs étaient tapissés de panneaux d'affichage recouverts de cartes, de photographies et de schémas tactiques.

Au centre de la pièce, une grande table de réunion en bois massif trônait fièrement. C'était là que les membres de l'équipe se rassemblaient, échangeant des informations cruciales et définissant les stratégies à suivre. Des dossiers confidentiels, des ordinateurs et des radios de communication étaient dispersés sur la table, témoignant de l'intensité des activités qui y sont menées.

Le commissaire se tenait debout au bout de la table, un regard scrutateur fixé sur les membres de son équipe. Des écrans de surveillance étaient disposés stratégiquement autour de la pièce, diffusant des flux vidéo en direct provenant de caméras de surveillance et de dispositifs d'écoute. Des agents spécialisés s'affairaient devant des écrans d'ordinateur, analysant des données, des images et des enregistrements audios.

Le son des conversations chuchotées, des téléphones qui sonnaient et des claviers qui cliquetaient créait une cacophonie incessante.

À proximité de la table de réunion se trouvait une carte géographique détaillée de la zone d'intervention. Des punaises colorées et des fils reliés à différents endroits indiquaient les repères stratégiques, les lieux de surveillance et les points d'intérêt. Des stylos et des marqueurs étaient à portée de main, prêts à être utilisés pour noter les dernières informations.

Malgré la tension palpable, l'atmosphère dans la salle d'opération était empreinte d'un sentiment d'urgence maîtrisée. Chaque membre de l'équipe savait qu'il était essentiel de rester concentré, de prendre des décisions rapides et précises pour mener à bien la mission en cours. Les équipes d'intervention étaient déjà positionnées à proximité de la centrale d'achat, attendant le signal pour se lancer à l'assaut. La mission consistait à prendre Fabien, le professeur et Mukesh en flagrant délit, ainsi qu'à procéder à des saisies de pièces compromettantes.

Lorsque le commissaire Barthélémy eut fini ses instructions, il s'approcha de Farba et Arnaud, assis au bout de la salle, près de la porte :

— Vos informations ont été d'une grande aide pour les forces de police. J'ai demandé votre présence à la Police judiciaire de Paris car

nous avons de sérieux soupçons selon lesquels cet entrepôt ne serait rien d'autre qu'une centrale d'achat utilisée pour recycler des produits volés ou périmés afin de les réintroduire sur le marché. Récemment, nous avons saisi chez un criminel multirécidiviste des cartons de médicaments dérobés provenant de cette centrale. Après enquête, il s'est avéré que l'individu et sa bande sont venus à l'entrepôt de nuit, à bord d'une camionnette, dans le but de dérober un stock de stupéfiants appartenant à Distripharmex. Étrangement, aucune plainte n'a été déposée, cela nous a mis la puce à l'oreille et nous avons poussé les investigations.

Farba et Arnaud étaient tout ouïe. Le commissaire poursuivit :

— Nous avons déployé un dispositif de surveillance comprenant des caméras et des enregistreurs afin de déterminer l'étendue de ce trafic. Il est fort probable que le lot de médicaments contenant du Fentanyl corresponde à celui qui a mystérieusement disparu dans votre pays.

— Quel sera notre rôle dans cette intervention ? questionna Farba.

— La période de garde à vue est fixée à 24 heures, voire 48 heures au maximum, nous sommes dans l'obligation de tout mettre en œuvre pour finaliser cette opération avec un dossier solide dans les délais impartis. Votre rôle est simple : procéder à l'identification des produits ainsi que de certains documents. Nous sommes dans une véritable course contre la montre et il est primordial que nous gagnions du temps.

— Je suis à votre disposition, répondit prestement Farba.

— Vous serez témoin de notre intervention lors de la perquisition de l'entrepôt. Cependant, avant d'en arriver là, j'aimerais vous présenter quelque chose.

Le commissaire Barthélémy alluma le projecteur sur un mur de la salle, une image d'une boîte marquée :

« *Fentanyl GoldPharm - Centrale d'achat publique du Sénégal* ».

— Vous reconnaissez ces cartons ?

— Il s'agit des boîtes qui ont disparu au Sénégal, j'en mettrais ma main au feu. Il n'y a pas de doute possible, affirma Farba.

— Eh bien, ces caisses ont été découvertes dans un entrepôt loué par l'individu responsable du cambriolage de la centrale. Les boîtes sont actuellement scellées. À partir de cet individu, nous avons réussi à remonter une filière de trafiquants de drogue. C'est une histoire complexe et étendue. Nous avons des soupçons quant à la présence d'une quantité encore plus importante sur les lieux.

— Peut-on savoir par quels moyens ces produits ont atterri ici en plein milieu de la France.

— Effectivement ! Le choix du Sénégal s'explique par les

quantités substantielles en jeu, facilitant ainsi leur acheminement en Europe via des camions. Leur itinéraire les obligeait à traverser la Mauritanie, le Maroc pour arriver en Espagne, puis enfin en France. Cela leur offrait une route relativement plus aisée pour la contrebande.

À peine eut-il terminé son explication, le commissaire divisionnaire reçut un appel qui fit apparaître une légère ride sur son front, puis celle-ci s'intensifia, tandis que son visage prenait une expression grave. Les équipes d'intervention, déjà sur les lieux, allaient se déployer dans les trente prochaines minutes. Les enregistrements de la réunion entre le professeur, Fabien et Mukesh fournissaient suffisamment d'éléments pour passer à l'action.

L'équipe au complet revêtit les brassards de la police, s'équipa de gilets pare-balles et fixa des armes de poing à leur ceinture. Ils se mirent en route à bord de plusieurs véhicules de police, les sirènes hurlantes à travers les rues de Lyon, en direction de la banlieue, vers la zone industrielle de Vénissieux - Corbas - Saint Priest.

Les sirènes éteintes, c'est dans le plus grand silence que le convoi atteignit la zone industrielle de Lyon en un temps record. La centrale d'achat avec son enseigne visible à plus d'un kilomètre de distance se dévoila rapidement. Farba et son ami se trouvaient dans un véhicule légèrement en retrait, conduits par un agent de police d'une discrétion sans pareille. Par mesure de sécurité, ils devaient patienter jusqu'à la fin des opérations et la sécurisation complète de la zone avant de pouvoir pénétrer dans la centrale. À l'intérieur du véhicule, la radio de la police relatait les événements. L'assaut était lancé avant la pause des employés. Les policiers qui attendaient s'engagèrent dans les locaux de la centrale.

L'intervention se déroula sans réelle résistance. L'effet de surprise ainsi que le nombre impressionnant de policiers engagés y étaient pour beaucoup. Elle dura au moins une heure, le temps de sécuriser tous les bâtiments, de sceller les zones appropriées et d'enregistrer les membres du personnel présents. Quand l'espace était sécurisé, le commissaire Barthélémy donna l'ordre par radio au conducteur du véhicule de Farba et Arnaud, de se diriger vers le bâtiment G de la centrale.

Cette structure imposante ressemblait à un immense hangar d'avions. Ce bâtiment isolé du reste, était composé de rangées de palettes de médicaments empilées jusqu'aux luminaires fixés au plafond en tôle. À l'intérieur, il fut ardu de retrouver le commissaire Barthélémy dans ces allées longues de plusieurs centaines de mètres. Les policiers postés en faction les guidèrent dans la bonne direction.

Après une longue marche à travers des allées, Farba et Arnaud finirent par retrouver le commissaire. Ils le virent, en compagnie de Fabien Laetner, du professeur Diallo et d'une autre personne qui ne pouvait être que le fameux Mukesh Kapoor. Ce dernier semblait plus âgé que sur la photographie que détenait Arnaud.

Tous semblaient encore sous le choc, abasourdis par l'intervention policière. Les mains menottées derrière le dos et surveillés par plusieurs policiers.

Farba arriva auprès d'eux. Le professeur, la tête baissée et choqué par l'effroi de l'intervention policière, ne reconnut pas Farba. Il ne prit pas la peine de regarder autour de lui, perdu dans ses pensées. Quant à Fabien Laetner, il semblait reconnaître Farba sans pouvoir le situer précisément. Son visage lui disait quelque chose sans plus, mais il n'insista pas davantage. Lui aussi était sonné.

Farba s'approcha de son directeur et lui lança :

— Je vous transmets les salutations de Ndofen.

Le professeur Diallo releva enfin la tête et se tourna vers son collègue. La surprise de voir Farba à cet endroit se lut sur son visage. La bouche grande ouverte, laissant échapper un filet de salive.

— Docteur Farba, qu'est-ce que tu fais là ? Tu n'es pas en Mauritanie ?

Regardant autour de lui à la recherche d'une réaction parmi les personnes présentes, il se souvint de leur dernière rencontre au parloir de la maison d'arrêt de Thioker.

Fabien Laetner, à la suite de la réaction du professeur, identifia Farba. Son visage se crispa, puis il fixa un instant le plafond, affichant une colère maîtrisée, mais teintée de ressentiment.

D'un geste professionnel, le commissaire Barthélémy demanda à au conducteur du monte-charge, qui attendait patiemment, de descendre une quinzaine de palettes pour les éloigner du reste. Le responsable s'exécuta rapidement, mettant à disposition les palettes chargées et recouvertes de bâches vertes. Le groupe tout entier s'approcha des palettes. Les policiers présents retirèrent les bâches poussiéreuses d'un geste de la main, révélant ainsi les boîtes de Fentanyl portant les indications de leur provenance : la centrale d'achat du Sénégal.

Le commissaire de police laissa échapper un soupir de consternation :

— Vous n'avez même pas pris soin d'enlever les étiquettes. Vous nous facilitez grandement la tâche, messieurs.

Il se tourna vers Farba, sollicitant son expertise :

— Docteur, pourriez-vous attester qu'il s'agit bien des lots de médicaments en provenance du Sénégal et portés disparus ? demanda-t-il avec une certaine assurance mêlée de la satisfaction d'avoir bien

conduit cette opération.

— Sans aucun doute, commissaire, il s'agit bien du Fentanyl qui a disparu !

Fabien, Mukesh et le professeur se trouvaient dans une situation encore plus inconfortable. À cet instant précis, un policier en civil s'approcha du groupe, tenant fermement deux malles noires identiques :

— Commissaire, interpella-t-il, nous avons découvert cela dans la salle de réunion au moment de leur arrestation.

Il pointa du doigt les malles. La première contenait divers documents, notamment plusieurs passeports appartenant à Mukesh, parmi lesquels se trouvait un faux passeport français. Quant à la deuxième malle, elle renfermait une somme importante en billets de banque européens.

Le commissaire Barthélémy fronça les sourcils et posa la question cruciale :

— À qui appartient cet argent ?

Une atmosphère tendue enveloppa le groupe, mais personne ne se manifesta pour donner une réponse. Le professeur détourna le regard de la scène, évitant tout contact visuel.

* *
*

L'aveu est la reine des preuves. L'intervention avait conduit à l'interpellation de nombreuses personnes mais aucun n'avoua ses crimes. De retour à l'hôtel de police, il n'y avait guère de répit. C'était l'effervescence. Les policiers s'affairaient derrière leurs ordinateurs pour rédiger les procès-verbaux des responsables et des employés de la centrale Distripharmex. Chaque pièce saisie était minutieusement étiquetée et photographiée.

Le ministère français de l'intérieur contacta son homologue sénégalais pour partager les derniers développements de l'affaire. Il n'y avait plus d'autre choix que de focaliser les enquêtes sur cette société. Le scandale du Fentanyl avait une dimension nationale et internationale telle que plus personne ne pouvait étouffer l'affaire.

En France, la durée légale de la garde à vue est de 24 heures à compter de la notification de l'arrestation et le commissaire et ses hommes ne pouvaient se permettre de savourer leur succès avant l'heure. La garde à vue est qu'une mesure coercitive permettant de priver de liberté les suspects et les complices liés aux infractions, dans le but d'obtenir des informations cruciales et de faire progresser l'enquête. La perquisition avait permis aux forces de l'ordre de rechercher des éléments de preuve ou des indices matériels liés aux infractions en fouillant les locaux de l'entreprise Distripharmex.

Farba, tout comme les autres, ne fut pas épargné par les investigations policières liées aux événements survenus au Sénégal. Il se retrouva lui aussi soumis à des interrogatoires approfondis, dans le but de faire la lumière sur son rôle et sa participation dans cette affaire complexe. Les autorités policières le considéraient comme un témoin clé, capable de fournir des informations cruciales pour reconstituer le déroulement des événements.

Ainsi, Farba fut mis à contribution de manière active dans la revue minutieuse des pièces documentaires saisies lors de l'intervention. Son expertise et sa connaissance des faits en tant que pharmacien-inspecteur jouaient un rôle clé dans l'analyse de ces documents, permettant ainsi aux enquêteurs de relier les pièces du puzzle et de découvrir les liens entre les différents acteurs impliqués.

Les enregistrements audio et vidéo, véritables témoins de la machination qui se tramait, se révélèrent être des pièces maîtresses pour briser les dernières résistances des individus impliqués : le coriace Mukesh, Fabien Laetner, le professeur, les principaux dirigeants de l'entreprise et de sa filiale au Sénégal, Distripharmex. Ces enregistrements capturaient les échanges compromettants, les transactions illicites et les confessions incriminantes qui, une fois révélées, plongèrent les protagonistes dans un état de consternation et de désarroi. Les voix captées trahissaient la complicité et la corruption qui régnaient dans les activités de l'entreprise.

Parmi les éléments accablants mis en lumière par ces enregistrements, figurait la mallette d'argent. Elle avait été remise par Mukesh au professeur en guise de rétribution pour les « services rendus ». C'était la preuve irréfutable d'un accord sordide conclu entre ces individus sans scrupules, où la cupidité et l'avidité étaient les véritables moteurs de leurs actions.

Quelques heures après la notification de sa garde à vue à l'hôtel de police, le professeur Diallo, devant les preuves accablantes, n'avait pas d'autres alternatives que d'avouer sa culpabilité totale pour corruption, trafic de médicament, trafic de drogue et divers crimes en bandes organisées. Il n'était pas un « dur » comme les deux autres. Il dénonça Fabien le Belge et Mukesh l'homme d'affaires indien. Après avoir lu et signé le procès-verbal d'audition, le commissaire Barthélémy assis sur le bord de la table du bureau entre un officier de police et le professeur, interrogea le professeur Diallo :

— Professeur, pourquoi avez-vous commis cet acte ? Vous jouissiez d'une renommée immense dans votre pays et même au-delà. Votre stature, votre expertise, votre contribution précieuse à la société. Tout cela vous conférait un prestige incontestable.

— Je ne sais pas. Cela a commencé si innocemment, avec la

simple volonté d'aider quelqu'un, de lui accorder une faveur, en échange je recevais de modestes présents en guise de reconnaissance : un stylo, une cravate... des gestes en apparence insignifiants, que je n'ai pas jugé utile de refuser. Puis, lentement mais sûrement, ces échanges ont pris de l'ampleur, évoluant vers des présents bien plus substantiels : des voyages somptueux pour ma famille, des inscriptions prestigieuses dans une université américaine pour mes enfants. À un moment donné, je me suis habitué à cette nouvelle réalité et j'ai abandonné toute forme de résistance. L'argent liquide affluait en abondance et il était bien plus addictif que n'importe quelle drogue. Mon train de vie a radicalement changé, j'ai goûté à la luxure et me suis complu dans un confort inégalé. Peu à peu, je me suis enlisé dans un cercle vicieux, introduit par de bons amis qui m'ont présenté à des personnes généreuses, qui m'ont à leur tour introduit dans des cercles influents. Les infractions mineures aux règles sont rapidement devenues des entorses majeures et insidieusement, je me suis retrouvé complice d'une organisation criminelle. Qui aurait pu prévoir que je finirai si bas ? Tant que la vie n'est pas éteinte, tout semble possible.

Je me suis abandonné à l'argent facile, j'ai cédé à sa tentation et je n'ai jamais su m'arrêter. Mais pourquoi, me direz-vous, n'ai-je pas prononcé le mot « stop » et mis un terme à cette spirale infernale ? Pourquoi me suis-je enfoncé encore davantage en participant à ce trafic de Fentanyl, un crime bien plus grave que mes transgressions passées ?

La vérité est que le point de non-retour est atteint beaucoup plus rapidement lorsque l'on pactise avec de tels individus. Sans même me le dire ouvertement, ils avaient en leur possession des preuves suffisantes pour me détruire, pour réduire à néant ma réputation. Je me suis retrouvé pris au piège, dépouillé de ma liberté. Dire non était devenu une impossibilité. Je n'avais plus le pouvoir de résister. Ils avaient pris le contrôle de ma vie, m'obligeant à marcher sur un chemin sombre dont je ne pouvais plus m'échapper. Et maintenant, regardez-moi, je suis complètement anéanti.

D'un air désolé, il secoua la tête comme s'il n'y croyait toujours pas. Et termina son monologue à voix basse :

— L'argent facile, j'y ai goûté, c'était bon et je n'ai pas arrêté.

— Vous voilà détruit maintenant, conclut le commissaire Barthélémy.

Le professeur, affaîssi sur sa chaise, brisé, avait le regard livide d'un ingénieur contemplant l'effondrement d'un édifice qu'il avait érigé. Dans ses yeux, on pouvait lire une tristesse profonde, un mélange d'amertume et de désespoir.

Malgré ses explications, il était difficile, pour Farba, de comprendre

comment quelqu'un d'aussi éminent, d'aussi respecté, avait pu succomber aux tentations de l'avidité et de la corruption. La déception se lisait sur le visage de Farba qui connaissait le professeur, qui avait cru en lui et en ses valeurs. Il ne pouvait pas imaginer qu'un homme doté d'une telle intelligence, ait choisi de se perdre dans les méandres sombres de la corruption. Le poids de la déception se faisait sentir, non seulement pour ceux qui avaient cru en lui, mais aussi pour le professeur lui-même, confronté à l'abîme de son propre reniement.

La chute d'un éminent professeur, symbole de savoir et d'intégrité, était une tragédie à bien des égards. Elle rappelait que même les plus grands esprits peuvent sombrer dans les ténèbres, ébranlant ainsi les fondations sur lesquelles reposaient la confiance et l'espoir. C'était une leçon douloureuse sur la fragilité de l'âme humaine, qui, même lorsqu'elle est revêtue d'une aura de grandeur, peut succomber aux tentations les plus viles.

Après le professeur, Mukesh et Fabien avouèrent leurs crimes sans plus. Ils ne pouvaient pas faire autrement. Eux aussi avaient tout perdu. Les sanctions prévues étaient lourdes. La soixantaine passée, ils allaient devoir passer le restant de leur vie en prison.

* *
*

Deux jours s'étaient écoulés depuis l'intervention de la police lyonnaise et Farba demeurait toujours dans la ville, engagé dans les investigations en cours. Alors qu'il flânait paisiblement le long des rives de l'étang, au cœur du parc de la Tête d'Or, Mamby lui fit parvenir le rapport d'enquête de la police sénégalaise, qu'il avait obtenu grâce à l'une de ses sources fiables. Les résultats de l'enquête menée au Sénégal venaient corroborer les complicités de l'agence locale de Distripharmex. Son ami, Wagane Sène, en particulier, avait apporté son aide en stockant les produits volés pendant deux jours, avant de permettre aux camions de fruits et légumes marocains, rentrant à vide dans leur pays, de venir les charger. Lorsque l'enquêteur lui demanda pourquoi il avait participé à cette fraude, Wagane répondit avec sincérité :

— Je n'avais pas d'autre choix. C'était mon supérieur, le patron de Distripharmex France, qui nous avait donné l'ordre. Je n'ai pas cherché à en savoir davantage, de peur de perdre mon emploi. Vous ne pouvez pas imaginer le stress que nous subissions. Ce n'est que par la suite, lorsque l'affaire a été médiatisée, que j'ai réalisé que j'avais exécuté un ordre criminel et qu'il s'agissait du Fentanyl. J'ai été accablé de remords et j'ai tenté de me racheter en aidant Farba à quitter le pays. Je suis profondément désolé pour tout ce qui s'est

passé.

Mamby confirma l'arrestation de Wagane ainsi que celle du conseiller technique du ministère de la Santé. Madame Fall, la puissante secrétaire du professeur, se trouvait elle aussi entre les mains de la justice, ayant avoué avoir scanné ta signature pour fabriquer une fausse autorisation d'exportation du Fentanyl. Elle déclara même que c'était elle qui avait suggéré ce stratagème au professeur, prétendant agir ainsi dans le but de l'aider à trouver une solution à ce problème.

Mamby était satisfait de l'évolution des événements. Après plusieurs mois d'investigation, il allait enfin pouvoir coucher sur papier un article explosif :

— Je viens de terminer mon article. Il sera publié demain au Sénégal. J'ai déjà des informations selon lesquelles le ministre va démissionner, étant donné le scandale qui se prépare avec l'arrestation de son directeur et de son conseiller technique en France. Il ne serait pas surprenant que le gouvernement tombe, déclara-t-il.

— Bonne chance pour le prix Pulitzer, ironisa Farba.

— Tu peux maintenant rentrer chez toi avec les honneurs. Toutes les charges ont été levées pour Ndofen et toi.

— Je vais rester à Lyon pendant un certain temps. Nous allons en profiter pour visiter un peu la ville et prendre du repos en attendant que ta bombe à fragmentation fasse exploser le gouvernement. Ensuite, je pourrai rentrer tranquillement.

— Ah, je vois. On dit que tu vas recevoir une récompense. Le fisc français va te donner une part sur les biens saisis de Mukesh Kapoor en France, c'est ça ? demanda Mamby.

— Un ami s'est battu pour que je sois récompensé par le ministère des finances français. Je n'ai rien fait pour l'obtenir, mais c'est leur façon de faire. Récupérer mon honneur et pouvoir rentrer chez moi n'a pas de prix. C'est la meilleure récompense pour moi, répondit Farba.

— C'est une excellente idée de rester un peu éloigné du pays. Profites-en pour visiter Lyon et découvrir la majestueuse basilique de Fourvière qui surplombe la ville. Ensuite, tu pourras remonter jusqu'à Paris, la ville des amoureux, où il y a tant de choses à voir, suggéra Mamby.

— Merci, cher ami, ton aide a été précieuse, remercia Farba.

— Rien n'est gratuit dans ce monde, n'oublie pas de me renvoyer l'ascenseur lorsque tu seras directeur de l'agence du médicament, ajouta Mamby.

Farba ne répondit pas, laissant planer le silence entre eux.

Peu de temps après, un message d'Arnaud, l'anarchiste, parvint à

Farba : « *Cher ami, je suis actuellement en mission et une urgence planétaire requiert mon attention : la forêt amazonienne est en proie aux flammes. Je ne pourrai pas rester longtemps sur place, donc il sera difficile de me joindre, mais je te recontacterai. Reste fort. Arnaud.*

P.S : Humanus est une organisation qui dépend de généreux donateurs, j'espère que tu te joindras à eux 😊. »

Farba, assis sur le banc du parc, le visage baigné par les rayons chaleureux du soleil, esquissa un sourire radieux en observant le ciel d'un bleu éclatant. Le tumulte et les tourments qui avaient jalonné son périple semblaient s'évaporer. Les sombres nuages qui avaient dominé le paysage cédaient désormais la place à un ciel clément, comme si la nature elle-même voulait exprimer sa complicité avec le soulagement de Farba.

Ce rayon d'espoir, qui se glissait entre les feuilles des arbres, réveillait en lui une sensation oubliée depuis longtemps : celle de la quiétude et de la paix intérieure. La lutte acharnée qu'il avait menée pour dévoiler la vérité, faire triompher la justice et démasquer les criminels avait finalement porté ses fruits. Les vérités étaient révélées, les complicités dévoilées et les responsables tenus pour compte de leurs actes. La lumière de la justice avait dissipé encore une fois les ténèbres qui enveloppaient ce monde corrompu.

1.

Retour aux sources

« Il n'y a pas de meilleur endroit
que chez soi, à la maison. »

À Lyon, le temps s'était évanoui rapidement, laissant derrière lui

des souvenirs gravés à jamais et des blessures cachées. Dans son pays natal, l'agitation causée par le scandale de santé publique s'était dissipée, entraînant un remaniement gouvernemental. Farba avait enfin décidé de retourner chez lui, après une longue absence, pour assumer son rôle de directeur de l'agence.

Le voyage vers Dakar était chargé d'une tension palpable. Il se remémorait son franchissement de la frontière à Diama, quittant son pays dans des conditions éprouvantes. Il pensait à sa fuite nocturne et à son long périple jusqu'en France. Mais le retour sur le sol sénégalais ne prendrait que quelques heures.

L'aéroport international Blaise Diagne baignait dans son animation nocturne coutumière. Descendant de l'avion, Farba était submergé par un flot d'émotions. Il fut enveloppé par l'odeur caractéristique de la terre africaine, les mélodies douces du Wolof et les sourires accueillants des résidents. Il se sentait enfin à la maison.

Il était impatient de retrouver sa famille, de présenter ses excuses à ses parents pour les avoir alarmés, et de clarifier les choses avec Ndofen. Il espérait que le temps avait adouci les cœurs et que les plaies s'étaient refermées.

En sortant du terminal, il vit sa femme, Arame, debout au milieu de la foule venue accueillir leurs proches. Il la reconnaissait entre mille, même dans l'obscurité. Leurs regards se rencontrèrent et une cascade d'émotions transparaissait dans leurs yeux.

— Papa, cria-t-elle à son mari, la voix à peine gorgée d'émotion, mélangée de soulagement.

Farba esquissa un sourire, ému par la présence d'Arame. Il prit sa main dans la sienne, sentant la chaleur de leur lien conjugal, fortifié par les épreuves récentes.

— Je suis de retour, Arame. Je suis de retour pour de bons, dit-il, le regard plongé dans le sien.

Elle hocha la tête, retenant ses larmes et ils avancèrent ensemble hors de l'aéroport, main dans la main.

À la maison, il fut accueilli par l'excitation palpable de ses enfants. Ils étaient assis sur le perron, attendant avec impatience le retour de leur père.

Quand il descendit de la voiture, ses enfants s'élancèrent vers lui en criant de joie.

— Papa ! Papa ! s'écria sa fille, en courant vers lui.

Il la prit dans ses bras, la serrant tendrement.

— Ah, ma grande fille, dit-il, les yeux brillants d'émotion.

Ses fils se précipitèrent à leur tour et sautèrent dans ses bras.

— Papa, tu nous as tellement manqué, dit la fille, en serrant son père.

— Oui, il était temps que tu reviennes, ajouta l'ainé.
Farba caressa doucement leurs têtes, les yeux brillants de tendresse.
— J'ai aussi raté des moments que nous devions passés ensemble, dit-il. Mais maintenant, je suis de retour pour ne plus jamais repartir.
Les enfants éclatèrent de joie, ravis de retrouver leur père. La famille était enfin réunie, prête à embrasser un nouveau départ.

Les parents étaient aussi à l'accueil, ils attendaient patiemment dans le salon. La rencontre avec ses parents fut chargée d'émotions. Les larmes coulèrent, les étreintes furent sincères et les mots se firent rares. Sa mère, la poitrine gonflée de bonheur, le serra contre elle comme si elle avait peur qu'il ne disparaisse à nouveau. Son père, habituellement si réservé, lui dit simplement : « Tu as lavé ton honneur et tu es de retour, c'est tout ce qui compte, mon fils. »

* *
*

Le lendemain, il rendit se chez Ndofen, c'était le premier pas étaient vers la réconciliation. Les premiers mots qu'ils échangèrent étaient empreints de retenue. Cela pouvait se comprendre, la dernière fois qu'ils s'étaient parlé, datait du jour de leur sortie de la prison de Thioker. Farba était parti sans rien lui dire, le laissant seul retourner en prison. Mais au fond, Ndofen reconnaissait qu'il avait bien fait de partir.

La réconciliation fut un processus lent, mais inévitable. Ils finirent par se pardonner mutuellement, comprenant que les circonstances les avaient simplement fâchés, mais que l'amitié demeurerait. Ils évoquèrent le passé, partageant leurs expériences, leurs peines et leurs espoirs pour l'avenir.

Au fil des semaines, Farba prit le temps de se réintégrer dans sa vie d'avant, de renouer avec ses racines. Il retrouva Latyr, le seul véritable ami qui lui restait après la trahison de Wagane. Ils se retrouvèrent sur le banc ombragé où ils avaient partagé tant de confidences, où leurs rêves s'étaient entremêlés.

Au fur et à mesure que les jours passaient, Farba regagnait sa place au sein de sa famille, de la société, du quartier et retrouvé son ami d'enfance.

Sa vie avait pris un nouveau sens, une direction différente et il était prêt à marcher vers l'avenir, quel qu'il fût, avec la ferme conviction que chaque instant comptait.

Les souvenirs des épreuves endurées demeuraient, inscrits en filigrane dans son esprit, mais désormais, ils ne pesaient plus aussi lourdement sur ses épaules. Les cicatrices de combat étaient présentes,

mais elles étaient le témoignage de sa détermination, de sa résilience et de sa volonté inébranlable de faire triompher la vérité et de laver son honneur.

Le livre de sa vie n'était pas encore terminé, mais ce dernier chapitre marquait un nouveau commencement, une chance de vivre pleinement instant malgré les adversités et la promesse de découvrir des horizons encore inexplorés.

Dans cette épreuve inattendue, il se découvrait lui-même et il sentait que cet épisode, bien que semé d'embûches, allait façonner le prochain chapitre de son existence d'une manière qu'il n'aurait jamais pu imaginer. La page restait vierge mais Farba était prêt à écrire son propre destin.

.

[1] Tu cours et tu cours, ♪ Mais tu ne peux pas t'enfuir de toi-même...

[2] L'Organe international de contrôle des stupéfiants est un organe d'experts indépendants et quasi judiciaire qui a été établi pour limiter la fabrication et réglementer la distribution des stupéfiants

[3] Jus d'hibiscus rouge

[4] Les Rapetous sont des [personnages de fiction](#) de l'[univers des canards](#) créés en 1951 par [Carl Barks](#) pour les [studios Disney](#). La cible principale de cette bande de [gangsters](#) est l'argent que [Balthazar Picsou](#) a enfermé dans son [coffre-fort](#).

[5] Une intifada est une révolte ou un soulèvement populaire contre une oppression ou une occupation.

[6] Terme désignant un homme blanc dans certains pays d'Afrique de l'Ouest.

[7] C'est regrettable, le monde serait en meilleure santé sans l'OMS

[8] On ne lâche rien, on ira jusqu'au bout.

[9] Food and Drug Administration

[10] Train à Grande Vitesse